

Jadis et naguère

Episodes de la vie fribourgeoise X

Avec des échappées tirées d'articles de journaux



Jean-Marie Barras
2018

Table des matières

Les noms d'auberge.....	6
Politique et religion.....	7
Jeux de mots.....	7
L'art et les lois des enseignes.....	8
Un Dominicain courageux	8
On bokon dè rèchpè	9
Un peu de respect.....	10
Le mépris de notre culture.....	10
Le domestique de ferme.....	11
Un livre sur trois Charmeysans acteurs de la Révolution.....	12
Parenthèse sur Marie-Thérèse Beaumarchais, originaire de Charmey.....	13
Lumineuse mais éclipsée	13
Une République instable	13
Vallée et esprit ouverts.....	14
En aparté, « La calomnie », par Beaumarchais.....	14
Un ténor au riche cursus !.....	15
Disques de Sautecroche.....	15
Repousser les limites	16
Premier « Lyôba » à 16 ans	16
Du tac au tac.....	17
La petite ville de Rue.....	18
Esquisse de l'histoire de Rue.....	18
« Un côté monégasque »	19
Des bus régionaux changent de mains.....	19
Avry-Sédeilles.....	20
La Société Morattel.....	20
Beda Hefti, un génie !	22
Le drame du Gottéron	22
Un coup de génie.....	23
Sympa mais exigeant.....	23
Un insatiable pionnier du sport populaire.....	23
Chronologie.....	25
1978 Winckler : fin d'activité.....	25
Le pro des escaliers.....	26
Au temps de la prospérité.....	26
Référence sur la Côte.....	27
Des souvenirs douloureux	27
Bâtiments bientôt rasés.....	28
Une entreprise partie de Fribourg pour Marly	29
Les inégalités se creusent de plus en plus.....	29
La vie au château de Corbières 1960-1970.....	30
Un lieu immense, mais délabré	30
Au rendez-vous des artistes	32
L'art sacré après le concile	33

L'essoufflement.....	36
Bibliographie.....	37
Les vitraux abstraits.....	37
Présentation de quelques artistes.....	37
L'artiste Yoki - Emile Aebischer - son œuvre et Avry	38
Ténor, écrivain et orateur (photo jmb).....	38
L'artiste	39
Maurice Zermatten (1910-2001)	40
Ces soldats étrangers bienvenus en Suisse ? Pas tous !.....	41
Camps universitaires.....	45
Les déboires des pilotes américains internés à la dure.....	45
22 août 2018 : Jacques Cesa est décédé	46
Je devais crier	48
Il a voulu tuer Hitler	49
Qui était Maurice Bavaud ?	50
Murist : quarante ans à la gloire du cheval.....	51
La relève est là.....	51
De la station d'élevage à la maison de retraite	51
Un coup de pied au cul... pour une non-poignée de main	52
Les mains du papa	53
Arrêtons-nous à Saint-Martin (Veveyse).....	55
Scrabble et arts martiaux.....	56
« Du succulent Limousin ».....	56
Un puits de 180 mètres.....	56
De la suite dans les idées.....	57
Point de fusion	57
Une chapelle dans le grenier	57
La poire à botsi, ou les nouvelles vies d'une variété très ancienne	58
Parfums marocains.....	58
Aussi en confit.....	59
La productrice Fouzia Ducry	59
Botsi, Botzet ou Büschelbirne.....	59
La brêna	60
La balançoire : la « balance » comme disent encore beaucoup de gens.....	60
Ces inconnus qui ont donné leur nom aux rues de Fribourg	61
1. Claude Blancpain.....	61
Une mise au point de l'historien Pierre Brodard	62
2. Jacques Vogt: un maître pour l'orgue Mooser.....	62
3. Eléonore Niquille, poétesse et romancière.....	63
4. Wilhelm Kaiser	64
5. Athénaïs Clément.....	64
6. Guillaume Ritter	65
7. Adèle d'Affry, Marcello	65
8. Jean Gambach.....	66
9. Georges Jordil.....	66
10. François Arsent	67
11. François Guillimann.....	68

12. Catherine Repond (Catillon).....	68
13. Hans Fries.....	69
14. Jean-François Reyff.....	69
15. Mgr Gaspard Mermillod.....	70
Cette peste de grippe espagnole	70
Des remèdes d'époque.....	72
Et si le virus de 1918 réapparaissait aujourd'hui ?	73
Hubert Gremaud et le théâtre populaire.....	73
Niklaus Meienberg, l'homme révolté	75
Une biographie par Marianne Fehr.....	76
Limites de cette biographie.....	78
Bio express de Niklaus Meienberg.....	79
Une grève très actuelle.....	80
1918, la Suisse est au bord de la guerre civile.....	80
Trois questions à Paul Rechsteiner.....	82
L'opinion de Denis Clerc.....	82
Espérons que Fribourg soit à l'abri de tels édiles malotrus !	83
Servir la messe.....	84
Ajout de « La Louise du Perchoir ».....	85
Qui étaient ces curés ?.....	86
Un commentaire dans « La Liberté » du 10 décembre 2018	86
« Le mensonge de Pierre Maudet, si effronté, est impardonnable ».....	87
Géraldine Savary : le billet de Peter Rothenbuehler.....	89
Le schisme d'Autavaux	90
Frictions avec la paroisse d'Estavayer.....	90
La rupture.....	91
1909 - 1910 : quelques épisodes de cette période.....	92
Encore des menaces et des vexations.....	94
La fin du schisme	94
Les services de « Monseigneur »	95
Quelques mots sur la religion catholique-chrétienne.....	95
Présentation de l'abbé Paul Fatôme	96
Un essai historique sur les femmes suisses durant la guerre 1939-1945	97
Présentation du livre.....	97
Article de Brigitte Studer sur les Immobilisées	98
Croyances de jadis dans notre canton.....	99
Avant la science... ..	99
Et encore.....	100
Quelques souvenirs d'enfance de Mgr Jaccoud.....	100
Bref curriculum de Mgr Jaccoud.....	100
Les travaux et les jours à Fiaugères dans les années 1850.....	101
Cerises, foires, moissons, regains, fruits.....	102
Les noisettes	103
Une sorcière du XVII^e siècle	103
Quelques mots sur l'auteur.....	103
La sorcière d'Ecublens	103

Un conte dont le héros est l'âne de Saint Nicolas !.....	106
Face à saint Nicolas.....	107
Au comble de la félicité.....	107
Les paysans d'Onnens marchent sur Fribourg	107
Le récit de Jean Grosset, de Corjolens.....	108
Une période vraiment troublée.....	109
Gerhard Hasinger et l'agriculture bio	109
Du Niger à la Gruyère	110
Percer les mystères du sol	110
Se souvenir d'un homme d'une grande envergure.....	111
« La Liberté » du 12 juillet 1990.....	111
Texte de Michel Bavaud.....	112
Dans mon livre sur l'Ecole normale	112
Teddy Aeby : complément amusant à l'article paru dans le volume VIII... ..	113
Le fourneau de molasse.....	115
La pomme de terre	118
La pomme de terre, un légume venu d'Amérique	118
Parmentier	118
Les plants de pomme de terre sont sujets à diverses maladies.....	119
Pomme de terre ou patate ?.....	119
Introduction en Suisse	119
Les pommes de terre... au temps de la guerre.....	119

Les noms d'auberge

Le contenu de l'article, simplifié, est dû à Justine Liaudat dans « La Liberté » du 20 juillet 2018. Au sujet des noms d'auberge, une remarque au sujet du nom de celle de mon village natal. Elle portait le nom d'« Auberge de l'Union fédérale ». Le nom a été sottement changé en « Auberge de l'Union ». L'Union fédérale : un nom porté nulle part ailleurs et qui a un sens patriotique précis. L'Union : un nom plus anonyme affiché par de nombreux restaurants.



Comme beaucoup d'autres auberges villageoises, celle d'Onnens est fermée depuis 2010. Raisons de ces fermetures : l'interdiction de fumer, le 0,5 pour mille, le prix des consommations, l'individualisme, la suppression en maints endroits de la grand-messe dominicale qui se poursuivait à l'auberge pour l'apéro par un grand nombre de paroissiens...

Sur les routes de campagne et dans les chefs-lieux, ces mêmes noms d'auberges apparaissent d'un bout à l'autre du canton de Fribourg et au-delà. Au *Lion d'Or*, *La Croix-Blanche*, *L'Ecu* ou encore *La Couronne* sont les noms d'estaminets prisés des tenanciers fribourgeois des siècles passés.

Plus de 300 bâtiments qui ont un jour tenu lieu d'auberges et possèdent une valeur patrimoniale ont ainsi été recensés par le Service des biens culturels du canton.

Politique et religion

Quel nom est le plus populaire ? « *La Croix-Blanche*, c'est l'un des hits ! » lance le chef adjoint du Service des biens culturels et responsable du recensement, Aloys Lauper. La Gruyère comptait douze auberges de *La Croix-Blanche* en 1815, date à laquelle le canton de Fribourg a établi pour la première fois un registre complet de ses établissements d'hébergement.

« *La Croix-Blanche*, comme *L'Ecu*, fait référence aux emblèmes cantonal et fédéral », explique Olivier Murith, professeur d'histoire au Collège du Sud et auteur d'un essai sur l'historique des noms d'auberges du canton. Avant de faire référence à la croix suisse, ce nom désignait l'emblème de la Savoie. Car, jusqu'en 1477, la ville de Fribourg était savoyarde. « La croix était un signe de ralliement sur le champ de bataille, mais il n'y a pas de drapeau à croix blanche qui symbolise la Suisse et qui a été déployé avant 1815 », ajoute-t-il.

Certaines appellations ont plutôt une signification religieuse. « Comme l'auberge de *L'Ange*, à Attalens, ou *A l'Enfant de Bon Cœur*, à Pont-la-Ville, en référence à l'Enfant Jésus. On est vraiment dans le catholicisme du canton de Fribourg », énonce Olivier Murith. De tels noms avaient pour fonction de mettre le voyageur en confiance. Il ajoute : « Il y a aussi des noms d'auberges qui font référence au bestiaire. *La Grue*, dans le sud du canton, rappelle le blason des comtes de Gruyère. »

Quant à *L'Aigle* et *Au Paon*, ils sont d'inspiration politique, « en référence à l'aigle à deux têtes du Saint Empire romain germanique. Le restaurant de *L'Aigle-Noir* à Fribourg, c'est typiquement ça », révèle Olivier Murith. « Fribourg affirme jusqu'au XVIII^e siècle son appartenance symbolique au Saint Empire romain germanique, et sa fierté d'être une ville d'empire, donc une ville libre. »

Jeux de mots

Et le lion ? « Partout en Suisse, on trouve des auberges *Au Lion-d'Or*. Il s'agit d'un calembour (« au lit on dort ») que tout le monde reprenait dans la francophonie », explique Olivier Murith. Et le choix le plus insolite ? L'auberge *A La Mort*, à Bulle, a changé de nom et elle est devenue *L'Union* au milieu du XIX^e siècle. « Ça évoque tout, sauf qu'on va bien y dormir ! », lance-t-il. « C'est un nom qui marchait bien pendant la période romantique. C'était presque une attraction : des écrivains y allaient pour décrire leur expérience de dormir *A La Mort* ». Cette auberge devait son nom atypique à une déformation : on trouvait sur son enseigne non pas un mort, mais un Maure.

D'autres appellations sont chargées d'une symbolique. « *La Clef* fait référence à la clef de la cave. Cela signifie qu'on va bien boire dans cette auberge, que les vins y sont bons », explique Olivier Murith. « *La Balance* indique que les prix sont modérés. Mais beaucoup de noms restent des énigmes. On a oublié. La mémoire et les références se sont perdues ». Explications d'Aloys Lauper : « Les auberges étaient à l'origine des salles à boire dans un bâtiment construit à la manière d'une ferme. Elles devaient être en mesure d'accueillir les voyageurs à pied ou à cheval. Typiquement, l'auberge de *La Croix-Blanche* au Mouret. C'est l'une des plus grandes que l'on trouve encore dans la région. Et l'une des plus anciennes aussi. Si le bâtiment actuel date de 1829, cette auberge était déjà signalée au XVII^e siècle. Sa longévité s'explique par sa

situation sur une route autrefois importante, avec tout autour de grandes foires au niveau régional. Au XIX^e siècle, les manières de vivre changent. On reçoit à la maison, plutôt que de se rassembler à l'auberge, qui se convertit progressivement en café, bistrot ou brasserie. »

L'art et les lois des enseignes

Les auberges sont à distinguer des pintes ou débits de boissons qui n'offraient pas d'hébergement et n'étaient pas tenus de posséder une enseigne. « Durant l'Ancien Régime, l'enseigne faisait office d'autorisation d'exploitation pour les auberges », explique Olivier Murith, professeur d'histoire au Collège du Sud. « Quand un tenancier fermait son établissement, l'enseigne physique devenait disponible et pouvait être reprise dans un autre village. »

La majorité de ces écriteaux était à l'origine des panneaux de bois peints et pendus à un bras. Certains étaient sculptés et d'autres en fer forgé. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les enseignes se sont balancées librement au-dessus de la tête des passants, avant d'être considérées comme dangereuses. Elles ont ensuite été plaquées contre les murs ou remplacées par une inscription peinte sur la façade de l'établissement. Quelques-unes évoquent aujourd'hui encore l'histoire des lieux. C'est le cas du *Cheval Blanc*, à Bulle. « Avant 1781, il s'appelait *L'Épée couronnée*. On voit d'ailleurs toujours sur l'enseigne, en dessous du cheval blanc, la petite épée avec une couronne », révèle Olivier Murith.

Un Dominicain courageux

Le Frère Philippe Lefebvre, dominicain, professeur à l'Université de Fribourg, est un intellectuel non seulement remarquable, mais fort courageux. Il ne craint pas de dénoncer l'attitude incompréhensible des évêques de France au sujet de la dénonciation des prêtres pédophiles. Il exprime ses sentiments dans un article publié dans « Témoignage chrétien » le 12 avril 2017. Le 21 mars, l'émission « Cash Investigation » diffusait une enquête intitulée « Pédophilie dans l'Église : le poids du silence ». Sollicitée pour participer au débat suivant la projection, la Conférence des évêques de France n'a pas donné suite. Elle s'en explique dans un communiqué. Le père Philippe Lefebvre a été particulièrement choqué de ce refus. Il s'en explique également.



Sa publication :

In vraisemblable ! Cette émission était consacrée aux affaires de pédophilie dans l'Église catholique, mais les évêques français, sollicités pour le débat final, ont refusé d'y participer, donnant leurs raisons par l'intermédiaire de leur porte-parole, M. Vincent Neymon. Ce petit texte est une réaction plus qu'un écrit de fond, mais il dit quand même ce que je voudrais dire !

Je trouve invraisemblable que les évêques aient choisi de ne pas être représentés au débat final de l'émission *Cash Investigation*. Tout cela parce que, ont-ils fait savoir, il y avait une vilaine journaliste qui les embêtait. Cela m'a tout de suite fait penser aux disciples dans l'Évangile de Matthieu (Matthieu 15, 21-28). Quand une femme étrangère aborde Jésus en criant, en suppliant à voix forte pour obtenir la guérison de sa fille, les disciples en question implorent Jésus de les débarrasser au plus vite de cette femme : « Donne-lui ce qu'elle veut car elle nous poursuit de ses cris. » Jésus, bien heureusement, laisse venir cette femme, il la laisse prononcer ses paroles effectivement dérangeantes pour des juifs de cette époque et il manifeste, au terme de sa conversation avec elle, qu'elle a déjà obtenu ce qu'elle demandait. Élise Lucet est-elle comme cette femme étrangère ?

En tout cas, les évêques ressemblent beaucoup aux disciples apeurés et cherchant l'abri de leur groupe habituel, de leurs certitudes habituelles, remâchant leurs craintes habituelles. Bref, dans les affaires qui ont secoué l'Église, il n'y a pas eu d'écoute suffisante, il n'y a pas eu d'actions décisives menées par des hommes d'initiatives. Il n'y en a pas non plus quand il s'agit de répondre, de rendre compte enfin, de prendre des engagements. Désolant.

Si l'action des journalistes de cette émission - que j'ai trouvée pour ma part très bonne : on y apprend des choses qu'on n'aurait jamais sues autrement - , si donc leur action peut sembler parfois intrusive, voire même violente, elle répond ainsi au silence violent que des responsables ecclésiastiques ont entretenu pendant des décennies, aux secrets qu'ils ont gardés longtemps, au détriment des plus petits d'entre nos frères et sœurs, qui souffraient sans recours, sans remède, sans écoute. Il fallait bien forcer ces portes maintenues fermées depuis si longtemps par tout un système de verrous, de secrets, d'arrangements dans l'ombre.

Quand j'ai envoyé il y a presque trois ans une lettre à un évêque français - qui n'est pas sans importance - pour lui signaler un cas urgent que j'avais déjà dénoncé en vain sept ans auparavant, je n'ai pas reçu de réponse. Quand j'ai renvoyé ma lettre deux ans plus tard en recommandé avec accusé de réception, en prévenant par téléphone et par mail sa secrétaire que j'adressais à nouveau cette lettre, j'ai reçu un mois plus tard ma lettre non décachetée.

La poste avait mis sur l'enveloppe qu'il y avait bien eu un avis de passage mais que personne n'était venu la chercher. Il y a des jours où je me demande qui ne doit pas venir à qui : les évêques qui se drapent dans leur arrogance parce qu'une émission où ils sont attendus n'est pas faite sur mesure - aux mesures qu'ils demandent - ou les croyants qui ont envie de leur tourner le dos, et beaucoup le font, hélas, une bonne fois pour toutes.

Le parcours de Frère Philippe :

<http://www.unifr.ch/dbs/de/staff/pers/philippe-lefebvre>

On bokon dè rêchpè

Le message d'Anne-Marie Yerly dans « La Gruyère » du 11 août 2018

Du ke no van pâ-mé grapiyi lè vani, no j'an le bouneu d'avê di balè dzà, mimamin in pyanna, yô no van no promenâ trantylamin le du midzoua, kan i fâ tan tsô.

Kemin chon balè, è bin intrètinyètè, nouthrè dzà. L'an amènadji di galé chindê intrè lè moureni, lè chyà, lè j'apê, pu lè grô vouârnyo, lè j'èthuvè, lè tsâno è lè fothi. Ti hou gran j'âbro ke krèchon bi drê, cholido kemin di kolondè dè katèdrâlè. È to chin, l'è la natura ke l'a fê mima. Adon l'è a no dè la rèchpèktâ.

A chi propou: Delon dumidzoua, a la ruva dou chindê yô no j'alâvan, on grô tounyo l'a ateri nouthrè j'yè. Du pye pri, no j'an pu n'in fére l'inventéro: on grô chatsè dè «plachtik» ke krouvâvè on bokon lè richto d'on grô goutâ dè famiye. Di bouèthè, di kornè, di gobelè, on kujinyon dè pan chè ke lè budzon roudjivan dza, di botoyè a demi vudyè, è pu anfin le déchê: le landzè dou piti dêri... bin garni. Inke lè bi chovinyi de na galéja chayête in famiye, ouna demindze du midzoua ! Vo vèdè bin ke lè kayon chon pâ ti ou bouaton !

Un peu de respect

Depuis que nous n'allons plus grimper dans les rochers, nous avons le bonheur d'avoir de belles forêts, même en plaine, où nous allons nous promener tranquillement l'après-midi, quand il fait si chaud.

Comme elles sont belles et bien entretenues, nos forêts. Ils ont aménagé de jolis sentiers entre les mûriers, les sureaux, les framboisiers, et les grands sapins blancs, les épicéas, les chênes et les fayards. Tous ces grands arbres qui grandissent bien droits, solides comme des piliers de cathédrales. Et tout cela, la nature l'a fait elle-même. Alors, c'est à nous de la respecter.

A ce propos, lundi après-midi, au bord du sentier où nous marchions, un gros objet a attiré notre regard. De plus près, nous avons pu en faire l'inventaire: un gros sac de plastique recouvrait vaguement les restes d'un grand dîner de famille. Des boîtes, des sachets, des gobelets, un quignon de pain sec que les fourmis rongeaient déjà, des bouteilles à demi vides, et puis enfin le dessert, le lange du petit dernier... bien garni. Voici les beaux souvenirs d'une jolie sortie en famille, un dimanche après-midi ! Vous voyez bien que les cochons ne sont pas tous au « bouaton » !

Le mépris de notre culture

Billet de Peter Rothenbühler dans « Le Matin Dimanche » du 29 juillet 2018

Nicolas Saillen, vous êtes chef adjoint du Service de la population vaudois « pour l'intégration des étrangers et la prévention du racisme ».

J'ai lu dans mon journal que, selon vous, « le refus de serrer la main peut être consécutif à différents motifs, maladie dermatologique, toc, considérations religieuses... » Vous l'avez dit après les révélations sur le comportement étrange d'un couple d'étrangers candidats à la naturalisation. L'homme a refusé de serrer la main tendue d'une élue et la femme celles des hommes de la commission examinatrice. Malaise... mais pas de quoi fouetter un chat, selon

vous. Vous affirmez même que « cette attitude ne constitue pas en soi une raison pour refuser une naturalisation ». Je peux vous dire quelle maladie « dermatologique » ce couple craint : elle s'appelle égalité des femmes et us et coutumes de notre chère Suisse.

Ce couple méprise notre culture, au nom probablement d'un islam fondamentaliste. Il faut appeler un chat un chat. Ils commencent par refuser la poignée de main, puis interdiront à leurs filles de participer aux activités scolaires (piscine, excursions, etc.) et ainsi de suite. Et tout cela devrait se faire avec un passeport suisse ! Que nenni ! Vous n'êtes pas dermatologue, vous devez prévenir le racisme, aussi celui qui discrimine les femmes et les filles sur notre sol.

Le domestique de ferme



Michel Robin, alias Pipe, dans *Les petite fugues: un domestique de ferme resté dans les mémoires*. LIB

« Mot de la fin » de Pascal Bertschy, « La Liberté » du 30 juillet 2018

Domestique. Ce mot passerait aujourd'hui pour une atteinte aux droits de l'homme. Autrefois, pourtant, cela se disait comme ça. Les campagnes helvétiques comptaient leur lot de journaliers, manœuvres, valets, serviteurs et servantes. Des femmes pouvaient être bonnes sans que cela prête à confusion. Et chaque ferme, ou presque, possédait son domestique. On imagine mal ces temps pas si lointains. Paysan était un rude métier, d'autant que le travail à la campagne était pour une large part manuel. Dans une ferme, une paire de bras n'était jamais superflue.

Comment oublier cet être à part ? On ne lui prêtait guère d'attention et de considération. A la surprise générale, toutefois, le domestique a connu son heure de gloire en 1977. L'année où le public s'est précipité au cinéma pour voir les aventures de Pipe dans *Les petites fugues*,

d'Yves Yersin. A l'écran, Michel Robin campait un garçon de ferme émouvant, poétique, rigolo. Le film était joli ; la réalité l'était souvent un peu moins.

Il faut se souvenir de Fredo, Bébert, Julot ou Nestou. Faute de prénom et de nom, le domestique se contentait d'avoir un sobriquet. Cela n'avait pas l'air de le gêner. Pas grand-chose ne semblait d'ailleurs froisser cet homme étrange, vieux garçon arrivé très jeune à la ferme. Ame plus simple que ça, en principe, il n'y en avait pas. L'allure insolite ou pittoresque, le domestique portait sur lui ses origines modestes, quand ce n'était pas son enfance de misère.

Son travail était de ceux qui ne se choisissent pas. Le garçon en héritait à l'adolescence, ce qui était bien la seule fois de sa vie où il faisait un héritage. Nombre d'enfants placés ont connu ce destin.

Les travaux des champs, l'écurie, le bétail, le bois et le reste, le domestique savait tout faire et faisait tout. Sa routine consistait à travailler treize ou quatorze heures par jour. Il était pour cela nourri, logé - dans une chambre quelque part dans la ferme - et payé. Sa paie ? En cas d'humeur badine, il pouvait la claquer en un ou deux soirs d'ivresse au bistrot du village. Ses autres luxes possibles : le vélomoteur ou les cigarillos - de préférence les Rio 6.

Seul, ce solitaire ne l'était guère. Les vaches, les autres animaux de la ferme, l'effort et l'humilité lui tenaient compagnie. Au quotidien, en particulier à l'heure des repas, il côtoyait aussi une famille. A cette loterie familiale, il était quelquefois gagnant. Le patron et les siens le considéraient comme un des leurs. Il n'était pas rare, cependant, de voir un domestique moins bien traité que le bétail. Des bras : pour certains, il n'était après tout que cela.

Autant prévenir les citadins qui prendront le brunch du 1^{er} Août à la ferme : ils n'y croiseront ni Bébert, ni Fredo. Les domestiques appartiennent à une espèce disparue. La mécanisation, la modernité et mille autres choses ont eu raison d'eux à la fin du siècle dernier. Il est toutefois permis de penser à ces sortes d'anges de nos campagnes, quitte à en avoir le cœur attendri ou serré.

Un livre sur trois Charmeyans acteurs de la Révolution

Article signé Serge Gumy, dans « La Liberté » du 23 juin 1998. Au pays, à l'étranger, Mme de Beaumarchais, Pierre-Léon Pettolaz et Constantin Blanc ont propagé les idées de liberté. Un livre dit leur combat. Le musée du pays et val de Charmey a organisé en 1998 une exposition intitulée « Au temps des révolutions ».

Un livre, publié conjointement par le Musée du pays et val de Charmey et la Bibliothèque cantonale universitaire, intitulé « La Révolution au pays et val de Charmey (1789-1815) » rend hommage à trois Charmeyans d'origine ou de naissance qui ont tenu chacun un petit rôle dans les grandes turbulences de leur époque.

Parenthèse sur Marie-Thérèse Beaumarchais, originaire de Charmey



Marie-Thérèse Villermaulaz (1751-1816) fut la troisième épouse du célèbre écrivain français Beaumarchais (1732-1799). Celui-ci est l'auteur notamment du « Mariage de Figaro » et du « Barbier de Séville ». Bien que malmené par la Révolution française, Beaumarchais fut soutenu par le fidèle et grand amour de cette femme belle et remarquable par son intelligence, son esprit et son caractère.

Lumineuse mais éclipsée

Honneur aux dames : avec l'aide d'Alain-Jacques Tornare, l'historien français Thierry Claeys, spécialiste de Beaumarchais, est parti sur les traces de sa troisième épouse. La tâche n'était pas facile, Marie-Thérèse (1751-1816) ayant vécu en épouse dévouée et fidèle, totalement dans l'ombre de l'auteur du « Barbier de Séville ». Ménagère et épistolière talentueuse, elle a tenu les affaires de Beaumarchais pendant que celui-ci esquivaient en exil les foudres du pouvoir révolutionnaire. Elle aurait mérité mieux pourtant que cet effacement, ainsi que le suggère une magnifique lettre dans laquelle elle parle avec une liberté d'esprit étonnante de ses convictions profondes, détachées de la religion officielle.

Pour Pierre Rime, qui modestement se qualifie « d'historien du dimanche », Pierre-Léon Pettolaz (1765-1818) est un vieux compagnon de route. Il lui a d'ailleurs consacré une biographie monumentale qui attend d'être publiée. Sous sa plume, Pettolaz apparaît comme un esprit dont les aspirations égalitaires se heurtent à une foi catholique fervente et à son appartenance à l'administration de Leurs Excellences de Fribourg.

Une République instable

Quand est érigée la République helvétique en 1798, le notaire charmeysan participe à la création du Tribunal cantonal. Il milite également pour l'amélioration de l'éducation.

Ses causes, Pettolaz les défend jusque dans les nouvelles instances politiques imposées par la France. Impossible toutefois pour le sénateur de faire le moindre plan de carrière quand les coups d'Etat se succèdent à un rythme aussi soutenu. En 1803, Napoléon met de l'ordre dans la maison suisse avec l'Acte de médiation. Dès lors, le corps fédéral se délite, au grand dam de Pettolaz. Pire, les anciens gouvernants regagnent du terrain. Le Charmeyan, dégoûté, perd définitivement ses illusions politiques. « Pour l'honnête homme », conclut Pierre Rime, « l'application scrupuleuse du principe d'égalité aura été exigeante ; l'idéalisme, une vertu coûteuse. »

Ami et correspondant de Pettolaz, François-Nicolas Constantin Blanc (1754-1818) a fait du camouflage un art de vivre. Etrange destinée que celle retracée par Alain-Jacques Tornare : parti de sa vallée en 1775, comme tant de ses compatriotes, ce notaire (lui aussi) s'engage

comme soldat au service de la France. Il abandonne l'uniforme pour devenir secrétaire du duc de Luynes. Survient 1789 : il dénonce à tout-va, surveille pour le compte des cantons suisses - sans que personne ne lui demande rien - les animateurs du Club helvétique de Paris, fondé par d'anciens complices de Nicolas Chenaux en exil.

Chahuté à Paris, Blanc revient en Suisse en 1797. Il n'y est pas forcément le bienvenu : installés en 1798, les dirigeants de la République helvétique lui reprochent d'avoir fayoté pour le compte des anciennes Excellences. Le notaire mettra longtemps à se racheter une virginité politique. Consécration suprême malgré tout pour cet homme convaincu de sa propre grandeur, il devient conseiller d'Etat en 1812. Mais, à peine atteint, le pouvoir lui échappe à la Restauration...

De Francois-Nicolas Constantin Blanc, le livre contient aussi les « Notes historiques raisonnées et critiques pour servir à l'histoire du val et pays de Charmey », rédigées en 1779. Un texte par moments savoureux quand l'auteur, prompt par ailleurs à dénoncer l'écroulement des mœurs, digresse sur les charmes du patois dans la bouche des Charmeyannes.

Vallée et esprit ouverts

Au travers de ces trois figures, c'est une région que relatent les auteurs. Une région frondeuse, opposée à Fribourg et ouverte sur le monde, la France en particulier, par le biais du commerce du fromage et du service mercenaire. Ouverte encore sur les idées de son temps. L'importante correspondance laissée par Pettolaz et Madame de Beaumarchais en rabattrà à ceux qui considéraient Fribourg comme une terre d'inculture...

En aparté, « La calomnie », par Beaumarchais

Ce texte figure déjà en conclusion du volume VII de Episodes de la vie fribourgeoise. Il est cité aussi par Bernard Blier qui joue le rôle du pédagogue Célestin Freinet dans le film « L'école buissonnière » tourné en 1948.

La calomnie - accusation mensongère - ne peut être définie que comme de la méchanceté anonyme et lâche. Des familles ont été brisées, déshonorées, par des insinuations douteuses, des ragots malveillants proférés uniquement pour le plaisir de nuire - par jalousie bien souvent - ou de se venger. On cherche à dévaloriser la personne qu'on dénigre. On tente de l'avilir dans le jugement des autres. En 1775, dans *Le Barbier de Séville*, Beaumarchais décrit parfaitement le cheminement de la calomnie.

« La calomnie ? J'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, pianissimo, murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et piano, piano vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et rinforzando, de bouche en bouche, il va le diable ; puis tout à coup, je ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil ; elle s'élanche, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un crescendo public, un chorus universel de haine et de proscription - qui diable y résisterait ? »

Un ténor au riche cursus !

Le journal « La Gruyère » présente en été 2018 les ténors retenus pour la Fête des Vignerons. Le 17 juillet, Sophie Roulin a écrit un article sur Sébastien Descloux, du Châtelard, un ténor au parcours hors du commun.

Agriculteur, éducateur spécialisé, chanteur, Sébastien Descloux multiplie les casquettes et les projets. L'été prochain, il sera l'un des onze ténors à interpréter le *Ranz des vaches* à la Fête des vigneronns. De quoi pimenter une vie qu'il dit déjà « riche et folle ».

« Je ne suis pas un grand ténor. Je ne fais qu'un mètre septante. » Sébastien Descloux fera pourtant bien partie des onze chanteurs que le jury musical de la prochaine Fête des vigneronns a sélectionnés pour entonner le *Lyôba* dans son spectacle de 2019. Educateur spécialisé, cet habitant du Châtelard est aussi agriculteur à temps partiel et chanteur à ses heures. « Je marche à la sensibilité », avance-t-il, comme pour s'excuser de multiplier les occupations et les projets.

Né au Châtelard, il y a bientôt trente-cinq ans, Sébastien Descloux y a toujours habité ou presque. Fils d'agriculteur, il suit logiquement la voie ouverte. Ses trois ans d'apprentissage l'amènent de l'autre côté de la Sarine, à Guin et à Kleinbödingen. Il revient ensuite à la ferme familiale, s'associe avec son papa et travaille trois ans sur l'exploitation dont une grande partie est en main communale.

« Un jour, l'idée de vendre ce domaine communal a été évoquée, explique le jeune homme. Rien de concret ne s'est passé, mais ça m'a fait peur pour mon avenir. J'ai donc décidé de chercher une autre corde à ajouter à mon arc. » Il entame alors une formation d'éducateur spécialisé, à l'ARPIH, à Yverdon.

Disques de Sautecroche

Pendant dix ans, il travaille dans le polyhandicap. Puis, il y a cinq ans, il intègre une structure de réinsertion pour les adolescents, toujours à Yverdon. « Je travaille à 75% dans l'éducatif, ce qui me laisse le temps de donner des coups de main à la ferme et de m'investir dans des projets musicaux. »



Car le chant occupe une place importante dans sa vie depuis l'enfance. Tout petit, il chante au chœur d'enfants, à Massonnens, avec quelques solos déjà. Agé d'une dizaine d'années, il répond à une annonce pour participer à l'enregistrement de deux disques de Sautecroche. « Il fallait passer une audition à Lausanne, se rappelle le Glânois. Ça a été une super expérience ! » On n'en doute pas quand on voit son

sourire sur la photo de groupe qu'on trouve sur le site de Sautecroche.

Sébastien Descloux participe finalement à l'enregistrement d'un troisième album. « Deux ans plus tard, ils sont venus me rechercher parce qu'il manquait des voix de garçon pour un nouveau disque. » Pendant son cycle d'orientation, il prend part au chœur de l'école. « Nicolas Fragnière en était le directeur. » L'adolescent est séduit par les projets d'envergure proposés, avec solistes et orchestres.

A cette époque, Sébastien Descloux joue également du cornet à la fanfare de son village. « Mais je n'étais pas bon et j'ai arrêté dès que j'ai commencé mon apprentissage. » Il continue de chanter, en revanche. « Depuis Guin, je rejoignais Fribourg à vélomoteur pour assister aux répétitions de la Cantilène. » Il fait ses premières expériences dans les chœurs de l'opéra, à Fribourg, à Lausanne et à Avenches.

Repousser les limites

Dès l'âge de 21 ans, le Glânois prend des cours auprès d'Haïda Housseini, au Conservatoire, à Bulle. « J'ai senti dans certains projets que j'étais à la limite de mes compétences et j'ai eu envie de m'améliorer. La technique permet d'éviter des fatigues inutiles. Elle mène aussi à moins de complications. » Dans le désordre, mais pour essayer de ne pas trop en oublier, il ajoute qu'il a aussi fait partie du chœur Anonymos, du quatuor Orchis, du Chœur suisse des jeunes. Et qu'il a chanté comme soliste pour l'Opéra des champs, à La Tour-de-Trême.

« J'ai une vie riche et un peu folle », lance-t-il en rigolant quand on s'étonne de ce foisonnement. De larges sourires ponctuent régulièrement ses phrases, mais le débit de paroles est aussi intense que son rythme de vie.

Educateur à la ville, paysan à la campagne, chanteur d'opéra, ne fait-il pas le grand écart entre des activités si différentes ? « Oui, mais le besoin de me ressourcer est bien là. Au Châtelard, j'habite dans une clairière isolée et cela participe à mon équilibre autant que les contacts sociaux que me donne mon travail et que le plaisir que j'éprouve à chanter. J'ai besoin de plein de choses dans ma vie. »

Premier « Lyôba » à 16 ans

Sébastien Descloux se rappelle avoir entendu le *Ranz des vaches* chez sa grand-maman. « C'était sur un 45 tours de Bernard Romanens. Mais je me souviens que sur ce disque un chant me touchait plus encore, c'était *Le baiser de ma mère*, de l'abbé Bovet. »

La première fois qu'il a interprété le *Lyôba* en solo l'a encore plus marqué : « Je devais chanter le *Ranz* et l'hymne national à l'Exposition nationale de bétail de La Chaux-de-Fonds, lors de la remise des trophées. J'avais 16 ou 17 ans, pas plus. La salle était immense. Tout était noir, avec juste un projecteur sur moi. J'étais mort de trouille. »

Après cette première prestation, le Glânois a souvent été appelé pour interpréter le *Ranz des vaches*. « Le milieu est petit, donc on est forcément sollicité. Mais je respecte la musique et je

considère ce chant comme un cadeau. Et, comme un cadeau, il faut qu'il soit bien emballé. Je ne vais jamais l'entonner dans un bar en fin de soirée. »

Lors de la dernière Fête des vigneron, en 1999, Sébastien Descloux était apprenti. « J'étais allé voir le spectacle. J'avais été touché par l'ambiance, par la grandeur du spectacle et les aspects musicaux m'avaient intrigué. » Loin de lui alors l'idée de passer l'audition pour devenir le soliste de la fête. Mais, pour la prochaine édition, le Glânois ne pouvait pas ne pas postuler.

La version à onze proposée par les compositeurs de l'édition 2019 lui convient parfaitement. « Ça rejoint ma conception du *Ranz*. A onze, le chant aura plus de poids, plus d'impact. A nous de trouver la fusion, l'équilibre qui touchera les gens au plus profond.»

Du tac au tac

Quelle chanson entonnez-vous sous la douche ?

Sous la douche, je fais des gammes. Tous les matins, je teste ma voix : si j'ai bien dormi, les aigus sont là, sinon j'ai les graves.

Qu'est-ce que vous écoutez au réveil ?

Jan Garbarek avec le Hilliard Ensemble, entre classique et jazz.

Une musique qui vous rassure quand vous êtes triste ?

Je ne suis jamais triste !

Et quand vous êtes heureux ?

Mes goûts sont très éclectiques : rock, jazz, classique... J'écoute, en revanche, très peu de musique électronique ou de rap, ça ne me touche pas.

Plutôt holstein ou charolaise ?

Holstein, voyons !

Avec ou sans cornes ?

C'est plus pratique sans, mais c'est plus joli avec.

A part le « Ranz », quelle autre chanson vous fait dresser les cheveux ?

Tout le cycle des *Dichterliebe* de Schumann.

Une mélodie qui vous rappelle votre enfance ?

La cloche du soir, de l'abbé Bovet, qu'on chantait en famille.

Une montagne à laquelle vous êtes attaché ?

J'ai un lien particulier à la vallée du Gros-Mont. J'y ai passé l'été de mes 12 ans, comme garçon de chalet, au Jeu de Quilles et au Fessu. De là, il y avait une vue imprenable sur les Pucelles. Je n'ai passé qu'un été à la montagne, mais il m'a beaucoup marqué parce que c'est là que j'ai mué. En deux mois, je suis passé de soprano à basse. La mue est angoissante quand on chante beaucoup : on ne sait pas ce qu'il y aura derrière... J'ai ensuite travaillé ma voix et cela m'a permis d'élargir ma tessiture, me permettant d'abord de chanter comme baryton et maintenant comme ténor II. SR

La petite ville de Rue

Esquisse de l'histoire de Rue

Au milieu du XIII^e siècle, la seigneurie passa sous la domination de la Savoie. Lors des guerres de Bourgogne, le château fut à nouveau très convoité. Les Suisses s'en emparèrent en 1475, puis ce fut le tour du comte de Romont. Après la bataille de Morat, il revint aux mains des Suisses, mais fort peu de temps puisqu'en 1478 la Savoie en reprenait possession. En 1536, la petite cité fut prise par les Fribourgeois qui en firent un bailliage. Devenue le siège d'une préfecture sous la Restauration, elle fut finalement rattachée au district de la Glâne en 1848.

« La Gruyère » du 14 août 2018, article de Maxime Schweizer

Rue, la plus petite ville d'Europe, ancienne Préfecture, possède un glorieux passé. Dans les années 1800 et au début des années 1900, le bourg était plus que prospère commercialement parlant. Et un point fort de la région. La rue du Casino, qui traverse la localité de part en part, est un clin d'œil à un illustre bâtiment qui a brûlé au début du XX^e siècle.



La petite ville de Rue (Wikipédia)

Voilà un peu plus de cent ans, la ville de Rue se trouvait à son âge d'or. Elle possédait un hôpital, des restaurants et organisait également bon nombre de foires. La population, elle, occupait ces nombreux lieux de rassemblement. Parmi ces derniers, le casino. Dotée de tables de jeu et d'une salle de spectacle, la maison de jeu se trouvait au centre de Rue et se situait au sous-sol de l'auberge de la ville. Puis arriva l'incendie de 1913.

Cette année-là, à la fin décembre, les flammes ont anéanti la Maison de Ville, le restaurant et le casino. Lors de la reconstruction, seuls le café et l'administration communale ont été rebâties. L'architecte de l'époque avait alors planifié le nivellement autour de son nouveau bâtiment pour que l'Exécutif rotavilien ait plus de place. A noter que la maison communale et l'Hôtel de Ville existent encore aujourd'hui.

La rue du Casino se nommait rue de Savoie jusqu'en 1997. Cette dénomination se rapportait à l'historique du territoire sur lequel se situait la commune. « La ville de Rue se trouve sur des terres qui ont appartenu aux Savoyards, explique Joseph Aeby, syndic de Rue. Puis, en 1997, nous avons choisi de la renommer. Car nous avons reçu l'obligation de mettre de l'ordre dans l'appellation des routes. »

Un groupe de travail au sein du Conseil communal a été créé et plusieurs idées ont émergé. Deux sont sorties du lot. « Nous avons hésité entre la Grand-Rue ou la rue du Casino. Comme nous voulions faire un clin d'œil à l'histoire, nous avons opté pour la seconde dénomination. » Elle est aussi plus originale, ce qui était le souhait du Conseil communal de la fin des années 1990.

« Un côté monégasque »

Cette tendance s'est également appliquée à plusieurs chemins du bourg glânois. Comme le sentier du Sage, en hommage à René Conus¹, le chemin de Ronde ou le sentier des Ecoliers. Pour le syndic, la rue du Casino remplit parfaitement le rôle attribué en 1997. « De plus, avec ses pavés, elle donne un côté monégasque au site. »

¹ René Conus (1902-1979) était graphiste, conteur, peintre, sculpteur. On l'a surnommé Le Sage. Il s'est établi à Rue après avoir arpenté l'Europe. Philosophe, il appréciait la nature et s'en inspirait. Ses sculptures naissaient souvent de branches trouvées ou de racines abandonnées. Il a vécu dans une minuscule maison du XIX^e siècle. Bien intégré dans sa cité d'élection, il a créé des décors de théâtre et des bannières pour les sociétés. Destiné au passage qui mène à l'église, il a réalisé un chemin de croix en céramique polychrome.

Des bus régionaux changent de mains

Le 10 octobre 1912, Alexis Rosset, instituteur devenu directeur de la Banque de Prez-vers-Noréaz dont il était le fondateur, proposait d'étudier la création d'un tram routier électrique de Rosé à Sédeilles. Celui-ci remplacerait la « diligence hippomobile » - tirée par des chevaux - datant des années 1890. Treize ans plus tard, en 1925, ce n'est pas un tram routier mais un

autobus privé qui sera inauguré. Il est assuré depuis les années 70 à un rythme soutenu par Gilles Morattel, de Sédeilles, qui a repris l'entreprise de Mme Mussilier, de Romont.

Avry-Sédeilles



Au début du siècle passé, les ancêtres de la famille Morattel ont démarré avec le transport de marchandises, lettres et autres paquets. PHOTO FAMILLE MORATTEL

En 1912, Alexis Rosset prenait comme exemple la ligne Fribourg-Posieux-Farvagny qui venait d'être inaugurée et allait durer jusqu'en 1932. Un tram électrique y circulait à 20 km à l'heure, sur une route non goudronnée, caillouteuse et riche en nids de poule, avec des roues en bois garnies de bandages en caoutchouc plein. Ce véhicule disposait de 17 places assises sur deux bancs de bois horizontaux.

La Société Morattel

De Romont à Chevroux, de Combremont à Avry-sur-Matran, la société est connue de tous les pendulaires broyards. Depuis près de 100 ans, la famille Morattel a exploité diverses lignes de bus pour le compte de la société CarPostal dans la région.

Mais après environ un siècle de bons et loyaux services à La Poste, les entrepreneurs ont décidé de cesser leur activité indépendante et de remettre les clés à CarPostal, le 31 juillet 2018. Une décision qui ne changera toutefois rien pour les clients des six lignes qu'ils desservaient depuis leurs deux dépôts de Sédeilles et de Corcelles-près-Payerne, puisque les courses seront assurées directement par CarPostal région ouest et que les véhicules arboreront toujours du jaune.

« Au fil du temps, notre marge de manœuvre entrepreneuriale s'est réduite et face à de nouveaux investissements à réaliser, nous avons préféré arrêter », commente le patriarche,

Gilles. « Nous étions trop petits pour engager du personnel administratif de manière fixe, mais en même temps trop grands pour continuer à conduire nos bus et gérer correctement la société », ajoute son fils Sébastien, qui restera conducteur pour l'entreprise. Quant à Gilles, après avoir mené à bien son entreprise durant plus de 40 ans, il prendra sa retraite, tout en restant à disposition de CarPostal pour effectuer de petites courses ou des dépannages. Père et fils lâchent ainsi les commandes, mais resteront au volant.



Au terme de près d'un siècle d'entrepreneuriat en faveur de La Poste, les activités de la famille Morattel, ici représentée par Sébastien et Gilles, sont reprises par CarPostal région ouest, depuis le 31 juillet dernier.

Image: VANESSA CARDOSO

Alors que son père, William, dit Willy, était décédé en 1972, Gilles a repris la société familiale en 1977, sa maman, Jeannette, ayant notamment fait le joint. A l'époque, l'entreprise Morattel assurait le transport de marchandises, lettres et paquets pour La Poste sur la ligne Romont-Payerne. « Comme le transport de courrier était assuré, des personnes ont commencé à profiter de la situation pour leurs propres déplacements », détaille Gilles, dont le grand-père Louis

avait commencé son activité dans les années 20 avec un cheval et une diligence.

L'entreprise Gilles Morattel, devenue TPB SA (soit Transports Publics de la Broye) ces dernières années, a ensuite continué le travail entrepris par ses prédécesseurs, assurant des courses de groupements scolaires, tout en reprenant l'exploitation de diverses lignes. Ce sera Romont-Rosé dans les années 70, une ligne qui va désormais jusqu'à Avry-sur-Matran, puis Payerne-Chevroux en 1983, Combremont-Payerne en 2004 et enfin Cousset-Mannens et Granges-Marnand-Sédeilles depuis l'arrivée de Sébastien à la direction, en 2010.

De quoi constituer une foule de souvenirs, comme ces clients restés endormis au fond du bus et que les chauffeurs devaient parfois ramener à la maison après leur service. « Le postier de Villars-Bramard ne mettait pas de réveil et avait l'habitude de sauter du lit quand il entendait le bus arriver, se souvient Gilles avec émotion. Un matin, la course avait été annulée à cause de la pluie givrante et il en avait profité pour faire la grasse matinée... Une autre fois, tous les paysans de villages desservis croyaient qu'ils étaient en retard pour aller traire leurs vaches, mais en fait, c'est le chauffeur du bus qui était parti une heure trop tôt. »

De deux véhicules à l'arrivée de Gilles en 1977, la société TPB SA comptait désormais 16 conducteurs et 10 bus. Dans le cadre de la transaction, tous les collaborateurs continueront à exercer leur activité sur les mêmes lignes.

« 24Heures » article de Sébastien Galliker créé sur internet le 7 août 2018

Beda Hefti, un génie !

Un article signé Olivier Wyser dans « La Liberté » du 19 septembre 2014. Il rend compte de la présentation faite par « Pro Fribourg » : « Beda Hefti, ingénieur », Pro Fribourg 184, 96 pages, septembre 2014.

De 1920 à 1970, l'ingénieur Beda Hefti a marqué le canton de Fribourg et la Suisse de sa griffe. On lui doit notamment le stade Saint-Léonard ou les bains de la Motta. *Pro Fribourg* lui consacre une publication.



La piscine de la Motta, c'est lui. Le stade Saint-Léonard, c'est lui. Le gîte d'Allières, c'est lui. Les remontées mécaniques de la Berra, c'est encore lui. Lui ? C'est évidemment Beda Hefti (1897-1981), ingénieur et architecte aussi doué que modeste qui a marqué de ses constructions le canton de Fribourg et la Suisse entière. « Beda Hefti fait partie de notre quotidien. Chaque jour les Fribourgeois profitent de ses réalisations », résume Sylvie Genoud Jungo, secrétaire de Pro Fribourg, qui consacre à l'ingénieur son dernier cahier trimestriel.

« Beda Hefti a souvent été cité, mais c'est la première fois que quelqu'un fait la synthèse de son œuvre », indique Jean-Luc Rime, architecte, président de Pro Fribourg et responsable de la publication du cahier. Et d'ajouter que « par son œil et son sens esthétique développé », Beda Hefti réconcilie les ingénieurs et les architectes.

Né dans le canton de Saint-Gall, le jeune Beda Hefti débarque sur les bords de la Sarine en 1920, fraîchement diplômé de l'Ecole polytechnique de Zurich (EPFZ). Sa mission : vérifier la qualité structurelle de tous les ponts du canton de Fribourg.

Le drame du Gottéron

En effet, en 1919, le pont suspendu du Gottéron, à Fribourg, cède sous le poids d'un camion, précipitant l'engin et son conducteur au fond de la gorge. Un véritable traumatisme pour les Fribourgeois, qui se demandent s'ils osent encore traverser leurs ponts. A l'époque, beaucoup de ponts étaient suspendus, tels que le Grand-Pont, à Fribourg, le pont de Corbières ou encore celui de la Tuffière.

« La catastrophe du Gottéron marque en quelque sorte le début de l'aventure de Beda Hefti. Au lieu de retourner en Suisse allemande, l'ingénieur préfère rester à Fribourg et ouvre un bureau d'étude indépendant dans la capitale cantonale », raconte Pierre Zwick, ingénieur et historien amateur. L'un de ses premiers gros mandats sera l'étude de la structure en béton armé de la piscine de la Motta, à Fribourg. « Ce travail va lui permettre d'obtenir par la suite toutes sortes de mandats de l'autre côté de la Sarine. » Beda Hefti a notamment construit les bains publics de Morat, la piscine du Palace de Gstaad, la piscine d'Interlaken ou encore celles d'Adelboden, Engelberg et Heiden.

Un coup de génie

Mais son coup de génie, ce sera de développer sur les pentes de la Berra les toutes premières remontées mécaniques, animé d'un esprit pionnier. Il bâtit également, en 1933, le gîte d'Allières. Son intérêt pour les infrastructures sportives s'accompagne de la création de différents clubs, comme le Ski-Club de Fribourg

On lui doit également le stade de Saint-Léonard, à Fribourg, le plus grand stade universitaire de l'époque. « Il fait basculer Fribourg dans la modernité avec cette réalisation », commente Sylvie Genoud Jungo. Beda Hefti utilise notamment la pente naturelle pour intégrer des gradins en béton. La structure légère du toit de la tribune, une dalle nervurée sous forme d'un voile mince de béton et de sommiers croisés fait sensation. Malheureusement, cette toiture a été enlevée en 1989 à la suite d'un glissement de terrain. La nouvelle toiture « provisoire » est toujours en place aujourd'hui.

Sympa mais exigeant

Si l'on connaît bien ses réalisations, l'homme Beda Hefti est plus discret. Très modeste, il n'a jamais cherché à occuper le devant de la scène. Mais tous ceux qui l'ont côtoyé s'accordent sur un point : son franc-parler. « Beda était le mal-aimé du Gouvernement fribourgeois de l'époque. On lui a soufflé la réalisation du pont du Gottéron. Il avait imaginé un projet ambitieux et visionnaire qui intégrait le passage de l'autoroute », raconte Pierre Audergon, qui a effectué son apprentissage en 1948 dans le bureau de Beda Hefti, situé dans le « Colisée » à l'emplacement de l'actuelle Banque cantonale, en face de la gare de Fribourg.

« C'était vraiment un chic type. L'architecture le tracassait. Il était pour une architecture contemporaine », témoigne de son côté Jean Pythoud, un autre collaborateur de l'ingénieur. « C'était également un homme à femmes et un véritable humaniste. Un homme très sympa qui cherchait toujours le compromis avec ses collaborateurs. Il était en revanche très exigeant sur le travail et il fallait arriver à l'heure le matin », ajoute Claude Rüegger, qui a connu Beda Hefti par le biais du parachutisme, dont il était également un pionnier.

Un insatiable pionnier du sport populaire

Si les infrastructures sportives sont au cœur de l'œuvre de Beda Hefti, ce n'est pas un hasard. Marié à une nageuse, l'ingénieur a toujours eu la fibre sportive. Il va donner un élan créatif à la ville de Fribourg pour la doter de pôles sportifs encore présents aujourd'hui : stade Saint-Léonard, piscine de la Motta. Mais l'impulsion s'étend également au-delà de la cité, avec l'aérodrome d'Ecuvillens ou les remontées mécaniques de la Berra.

« Beda Hefti était un touche-à-tout dans l'architecture et aussi dans le sport », explique Bastien Vonlanthen, historien et professeur de sport. En parallèle à la construction de la piscine de la Motta, l'ingénieur fonde le Cercle des nageurs, qui deviendra Fribourg Natation en 1979. Beda Hefti construit également la plage de Morat, aujourd'hui presque totalement détruite et initie la première traversée du lac de Morat à la nage.



Une piscine de Beda Hefti en Appenzell

C'est aussi sur le ski que l'ingénieur se penche. Il construit les premières remontées mécaniques de la Berra et fonde dans la foulée le Ski-Club de Fribourg, en 1928. Il ouvre les portes de son club à tout le monde, y compris les femmes, qui sont alors exclues d'autres organisations comme le Club alpin.

Et comme il ne neige pas toute l'année, Beda Hefti démocratise la course à pied. Il fonde le Club athlétique de Fribourg en 1932. Il rencontre le peintre bernois Adolphe Flückiger et lancera avec lui la première course Morat-Fribourg. La première véritable édition de la célèbre course aura lieu en 1933 avec 14 coureurs, tous issus du Ski-Club de Fribourg. Dans le sillage du Club athlétique, l'ingénieur touche-à-tout importe un nouveau sport venu d'Amérique : le basketball. Il fonde une section basket au sein du club, puis un club indépendant qui deviendra par la suite Fribourg Olympic. En 1972, Beda Hefti recevra le Mérite sportif fribourgeois pour l'ensemble de son œuvre.

Avide de sensations fortes, Beda Hefti poursuivra ses aventures après la Seconde Guerre mondiale par le biais du parachutisme. Il est d'ailleurs à l'origine de la création de l'aérodrome d'Ecuvillens, en 1953, alors qu'il est président du Club fribourgeois d'aviation (CFA). Il a notamment consacré une bonne part de son temps et de son argent au développement du petit aérodrome.

En 1952, l'Office fédéral de l'air octroie au CFA la concession officielle et la reconnaissance du règlement de la première école de parachutistes sportifs de Suisse, basée d'abord à Bellechasse, puis à Ecuvillens à partir de 1959. Beda Hefti, qui vouait une attention particulière au développement des activités des parachutistes, était le directeur de l'école.

Aujourd'hui, le nom de Beda Hefti est encore étroitement associé au monde sportif. Une promenade inaugurée en 1997 porte son nom non loin des terrains de sport du Guintzet, à Fribourg, et il donne son nom à la piste finlandaise de la forêt de Villars-sur-Glâne. OW

Chronologie

- 1897 Naissance à Walenstadt (SG).
- 1919 Ingénieur civil EPFZ.
- 1920 Ouverture d'un bureau à Fribourg et construction du Garage de Pérolles.
- 1923 Construction des bains de la Motta.
- 1925 Fondation du Cercle des nageurs de Fribourg.
- 1928 Fondation du Ski-Club de Fribourg.
- 1929 Aménagement de la plage de Morat.
- 1932 Fondation du Club athlétique de Fribourg. Construction du stade universitaire de Saint-Léonard.
- 1933 Promoteur de la course Morat-Fribourg.
- 1934 Premier remonte-pente au-dessus de La Roche.
- 1937 Construction d'un télési « Système Hefti » aux Paccots.
- 1939 Université de Fribourg (consortium d'ingénieurs pour les structures en béton armé).
- 1941 Fondation du club de basket qui deviendra Fribourg Olympic.
- 1946 Construction du télési de La Chia et du petit ski lift de la Berra.
- 1953 Premier aménagement de l'aérodrome d'Ecuvillens. Construction de la Grenette, à Fribourg.
- 1962 Construction du grand ski lift de la Berra, le plus long de Suisse.
- 1965 Première tour de Beaumont, à Fribourg.
- 1969 Piscines de Renens et Payerne.
- 1981 Décès à Fribourg.
- 1997 Inauguration de la promenade Beda Hefti, au Guintzet, à Fribourg. OW

1978 Winckler : fin d'activité

« La Liberté » du 16 août 2018 publie ce reportage signé Thibaud Guisan.

Ancien fleuron de l'économie fribourgeoise, l'entreprise Winckler de Marly fermait ses portes il y quarante ans. La société, connue à l'époque dans toute la Suisse pour ses chalets et maisons préfabriquées, a employé jusqu'à 300 collaborateurs non loin du pont de Pérolles. En friche depuis quarante ans, le site doit devenir un nouveau quartier. Récit et témoignages.

Cet ancien site industriel s'étend à l'entrée de Marly. Les bâtiments, usés, voire carrément délabrés, ont abrité un fleuron oublié de l'économie fribourgeoise. La friche qui a conservé le nom de la défunte industrie - la zone Winckler - est appelée à disparaître pour faire place à un nouveau quartier.

Il y a quarante ans, le 16 août 1978, les ouvriers ne reprennent pas le travail après deux semaines de vacances : ils n'ont pas touché une partie de leurs salaires de juillet et le versement de charges sociales. Fait marquant, les employés iront jusqu'à occuper l'usine et à procéder à une vente sauvage des stocks pour se payer. L'entreprise ferme définitivement ses portes en octobre de la même année, la procédure de faillite étant liquidée en 1981, après un long feuilleton judiciaire. « Ces souvenirs sont encore assez douloureux. C'était une fin en queue de poisson », confie Pierre Schafer, âgé de 76 ans aujourd'hui.

L'habitant de Marly a travaillé dix-huit ans chez Winckler. Comme son oncle, son père y a œuvré durant presque toute sa carrière, avant d'être licencié en 1975 à deux ans de la retraite, lors des premières difficultés de l'entreprise. Pierre Schafer, qui a lui 37 ans lorsqu'il perd son emploi lors de la fermeture de l'usine, est reconnaissant à la commune de Marly de l'avoir engagé comme concierge des écoles de Marly-Cité. L'homme occupera cette fonction jusqu'à sa retraite, en 2006. « Il était difficile de changer de vie. J'ai dû faire mon deuil. Le travail du bois, c'était ma passion. »

Le pro des escaliers

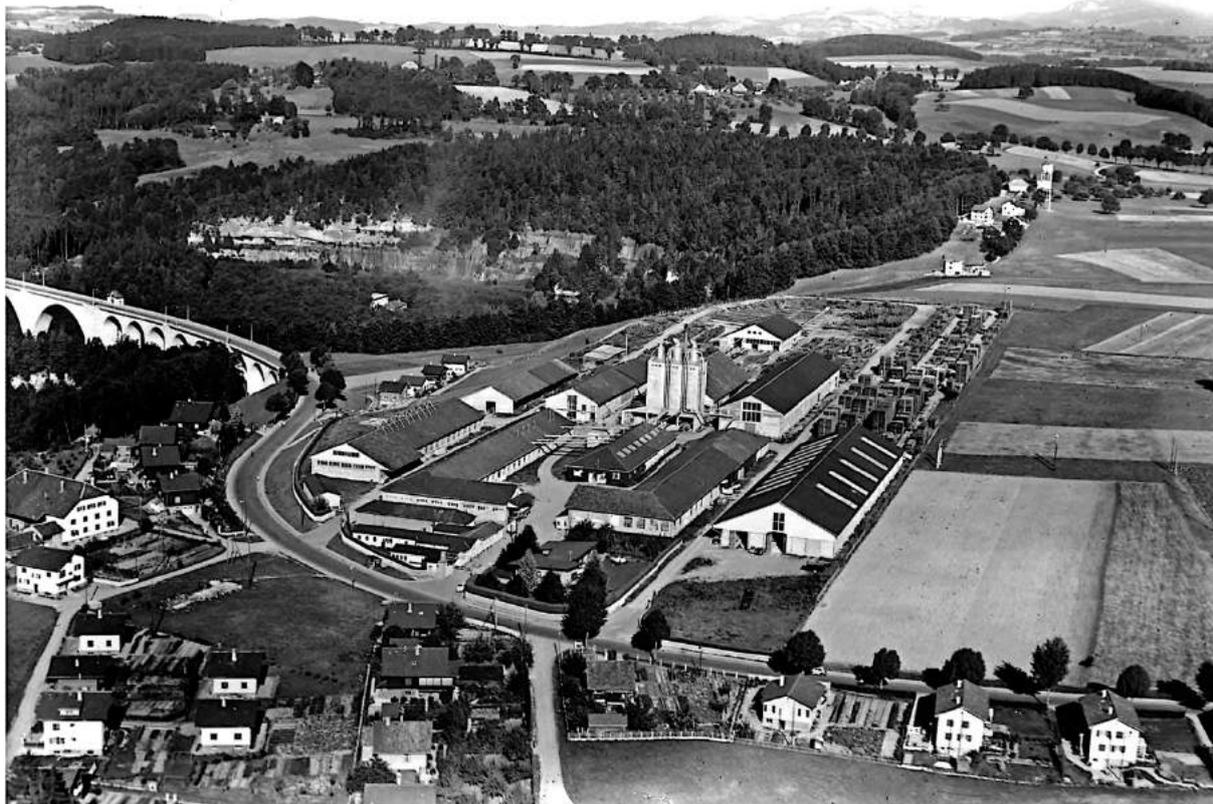
Menuisier de formation, Pierre Schafer a commencé à travailler chez Winckler au printemps 1960. « Au départ, j'ai été engagé comme menuisier. J'ai ensuite effectué des cours de maîtrise et j'ai pris la responsabilité du département des escaliers en bois. C'est quelque chose de très technique. Nous disions que l'escalier en bois, c'était la carte de visite de la maison. Nous en produisions une quarantaine par an. »

Equipée d'une importante scierie à l'arrière du site, de départements de menuiserie et de charpente, ainsi que de bureaux techniques et d'architecture, Winckler comptera jusqu'à 300 collaborateurs. Au plus fort de son développement, le site s'étend sur 60 000 m², soit l'équivalent de plus de huit terrains de football. La particularité de l'entreprise fait son succès. Pionnière de l'industrialisation dans le domaine du bois, comme le relève Christophe Mauron dans un article publié dans les *Cahiers du Musée gruérien*, la firme met l'accent sur la fabrication en série et la standardisation pour la réalisation de bâtiments préfabriqués.

Au temps de la prospérité

L'usine débite jusqu'à 20 000 m³ de grumes par an pour produire charpentes, lattes, lambris, planchers, portes ou fenêtres. Depuis Marly, les maisons Winckler sont expédiées en pièces détachées dans tout le pays. Des centaines de chalets, villas à ossature bois et mixte ou maisons de vacances sont livrées en ville, à la campagne, mais également à la montagne, comme à Verbier.

« A partir des billons de bois, l'entreprise faisait de tout, jusqu'à de l'agencement. Une infrastructure aussi complète était assez unique en Suisse. Peu d'entreprises disposaient d'un site d'une telle surface. C'était une chaîne de production bien organisée », expose le menuisier-ébéniste Joseph Oberson, 72 ans, qui a travaillé chez *Winckler entre 1966 et 1978*.



Référence sur la Côte

Dans l'entreprise, il a successivement œuvré comme monteur, au bureau technique et comme responsable du secteur de la pose. « A la fin, j'assurais le suivi des chantiers. L'usine était très connue sur la Côte et travaillait jusqu'à Zurich, relève l'habitant de Pierrafortscha. Quand j'ai commencé, entre deux et trois camions de charpentes partaient tous les lundis pour aller livrer des villas. Les monteurs passaient généralement la semaine à l'extérieur. »

A la fermeture de l'usine de Marly, Joseph Oberson, alors âgé de 32 ans, lance sa propre entreprise de menuiserie et d'agencement. D'abord associé avec un ancien collègue de travail, Othmar Andrey, qui s'occupait des soumissions chez Winckler, il poursuivra seul. « Au début, nous avons terminé plusieurs chantiers inachevés après la fermeture de l'entreprise. Cela nous a aidés à démarrer comme indépendants. »

Des souvenirs douloureux

Avant de vivre une fin abrupte, la plupart des employés ont connu l'âge d'or de Winckler. « Jusqu'au début des années 1970, il y avait pas mal de travail. Dans les années 1960, nous travaillions même le samedi matin », se souvient Pierre Schafer. La situation s'est ensuite rapidement dégradée. En cause, notamment, la récession d'après 1973, des problèmes de gestion et de la peine à s'adapter aux évolutions du marché. Une première faillite est prononcée en 1976. Reprise et restructurée par l'allemand Nordhaus - le nombre d'employés passe alors de 140 à 80 - Winckler ferme ses portes deux ans plus tard. « Voir couler un truc pareil, ça vous marque. A chaque fois que je passe devant le site, j'y repense », remarque Joseph Oberson.

Bâtiments bientôt rasés

L'ancien site industriel doit faire place à un nouveau quartier d'habitation et d'activités. En friche depuis quarante ans, la zone industrielle et artisanale Winckler constitue un secteur stratégique pour la commune de Marly. Le site de 45 000 m² compte quelques dizaines d'emplois générés par de petites entreprises (transport, construction, garage, restaurant) et par l'Association suisse pour la formation professionnelle en logistique. Celle-ci a établi son centre de formation dans cette zone en 2001.

Mais le secteur est soumis à un projet bien plus ambitieux : un nouveau quartier mêlant logements et activités doit réunir, dans une première étape espérée pour l'horizon 2022-2025, 300 habitants et 50 emplois. A terme, près de 800 habitants et 400 places de travail sont attendus sur le site. « Ce quartier doit constituer une nouvelle porte d'entrée de la commune », souligne Jean-Marc Boéchat, conseiller communal en charge de l'aménagement du territoire. « En venant du pont de Pérolles, l'image de Marly est aujourd'hui catastrophique. »

La commune avait participé à un concours d'architecture d'envergure européenne afin d'esquisser une nouvelle vision pour cette zone. Présenté début 2014, le projet lauréat, « Le Parc des falaises », a été élaboré par deux architectes domiciliés en Belgique.

Le chemin vers sa réalisation reste encore long. Une première étape a été franchie avec la mise à l'enquête d'une modification partielle du Plan d'aménagement local en automne 2017, afin de créer une zone mixte (minimum 15% d'activités). « Le projet avance bien. Il a connu des moments de blocage, mais il est reparti. La commune s'efforce d'être un élément moteur », fait remarquer Jean-Marc Boéchat.

Le nombre important de propriétaires - d'une dizaine, il a été réduit à quatre - ne facilite pas la réalisation. Un préalable à toute nouvelle construction : le Plan d'aménagement de détail qui devra recueillir l'accord des quatre propriétaires. Dans le cadre du réaménagement de la route de Fribourg prévu d'ici à 2020 par le canton, un giratoire sera créé à la hauteur de la zone Winckler. « Le quartier ne se développera pas avant sa construction », relève Jean-Marc Boéchat.

Depuis 1978 à la fermeture de l'usine Winckler, aucun projet global de réaffectation de la zone n'a pu voir le jour. En 2004, l'implantation du nouveau bâtiment de l'École des métiers de Fribourg avait été envisagée sur le site. Le canton avait finalement abandonné cette option pour privilégier le plateau de Pérolles.

Les bâtiments de l'ancienne usine seront a priori tous rasés pour faire place au « Parc des falaises ». « Etant donné l'état des constructions, il n'y a pas grand-chose à sauver. Mais il y aura peut-être un moyen de conserver une trace de Winckler, par exemple par le biais de panneaux explicatifs. Car c'était une entreprise très importante à Marly », reconnaît Jean-Marc Boéchat. »

Une entreprise partie de Fribourg pour Marly

Implantée à Fribourg, l'entreprise Winckler a migré à Marly dès 1922. Cette année-là, un gigantesque incendie ravageait ses locaux du quartier d'Alt, dans la capitale cantonale. Patron depuis 1915 de la société spécialisée dans la charpente et la menuiserie, Alexandre Winckler opte pour un terrain situé à proximité du pont de Pérolles construit en 1920. Pour limiter les investissements, des matériaux de construction sont récupérés de la démolition de la papeterie de Marly, survenue également en 1922. Ses briques serviront à la construction d'une cheminée haute de trente mètres.

La nouvelle usine Winckler commence ses activités en 1924 et se spécialise dans la production de bâtiments en bois préfabriqués. Un château d'eau est construit pour assurer la défense incendie du site. Le feu détruira d'ailleurs une partie des installations en 1935, 1944 et 1964.

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, les baraquements en bois produits à Marly sont exportés, notamment en France, qui doit se relever du conflit. Collaborant avec l'architecte réputé Henri-Robert von der Mühl, Winckler développe en parallèle la production de chalets et de maisons préfabriquées, à ossature bois et mixte, en travaillant avec des entreprises de maçonnerie et des sous-traitants locaux. « Ces idées étaient assez révolutionnaires, à l'époque », souligne Dominique Winckler, 63 ans, petit-fils d'Alexandre Winckler. « Mon grand-père a apporté dans la construction quelque chose de totalement nouveau. »

La rapidité de la construction - trois à six mois de délai, selon les catalogues publicitaires - la maîtrise des coûts et le coefficient d'isolation élevé font partie des arguments de vente. Alexandre Winckler quittera l'entreprise en 1954 et décédera vingt ans plus tard. Jusqu'à sa fermeture en 1978, la firme connaîtra différents propriétaires. La villa « Les Thuyas », construite à l'entrée du site, servait à loger le directeur et sa famille, tout en faisant office de maison témoin. A Marly, plusieurs chalets et maisons Winckler sont encore visibles, le long de la route de Fribourg.

Les inégalités se creusent de plus en plus

Opinion exprimée dans « La Liberté » du 16 août 2018 par Robert Ayer, de Rossens

En un temps où le défoulement xénophobe bourre les urnes européennes, Angela Merkel, cette chancelière au grand cœur, n'a pas peur d'affirmer que l'humanisme, c'est l'âme de l'Europe et que si nous voulons le conserver, nous ne pouvons pas nous couper de ceux qui subissent les affres de l'exil en nous retranchant dans une forteresse.

Dans notre pays, est-il déjà né le politicien qui osera un jour s'affirmer avec autant de grandeur ? Cette grandeur de l'homme qui est dans sa capacité de faire des choix courageux pour donner des rêves à tous ceux qui les ont perdus.

Que fait de cet humanisme le pays d'Henri Dunant ? Pas mieux que beaucoup d'autres quand des malheureux se pressent à nos frontières pourtant si perméables aux riches exilés. Que

fait-il quand Israël, pays démocratique, tue femmes et enfants qui crient leur désespoir d'affamés ? Business oblige, comme souvent, il balaie la poussière sous le tapis et n'enlèvera pas à notre armée l'envie d'acheter les drones au sinistre Netanyahu.

Et que font nos autorités quand elles apprennent que dans leur pays qui a le savoir, les capacités et l'argent, 600 000 de leurs administrés sont dans l'incapacité de boucler leur fin de mois ? Au palais, c'est le silence. Les inégalités se creusent de plus en plus, mettant en péril la stabilité sociale.

Il nous reste à rêver qu'un jour viendra où nos dirigeants donneront l'exemple, comme l'a fait le président bolivien qui a réduit de moitié son salaire, déjà modeste, et celui de son gouvernement. Entre-temps, pour le petit peuple, les rêves resteront seulement ce qu'il y a de plus doux dans la vie.

La vie au château de Corbières 1960-1970

C'est une publication de Claude Chuard dans les « Annales fribourgeoises » de 2011

Longtemps après les seigneurs, les baillis, les moines, vinrent les artistes autour des frères Angéloz, sculpteurs. Et le château de Corbières connut dix années durant une vie fascinante, sous le signe de la création.

L'expérience a duré dix ans. Aujourd'hui encore elle demeure unique et singulière dans l'histoire de l'art contemporain à Fribourg. La vie en communauté de cinq ou six artistes installés avec leur famille au château de Corbières, sur les bords du lac de la Gruyère, constitue un épisode significatif par sa portée artistique. Car outre le creuset culturel que Corbières a constitué avec une galerie d'art, des expositions et des fêtes, le lieu a engendré un foyer important d'art sacré. Et cela au sortir du concile Vatican II qui renouvela la liturgie catholique ainsi que l'architecture intérieure des églises !

Un lieu immense, mais délabré

Tout commence avec une longue querelle de voisinage. A la fin des années 1950, dans le quartier de Chamblieux à Fribourg, les sculpteurs Emile et Louis Angéloz, deux frères, habitent chacun une petite maison construite de leurs mains en 1949. Emile Angéloz est passionné par la taille de la pierre, qu'il pratique dans son atelier jouxtant sa maison. A leur arrivée, le quartier était peu habité. Mais avec les années, des maisons ont poussé dans le voisinage immédiat et les nouveaux venus se plaignent. La taille de la pierre produit des nuisances et les jardiniers du dimanche protestent : les salades et les fraises de leur lopin se couvrent de poussière.

Vers 1958, les deux artistes excédés et à l'étroit dans leur atelier décident de prendre la clef des champs. Ils partent à la recherche d'une vieille ferme isolée et assez vaste pour abriter leurs ateliers et leurs deux familles. Ils arpentent le canton sans grand succès. Visitant la Gruyère, ils apprennent un jour que le château de Corbières, un ancien couvent bénédictin, est vide depuis deux ans et que les moines cherchent en vain un acquéreur. Ils s'y rendent. De

l'extérieur, ils apprécient la propriété enserrée dans ses murs. Une voisine du lieu leur indique la nouvelle adresse des moines regroupés dans leur couvent près du Bouveret. Les deux frères s'y présentent. Emile Angéloz abat ses cartes : il est sculpteur sur pierre et métal. Il a travaillé pendant des années dans l'art funéraire mais aussi pour des églises. L'accueil des moines est bienveillant. Ils sont séduits par le projet des deux frères, cela d'autant plus que, depuis la



aussi discret que protégé. *Photo Swisscastles*

fermeture du couvent de Corbières, les candidats au rachat du château ne se pressent pas au portillon. La taille de la bâtisse, son état de vétusté effraient les acquéreurs. En deux ans, les moines n'auraient reçu que trois offres sérieuses qu'ils ont rejetées. On raconte que le coureur automobile Jo Siffert avait caressé l'idée de s'y installer, qu'un commerçant et agent immobilier fribourgeois se proposait de transformer le château en hôtel de charme. Enfin que les Témoins de Jehovah n'auraient pas dédaigné ce castel

Les deux sculpteurs entament la négociation. Les moines les rassurent : pour eux, il s'agit d'une vente particulière. Ce château leur a été offert en 1927 par un notable fribourgeois dont le fils était entré dans leur ordre. Pas question de spéculer sur un don. Emile et Louis Angéloz offrent un prix plancher. Les moines demandent un petit effort. On s'accorde enfin sur un montant très raisonnable qui correspond au prix de vente des deux maisonnettes de Chamblieux assorti d'un modeste emprunt bancaire. Pour le versement, les moines se déclarent patients.

La promesse de vente signée, les deux artistes reviennent à Corbières. Ils découvrent enfin leur acquisition et vont de surprise en surprise : la bâtisse est immense, les dépendances nombreuses. Le corps principal du château, qui remonte à la Renaissance, compte trois étages dont une salle de 80 m² où les moines avaient installé leur bibliothèque. Sous les combles, le couvent compte 17 cellules construites pour les moines. Le château dispose dans la cour d'un atelier de reliure. Les traces du passé sont multiples, du chemin de ronde au cachot, celui dans lequel la Catillon, la dernière sorcière fribourgeoise, fut enfermée avant d'être transférée à Fribourg. Les locaux annexes sont nombreux, des appentis à la grande cave voûtée.

L'effet de surprise passé, les nouveaux propriétaires prennent peur. Car l'état du château laisse à désirer. Le confort est proprement monacal. Il existe certes un chauffage central, assuré par une immense chaudière au mazout installée en 1927. La citerne est encore pleine. Le château dispose de sa propre source mais une pompe poussive remplit la citerne. Et puis la bâtisse se trouve en bout de circuit pour la distribution électrique. Aux heures de pointe, c'est la galère, la tension baisse. Non seulement vétuste, l'installation fonctionne encore sur 110 volts. Impossible d'utiliser des machines pour les travaux de sculpture.

Louis, le frère aîné, prend peur. Quand un agent immobilier propose de leur racheter Corbières pour 20 000 francs supplémentaires, il hésite un instant, mais Emile s'oppose et rassure son frère : ils avaient construit leurs maisons de Chamblieux de leurs mains, il suffit

de se remettre à l'ouvrage pour retaper le château. Après quelques mois de travaux indispensables - électricité, sanitaire, maçonnerie et peinture - les deux familles d'artistes s'installent à Corbières.

Au rendez-vous des artistes

Emile Angéloz, sa femme et sa fille choisissent le deuxième étage : trois chambres et un living gigantesque dans l'ancienne bibliothèque du couvent. Louis et sa famille optent pour le premier étage. Le rez-de-chaussée est loué à René Bersier, dit Bimbo. Le photographe qui habite Fribourg rêvait d'une ferme à la campagne. Avec son épouse, il s'installe et s'applique à restaurer et à rendre plus habitables les lieux. A Fribourg, parmi les artistes et amis du groupe Mouvement, les amateurs d'un pied à terre à la campagne et d'un atelier se manifestent bientôt. Emile et Louis Angéloz laissent chacun choisir l'espace qui lui convient. Le peintre-verrier Yoki jette son dévolu sur le grenier et ses 17 cellules. Il suffit d'abattre quelques cloisons pour disposer d'un logement et d'un atelier très convenables. Puis le peintre Bernard Schorderet choisit l'atelier de reliure des moines, une bâtisse en bois, construite dans la cour. Le photographe Jean-Claude Fontana trouve où installer son labo de photos. L'architecte Jean Pythoud se voit attribuer le chemin de ronde et les locaux attenants. Les loyers des artistes venus de la ville sont symboliques et les locataires priés de payer de leur personne pour l'installation de leur pied-à-terre.

La semaine, seuls les trois couples vivent au château. Mais les week-ends et pendant les vacances, c'est une vraie communauté d'amis. Les enfants ont des âges très proches. Corbières se révèle un vrai paradis pour jouer dans les cours, musarder, aller à la pêche. Les adultes aiment les débats, la fête mais aussi les jeux. Corbières est le lieu de parties de pétanque passionnées. Quand la nuit tombe et que le parc du château s'assombrit, les joueurs prennent possession du chemin communal éclairé la nuit. Corbières compte bientôt ses fêtes rituelles : le 31 décembre et le 1^{er} août, des foules d'amis se rassemblent. Aux membres du groupe Mouvement s'ajoutent les artistes affiliés à l'Œuvre (Werkbund).

En 1963, quand le château se dote de sa galerie d'exposition « AEL » - Angéloz-Emile-Louis - installée dans la cave voûtée, Corbières acquiert son statut de centre culturel aux yeux d'un public encore limité mais conquis. En sept ans, le château organisera une dizaine d'expositions, dans la cour et la cave, proposant les œuvres des artistes de Corbières mais aussi de passage. A son retour d'Inde, Jacques Thévoz présente ses photos. A l'époque, le rayonnement de Corbières est d'autant plus important qu'à Fribourg, les artistes jeunes ou non conformistes n'ont pas voix au chapitre.

Six ans plus tôt, en mars 1957, Emile Angéloz et le peintre Roger Bohnenblust avaient organisé dans un magasin désaffecté, au numéro 4 du boulevard de Pérolles, une expo-manifeste intitulée « Mouvement », en compagnie de six autres artistes. Cette année-là, la capitale qui célébrait le 800^e anniversaire de sa fondation ne disposait encore d'aucune galerie d'art permanente. Quant au Musée d'art et d'histoire, cantonné à l'hôtel Ratzé, son extension en sous-sol ne serait construite qu'en 1964. Le MAHF organisait à l'université, dans les bâtiments de Miséricorde, un Salon réservé aux seuls artistes fribourgeois membres de la SPSAS, des artistes confirmés. « S'y retrouve un public choisi, respectueux et respectable. L'officialité était partout de rigueur », se souvient le critique d'art Claude Pochon. L'expo-manifeste du

printemps 1957 déboucha sur la création de « Mouvement », un groupe artistique qui se dota bientôt d'une galerie d'art (La Cité) au Court-Chemin, dans la basse-ville de Fribourg. Jean-Claude Fontana en serait la cheville ouvrière.

L'art sacré après le concile

Corbières demeure dans le souvenir de ceux qui l'ont fréquenté un merveilleux lieu d'exposition et d'amitié entre collègues. Mais peu d'entre eux soulignent le creuset qu'a représenté ce château dans le renouveau de l'art sacré impulsé par le concile Vatican II.

Dans les années 1960, les injonctions liturgiques issues du concile vont avoir de profondes conséquences pour toutes les paroisses catholiques de Suisse et d'ailleurs. Vatican II attribue un rôle majeur aux fidèles, appelés à s'engager dans les célébrations. La place nouvelle accordée à la parole aboutit, sur le plan architectural, à une profonde modification du chœur des églises. Fini l'officiant qui célèbre son office le dos tourné aux fidèles. Désormais, le prêtre fait face à la nef. Dans la plupart des cas, l'autel et tout le mobilier liturgique (ambon, tabernacle, etc.) doivent être transformés ou repensés, sinon déplacés. Pour les paroisses, cette directive va représenter des dépenses souvent importantes. En revanche pour les artistes intéressés par ce domaine, Vatican II est une aubaine.

Quarante ans plus tôt, c'est Romont qui avait joué un rôle dans le renouveau de l'art sacré en Suisse romande, grâce à la création de la section suisse du « Groupe de Saint Luc » par



l'architecte Fernand Dumas et le peintre Alexandre Cingria. Or à Corbières se retrouvent le peintre-verrier Yoki Aebischer, qui a fait son apprentissage de dessinateur architecte en 1940 dans le bureau de Fernand Dumas, et Pierre Dumas, l'un des fils de l'architecte glânois, lui aussi architecte, qui a repris les mandats de son père après son tragique décès (1956). Il fréquente le château.

St Christophe, mosaïque d'Angéloz à Cottens

C'est lui qui pousse Emile Angéloz à travailler à l'aménagement intérieur des églises qu'il construit ou transforme. L'église de Cottens (1960) est leur première collaboration. Suivront Vicques, Clarens et d'autres interventions. Pour la réalisation des vitraux, Pierre Dumas privilégie Bernard Schorderet sans oublier Charly Cottet. Cet ami de longue date d'Emile Angéloz fréquente aussi Corbières. Il créera de nombreuses œuvres pour des lieux publics (université, écoles, hôpital) et pour des édifices religieux. Sur ce plan, Charly Cottet est l'artiste le plus polyvalent : il réalise des vitraux, peint de vastes fresques, conçoit des reliefs de pierre mais aussi du mobilier sacré comme le tabernacle de bronze à Renens.

En 1960, Yoki est déjà un peintre-verrier reconnu en Suisse et bien au delà. Dans les années 1950, il a participé en France et

ailleurs aux programmes de reconstruction des églises et lieux de culte abîmés par les hostilités. Au fil de ses nombreuses interventions, Yoki a baigné dans une culture religieuse éclairée, notamment en France, grâce à ses contacts avec le père Couturier, grand inspirateur du renouveau de l'art sacré de l'après-guerre. A la suite de Vatican II et grâce à ses contacts, Yoki voit les commandes de vitraux se multiplier. La présence des frères Angéloz à Corbières lui permet d'offrir aux paroisses souvent déconcertées par cette réforme une offre globale pour la rénovation du lieu de culte. Emile et Louis Angéloz interviennent avec un architecte dans le réaménagement du chœur. Ils réalisent un autel, un ambon, un tabernacle de facture moderne, parfois un baptistère ainsi qu'un chemin de croix très symbolique dans son dépouillement. De son côté, Yoki offre la touche finale avec des vitraux modernes susceptibles de diffuser une lumière colorée dans cet espace réaménagé de l'édifice.

En dix ans (1960-1970), Yoki réalisera près de 50 commandes de vitraux ou de cycles de vitraux pour des églises et lieux de culte, dans le canton de Fribourg, en Suisse mais aussi en France ainsi que dans d'autres pays. Chaque fois qu'il en a la possibilité, il invite les frères Angéloz à se joindre à lui. La liste des réalisations communes est impressionnante. En matière d'art sacré, les deux frères travaillent dans une collaboration parfaite. Emile conçoit et esquisse les œuvres, son frère l'aide à la réalisation, qu'il s'agisse du travail sur le métal ou du coulage du bronze.

En art sacré, Pierre Dumas n'offre pas seulement à Emile Angéloz un nouveau débouché, il va surtout soutenir les choix radicaux du sculpteur. L'artiste conçoit ses interventions à la manière d'un sculpteur-designer profane : un autel est certes une table sacrée mais aussi, par sa position nouvelle dans l'édifice, un lieu central auquel il convient de donner un poids symbolique, libéré de toute référence religieuse spécifique. Emile Angéloz réalise la plupart de ses autels dans des blocs de calcaire massif de plusieurs tonnes. La symbolique ne renvoie pas au Christ mais plus radicalement à des éléments fondamentaux : terre, eau, ciel. Parfois il sculpte un bloc pour en animer la surface par des entrelacs de pierre, des incisions profondes qui jouent avec la lumière baignant l'édifice. Les autels les plus spectaculaires sont constitués de blocs de pierre sculptés et emboîtés sur place : une prouesse technique, vu la masse à manipuler.

Dans ses réalisations les plus abouties, arts sacré et profane se confondent. Dans son document conciliaire destiné au renouveau de l'art sacré, le Vatican déclare que les artistes disposent de leur liberté de style pour l'élaboration des œuvres. Le Concile confie néanmoins aux évêques la charge de veiller à ces rénovations dans un esprit de simplicité « sans pour autant être dénué de noblesse et de sainteté ». La formulation est suffisamment générale pour laisser autant de liberté à l'artiste que de droit d'intervention aux prélats peu favorables à la modernité. Emile et Louis Angéloz et les artistes travaillant à Corbières n'échapperont pas à ces pressions.

Elles se manifestent à plusieurs niveaux. D'abord à l'échelle du curé de paroisse un peu rétrograde, qui n'accepte pas le dépouillement de son nouvel autel et s'empresse de le recouvrir de nappes et autres décors inappropriés. Mais les obstructions peuvent être plus radicales. Dans la nouvelle église de Cottens, Emile Angéloz et son frère créent un Christ en croix en bronze suspendu au dessus de l'autel par deux câbles d'acier. La croix est réduite à sa

plus simple expression et le Christ, à un corps supplicié. La modernité et surtout le dépouillement déplairont à plusieurs fidèles, attachés à l'art sulpicien.

Ailleurs ce sont les autorités de tutelle, la commission d'art sacré notamment, qui ajoutent



leur grain de sel. Dans cette période, les tabernacles conçus par Louis et Emile Angéloz sont généralement coulés en bronze. Le premier qu'ils réalisent pour l'église de Cottens exhibe sur sa porte le relief stylisé d'un paon (photo ci-contre). L'oiseau n'a pas été choisi au hasard car Emile Angéloz travaille à l'époque sur des maquettes stylisées de cet animal. Dès lors pourquoi ne pas l'utiliser pour un tabernacle? Mais la commission d'art sacré n'apprécie pas cette fantaisie et intervient: « Que fait cet animal sur une porte de tabernacle? Le paon n'a aucune symbolique religieuse ! » Le sculpteur tint bon, coula la porte de bronze. Aujourd'hui le paon n'a pas quitté la porte du tabernacle de Cottens. Emile Angéloz garde aussi le souvenir cuisant d'une intervention insistante d'Etienne Chatton, conservateur des monuments, lui imposant d'ajouter à un projet d'autel taillé dans un bloc de pierre une effigie d'ange à chaque angle du bloc. Le sculpteur tourna en rond un long moment avant que Pierre Dumas l'encourage à aller de l'avant sans tenir compte de cette idée dépassée.

Crucifix et tabernacle à Cottens

Les sculpteurs ne furent pas les seuls à essayer les critiques et interventions des membres de la commission d'art sacré. Certains peintres-verriers, ou leurs proches, conservent le souvenir d'interventions intempestives du président de cette instance. Le principe de vitraux abstraits ne se discutant plus, le débat se reporta sur la palette des couleurs choisies par l'artiste : une nuance de bleu pouvait devenir source de débat, voire de conflit. Le commissaire n'hésita pas à corriger de sa main le carton d'un vitrail au nez et à la barbe de l'artiste. Il serait intéressant qu'un étudiant en histoire de l'art se plonge un jour dans les archives de la commission d'art sacré pour documenter les principaux épisodes de cette période.

L'essoufflement

A Corbières, la vie des deux propriétaires n'a rien d'un long fleuve tranquille. Car le château a beau servir de creuset à des débats, des amitiés, des expositions, la bâtisse est un fardeau. Les loyers des artistes résidents du week-end ou des vacances sont légers. Les invités de passage ne sont pas tous généreux de leurs deniers. Pour mettre un peu de beurre dans les épinards, Emile Angéloz et son épouse louent chaque été leur propre appartement à un groupe de touristes belges en villégiature. Leur living sert aussi à des fêtes privées, notamment des banquets de mariage. A charge des mariés et de leurs convives d'apporter vaisselle et nourriture, parfois leur cuisinière, par exemple la célèbre Tante Marthe des Sciernes d'Albeuve.

Les années passent et la charge financière de cette bâtisse de 21 pièces, coûteuse à chauffer, pèse sur les épaules des deux frères. C'est Louis, l'aîné, qui le premier parle de vendre. Corbières est victime de son succès : les visites incessantes et impromptues, les amis des amis qui s'invitent, tout cela est très sympathique mais finit par détourner les deux artistes de l'essentiel. Le hasard qui avait présidé à l'achat du château se reproduit : un jour un duo se présente à la porte, un homme d'affaire genevois et un énigmatique personnage. Anglais ou Irlandais, il vit à Florence dans un palace et désire acheter au plus vite Corbières. Louis Angéloz est favorable, Emile hésite encore car l'endroit reste pour lui magique, et l'espace de travail unique. Une négociation financière s'engage. En fin de compte, les artistes revendent leur château restauré pour un montant trois fois plus élevé qu'à l'achat. Mais que de travaux et d'investissement durant les dix ans vécus à Corbières ! L'acheteur, son conseil et les propriétaires se rendent ensuite devant notaire pour signer la promesse de vente. Et là, tout s'arrête : le mystérieux acheteur refuse de décliner son identité complète, de plus il n'est pas résident suisse. Le notaire estime la vente impossible en vertu de la Lex von Moos (1961-1971), qui réglemente et limite l'acquisition d'immeubles par des étrangers.

Mais quelques mois plus tard, le duo réapparaît. Le mystérieux acheteur dévoile son identité complète et légalise le projet d'achat par sa décision d'habiter à Corbières en permanence. La vente est enregistrée. L'acheteur accorde aux deux propriétaires le temps nécessaire pour trouver un nouvel habitat. Quant aux artistes en résidence, le nouveau propriétaire les congédie purement et simplement. Leurs ateliers et logements vidés, il fait placer des cadenas sur tous les locaux.

Emile et Louis Angéloz se mettent en chasse pour trouver un nouveau lieu de vie et de travail. Ils savent qu'ils ne disposeront jamais plus d'autant d'espace. Ils prospectent la vieille ville de Fribourg, croient trouver l'objet qui leur conviendrait mais les délais sont trop longs. Finalement ils achètent un terrain à bâtir à Corminbœuf, l'ancien terrain de foot situé à l'orée de la forêt. Emile Angéloz esquisse le croquis de sa future maison, un cube de béton sur pilotis pour le logement, un cube percé d'une grande verrière pour l'atelier. Pierre Dumas parachève les plans et une nouvelle fois dans leur vie les deux sculpteurs se construisent une maison, la troisième dans leur existence.

En 1970 la stimulante communauté d'artistes de Corbières se disperse. Les amis proches, complices de la première heure, perpétuent les parties de pétanque qui se déroulent dorénavant à Corminbœuf sur le chemin forestier passant à proximité de leur nouvelle

demeure. Quant à la galerie AEL, elle disparaît. A Fribourg, la galerie de la Cité, où le groupe « Mouvement » s'était constitué, prend le relais.

Bibliographie

- Christoph Allenspach et al., *Economie des moyens, Jean Pythoud architecte*, catalogue de l'exposition à FRI-ART, Fribourg 1995
- Philippe Baud (textes), Jean-Claude MORA (photos), *Yoki, un demi-siècle de vitrail. Un monde de lumière*, Editions Saint-Augustin, Fribourg 2001
- Anton Bertschy, *Emile Angéloz, un hommage*, brochure bilingue, édition hors commerce, Fribourg 2003
- Charly Cottet, *Bulle* 1988
- Concile Vatican II, *La constitution sur la liturgie*, texte officiel, version française, Paris 1963
- Claude Pochon et al., *Le groupe Mouvement*, Pro Fribourg n° 142 (2004 - 1)

Les vitraux abstraits

*Les vitraux de Bernard Schorderet sont souvent abstraits. Les formes et les couleurs s'associent en un tout harmonieux. Si la composition est belle, elle se suffit à elle-même, elle n'a pas besoin de raconter une histoire. Vassily Kandinsky, fondateur de l'art abstrait, a déclaré que **composer un tableau, ce n'est plus représenter ce que l'on voit autour de soi, c'est organiser des formes, des nuances, pour provoquer une sensation.** (Vitraux à Cottens)*



Présentation de quelques artistes

Emile Angéloz est né à Fribourg en 1924. Son père, fromager, travaille à la Laiterie centrale. Dès son enfance, Emile dessine. L'école primaire terminée, il travaille un temps chez le lithographe Robert puis dans l'entreprise du verrier Kirsch-Fleckner. Il entre ensuite à la section des beaux-arts du Technicum cantonal. Il a pour professeurs Theo Aeby, Oscar Cattani et Henri Robert. Il s'initie au dessin, à la sculpture sur terre ou au moulage en plâtre. Il interrompt ses études pour l'école de recrue. Passionné par la sculpture sur pierre, discipline non enseignée au Technicum, il s'engage ensuite auprès de marbriers et se familiarise à la taille des différents types de roches, du marbre au calcaire.

Louis Angéloz (1922-2001), est le frère aîné d'Emile. Après son école primaire, il suit un apprentissage de coiffeur. Il pratique son métier puis devient employé à Tellko, entreprise de produits photo à Fribourg. Initié par son frère à la sculpture sur métal, il seconde Emile pour les commandes d'art sacré tout en réalisant ses propres œuvres.

En 1963, les Pères conciliaires réunis à Rome promulguent la « Sacrosanctum Concilium », une des quatre Constitutions, qui traite de la liturgie : participation des fidèles, place de la parole, redéfinition de la musique et de l'art sacré. Les propositions du concile exerceront une grande influence sur l'art des frères Angéloz.

René Bersier, dit Bimbo, est né à Fribourg en 1930. Photographe, il devient réalisateur pour la Première chaîne de TV allemande. Il entre ensuite comme conseiller au Service cantonal de l'aménagement du territoire. Il pratique une photo abstraite proche de la gravure.

Yoki Aebischer est né à Romont en 1922. Apprenti dessinateur chez l'architecte Fernand Dumas (1938), il travaille ensuite à Fribourg avec Dumas-Honegger lors de la construction de l'université de Miséricorde. Il se forme à Paris chez André Lhote (1946). De retour en Suisse, il combine une peinture de chevalet et un vaste travail d'art sacré. Dans le domaine du vitrail, son œuvre totalise plus de 150 commandes, en Suisse ainsi qu'en Europe.

Bernard Schorderet est né à Fribourg en 1918. Diplômé en dessin et maître de dessin, il devient peintre. Il se forme à Paris à l'académie André Lhote ainsi qu'au Centre d'art sacré.

Charly Cottet (1924-1985) fréquente la section artistique du Technicum cantonal de Fribourg. Puis il travaille comme graphiste à Fribourg et à Bienne, avant de s'installer à la Chaux-de-Fonds (1953) où il commence à peindre. En 1964, il devient enseignant à l'Ecole d'art appliqué de Vevey. Il s'installe avec sa famille à Attalens en 1966. Peintre, auteur de fresques dans les bâtiments publics, il réalise plusieurs commandes d'art sacré (Attalens, Le Crêt, Bossonnens).

L'artiste Yoki - Emile Aebischer - son œuvre et Avry

J'ai signé cet article dans « Avryzoom », No de décembre 2012

Yoki - Emile Aebischer - est décédé le 12 novembre 2012 à l'âge de 90 ans. L'artiste, dont l'atelier se trouvait au moulin de Courtaney, à proximité d'Avry, possédait une large palette de talents. On le connaît surtout comme peintre et verrier. Cependant, d'autres marques de sa riche personnalité méritent d'être relevées.

Ténor, écrivain et orateur (photo jmb)

C'était en 1946. J'assistais avec mes camarades du pensionnat Saint-Charles à la grand-messe à la collégiale de Romont. La cérémonie était suivie d'une procession. Un jeune soliste, ténor à la voix claire et chaleureuse, attirait l'attention. C'était Yoki. Il avait 22 ans. Il m'a fallu attendre 37 ans pour entendre de nouveau le ténor Yoki. C'était le 5 février 1983 lors de la réception qui suivit l'exposition à Avry-Centre des œuvres du jeune et talentueux peintre de Vesdun, Franck Bécuau. Après son discours où il releva l'indéniable talent de Franck, Yoki a chanté ... et youtsé ! Pour le plus grand plaisir de toute l'assistance !

Deux mots de l'écrivain et de l'orateur. Yoki s'est montré un fin lettré. Un véritable autodidacte enrichi par ses lectures, ses voyages, ses contacts avec de nombreuses personnalités tant littéraires qu'artistiques, ou issues de milieux sociaux les plus divers. Que Yoki s'exprime oralement ou par écrit, le propos était clair, choisi. Un reflet de sa personnalité chaleureuse, aux contacts humains empathiques.

L'artiste

Nous ne saurions revenir ici sur l'itinéraire de Yoki, ses contacts avec l'architecte Fernand Dumas de Romont et les prestigieux artistes du groupe Saint-Luc... Ses talents se déclinent tant dans le vitrail que dans l'aquarelle, la peinture à l'huile, la mosaïque, la tapisserie, la fresque, la sculpture, la lithographie, la céramique...



L'église de Bussigny près de Lausanne s'est enrichie des derniers vitraux de Yoki, en 2008. Un extrait de la présentation faite par l'artiste : *Votre église n'appelait pas à y créer des vitraux avec figurations dont l'échelle aurait été par trop réduite. Elle appelait à spiritualiser la lumière par un art non figuratif invitant au mystère : celui d'une lumière mystérieuse invitant à la méditation. Lumière changeante, très colorée par*

moments, évoquant le climat des événements joyeux ou douloureux de la vie du Christ. Vous pouvez y trouver aussi bien la célébration de l'eau que celle du feu, qui interviennent dans les célébrations liturgiques. (...) Le vitrail étant le lieu du mystère, il a le pouvoir de le faire ressentir par le chant harmonieux de ses couleurs. C'est vraiment là sa fonction. (...) Pour l'exécution de vos vitraux, j'ai collaboré avec Michel Eltschinger, l'ami verrier fribourgeois que j'ai connu comme apprenti en 1953 dans l'atelier d'Herbert Fleckner, lequel avait été formé, jeune, dans les ateliers Kirsch et Fleckner de Fribourg où ont été créés les admirables vitraux de Mehoffer pour la cathédrale. En compagnie de Michel, j'ai été appelé au cours des ans à créer plusieurs centaines de vitraux, avec au cœur de ceux-ci ceux de la basilique de Nazareth, ceux d'une église de Paris, d'une au Tchad, et ceux de vingt et une églises françaises. La vôtre sera, à mon grand âge, j'imagine, ma dernière réalisation suisse : la cent dix-septième.

Rappelons la publication d'un magnifique ouvrage : *Yoki, un demi-siècle de vitrail, un monde de lumière*, texte de Philippe Baud et photos de Jean-Claude Mora, Editions Saint-Augustin, 2001

Durant 37 ans, Yoki est passé à Avry, parfois journalièrement, pour se rendre à son atelier aménagé au moulin de Courtaney. Il était en quelque sorte « notre peintre ». La maison communale s'enrichit, comme aussi des maisons de particuliers, de quelques-unes de ses œuvres. En 1975, lors de la restauration de la chapelle, l'aménagement du chœur, avec son nouvel autel et son mobilier très sobre, comme les socles destinés à recevoir la statue de la Vierge et le tabernacle furent dessinés par Yoki, C'est encore grâce à lui que la commune a pu acheter à Wohlen (Argovie) un grand christ du début du XVIII^e siècle. Yoki émit le vœu que le



**Le moulin de Courtaney, à proximité de la Sonnaz, abrite l'atelier de Yoki.
(Dessin de Jean-Michel Ludecke)**

tabernacle et l'ambon « en bronze » soient créés par un authentique artiste. Un vœu qui ne fut, hélas, jamais réalisé...



Yoki au temple de Constantine (Vd)

Maurice Zermatten (1910-2001)

Etonnant Maurice Zermatten ! Un talentueux écrivain qui connaît aujourd'hui, comme d'autres, un certain purgatoire. Peut-être est-il considéré comme trop ancré dans la tradition ? Et pourtant, quelle plume ! En cinquante-neuf ans de carrière, il a écrit une centaine d'ouvrages dont une moitié de romans. Son œuvre évoque surtout son pays valaisan, avec ce peuple des montagnes fidèle à son histoire, à sa religion catholique et à ses traditions.

<http://www.maurice-zermatten.ch/oeuvres/15>

<https://www.rts.ch/archives/tv/culture/a-livre-ouvert/3477144-temoin-de-son-temps.html>

<https://www.rts.ch/archives/tv/information/3477169-contes-et-legendes.html>

Fils d'instituteur, Maurice Zermatten est né à Saint-Martin (Valais). Il est le neuvième de 9 enfants. Il entre à l'École normale fribourgeoise d'Hauterive en 1926 et obtiendra son brevet d'instituteur en 1930. Plusieurs étudiants du Valais, comme du Jura bernois qui englobait à l'époque la région devenue canton du Jura, y étaient tant pour des raisons politiques que religieuses.

Parmi les camarades de classe de Zermatten, signalons le musicien André Corboz et le chef de service de l'enseignement primaire Paul Simonet. Zermatten est en deuxième année

lorsqu'arrive Auguste Overney, jeune professeur de français qui décèlera son talent littéraire. Pendant ses études de lettres à l'Université de Fribourg - où il rencontrera son



épouse la Fribourgeoise Hélène Kaiser -, le futur romancier revient à Hauterive comme surveillant et chargé de quelques cours de français. Durant l'année scolaire 1934-1935, devenu lieutenant, il remplace le professeur de gymnastique retenu par la maladie. Il écrit à cette époque son premier roman, « Le cœur inutile », publication saluée par une critique unanime. Ramuz félicite Maurice Zermatten d'avoir « osé être vrai » dans ce livre « tout gonflé de richesse verbale ». Léon Savary y voit un chef-d'œuvre, début d'« une rénovation artistique ». Le critique renommé de la *Neue Zürcher Zeitung*, Edouard Korrodi, s'exclame « Habemus poetam ».

En 1938, le Grand Prix Schiller lui est attribué pour ce premier roman. Tout au cours de sa carrière, il recevra plusieurs autres prix, notamment de l'Académie française. A côté de sa carrière d'écrivain, Maurice Zermatten a rempli diverses fonctions : professeur de littérature au Lycée de Sion, chargé de cours à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, colonel, président de la Société suisse des écrivains...

Ces soldats étrangers bienvenus en Suisse ? Pas tous !

« La Liberté » du 20 novembre 2015 présente ces propos recueillis par Pascal Fleury. Le canton de Fribourg a aussi accueilli beaucoup de soldats de divers pays réfugiés en Suisse durant la guerre 1939-1945

Durant la Seconde Guerre mondiale, 104 000 militaires étrangers ont été internés en Suisse. Loin d'être oisifs, ils ont fourni une contribution importante à notre économie. Les explications du professeur Claude Hauser.



Soldats internés au travail

L'iconographie les a souvent présentés couchés sur des chaises longues ou faisant du ski dans les stations alpines de Grindelwald ou de Montana. Les 104 000 militaires internés en Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale n'étaient pourtant pas en vacances aux frais de la princesse dans notre pays. Ils ont fourni des millions de jours de travail à notre économie, en particulier dans l'agriculture et la construction des routes.

Bien accueillis par la population, ces soldats ont aussi partagé leur culture et leur science. Professeur à l'Université de Fribourg, l'historien Claude Hauser évoque cette « page positive » de l'asile, qui tranche avec la face sombre des refoulements de réfugiés. Entretien.

A voir certaines photos d'époque, on a l'impression que les soldats étrangers internés en Suisse étaient en villégiature.

Claude Hauser :

C'est un cliché. Les militaires internés en Suisse n'étaient pas venus ici pour se reposer. Il s'agissait de soldats de corps d'armée défaits, comme les Français et les Polonais en juin 1940, parfois de déserteurs, de réfractaires à l'armée, de prisonniers de guerre évadés ou encore d'Alsaciens qui fuyaient l'enrôlement dans la Wehrmacht. Ils pouvaient bénéficier du régime d'internement des militaires que la Suisse avait mis en place en tant que pays neutre. Ce système était géré par le Commissariat fédéral à l'internement et à l'hospitalisation (CFIH).



Soldats internés en plein travail

La Suisse était déjà habituée à accueillir des soldats fuyant les conflits.

Elle l'a déjà fait lors de la guerre franco-allemande en 1870-1871, notamment avec les « Bourbaki », un épisode immortalisé grâce au panorama d'Edouard Castres, exposé à Lucerne. C'est alors le début de la Croix-Rouge. Une tradition humanitaire se met en place. Elle va se développer durant la Première Guerre mondiale, la Suisse accueillant de nombreux soldats, blessés de guerre, de diverses nationalités. Puis elle va se renouveler pendant le second conflit mondial. Cet accueil de militaires ne suscite pas beaucoup de débats. La Suisse peut se fonder sur la Convention de La Haye de 1907 au sujet du traitement des prisonniers de guerre. C'est en fait la partie positive de l'accueil, contrairement à celui réservé à certains civils, en particulier juifs, dont on se méfie et qu'on va refouler massivement, dans un relent de xénophobie et d'antisémitisme.

Qui étaient ces militaires internés ?

La première vague importante déferle au moment de la défaite de la France, en juin 1940. Le 45^e corps d'armée français, qui est repoussé vers la frontière suisse par les armées allemandes, demande à être interné. Pas moins de 29 000 Français et Marocains, ainsi que 12 000 Polonais de la division du général Prugar-Ketling, débarquent dans la région jurassienne de Saint-Ursanne et du Clos-du-Doubs. Ils sont désarmés, subissent des contrôles sanitaires puis sont répartis dans des camps d'internement plus à l'intérieur du pays. La plupart des Français pourront rentrer en janvier 1941, grâce à un accord entre le Reich et le régime de Vichy. Les Polonais, en revanche, doivent rester jusqu'à la fin de la guerre. D'autres vagues de militaires les rejoignent, dont près de 20 000 Italiens après la chute de Mussolini en été 1943, plusieurs milliers de Soviétiques, des réfractaires allemands, des pilotes américains abattus par la DCA du Reich. Ils sont logés dans les camps gérés par le CFIH, dont la devise est « discipline et travail ». On est loin des images de villégiature dans les Alpes !

Comment étaient occupés ces milliers d'internés pendant leur long séjour en Suisse ?

Ils ont été engagés pour de gros travaux : coupe de bois, défrichage, extraction de tourbe à des fins de combustible dans les Franches-Montagnes, drainage de marais pour les rendre cultivables, extraction de charbon dans les mines de Chandoline, en Valais. Pour ce dernier travail, certains Polonais avaient un précieux savoir-faire.

Les internés étaient aussi occupés à la construction et à l'entretien de centaines de kilomètres de chemins, de ponts et de routes, dont le col du Susten. Une plaque commémorative en témoigne. Ils ont aussi posé des voies de chemin de fer, comme à Reverolles (VD), à Saillon (VS) ou au Tessin, ont tiré des canalisations au Mont-Gibloux ou à Chavannes-de-Bogis (VD), et ont effectué des ouvrages de défense.

C'était des travaux pénibles, qui se faisaient dix heures par jour par tous les temps. Ils ont été profitables à la Suisse, qui manquait de bras. Car les ouvriers suisses étaient souvent mobilisés sous les drapeaux. Parfois, toutefois, selon certains témoignages d'internés, les travaux imposés n'étaient pas vraiment réfléchis et ne semblaient servir qu'à occuper les soldats...

Les internés ont aussi contribué à « l'effort de guerre » dans l'agriculture. En particulier dans le cadre du plan Wahlen...

Le plan Wahlen a été lancé en 1940 alors que la Suisse, isolée au cœur de l'Europe, ne peut plus importer si facilement du blé et des produits alimentaires. Le système de rationnement permet une meilleure gestion, mais ne suffit pas. L'idée de l'agronome et politicien Friedrich Traugott Wahlen est d'obtenir l'autosuffisance alimentaire en multipliant les zones cultivables dans tout le pays, y compris dans les villes. On réquisitionne même des terrains de football pour planter des patates et des céréales.

Les internés participent à la mise en place de ce projet, qui nécessite beaucoup de main-d'œuvre. Ils sont aussi engagés comme auxiliaires de fermes, afin d'augmenter la production. Ils ont fourni plus d'un million et demi de jours de labeur dans ces travaux agricoles.

Leur travail dans les exploitations agricoles privées était-il rétribué ?

Les internés recevaient un salaire pour leurs travaux, mais celui-ci était versé en grande partie au Commissariat gérant les camps. Au bout du compte, les frais d'internement - et d'hôtels pour les officiers - étaient à la charge des pays d'origine des soldats.

L'industrie hôtelière en a profité, mais surtout après la guerre, lorsque les soldats américains ont eu droit à des vacances dans les Alpes pour se refaire une santé. Entre 1945 et 1947, plus de 300 000 GI ont visité la Suisse, accueillis dans le cadre de l'United States Leave Action. Ils n'étaient évidemment plus internés ! C'est peut-être de là que vient cette image caricaturale et tronquée de militaires internés qui se bronzent sur nos montagnes.

Camps universitaires

Les soldats internés en Suisse n'étaient pas qu'une main-d'œuvre appréciée. C'était aussi parfois des intellectuels et des artistes. Nombre d'entre eux, en particulier dans les rangs polonais, étaient des étudiants. Pour que ces jeunes puissent poursuivre leurs cursus, trois camps universitaires ont été mis en place dès la fin 1940 : à Winterthur en lien avec l'ETH, à Sirnach puis Herisau pour les études commerciales, et à Grangeneuve puis Fribourg pour les sciences naturelles, la littérature ou la théologie, en lien avec l'Université. Un enseignement gymnasial en polonais était assuré à Wetzikon pour l'obtention de la maturité.

« L'idée était de disposer, une fois la guerre terminée, d'une élite formée pour reprendre les rênes du pays », explique le professeur Claude Hauser. Au total, 880 internés ont profité de ces cours, et plus de 300 diplômés ont été délivrés. Certains internés se sont ensuite mariés en Suisse. Les contacts amicaux se sont prolongés jusqu'à aujourd'hui. A Fribourg, la Fondation Archivum Helveto-Polonicum entretient activement le souvenir de ces internés polonais, au travers de nombreux documents et photographies.

Les déboires des pilotes américains internés à la dure

Le Pentagone, en avril 2014, a décerné la médaille de prisonnier de guerre à huit aviateurs américains qui avaient été internés en Suisse. Cet hommage tardif voulait récompenser le courage de ces pilotes, ingénieurs de vol ou opérateurs radio, qui s'étaient comportés comme des héros de guerre dans leur mission aérienne contre l'Allemagne nazie. Abattus par la DCA, ils s'étaient échappés vers la Suisse, où ils avaient réussi à se poser in extremis ou à se parachuter.

Internés avec d'autres Américains dans des hôtels pour officiers plutôt confortables, les aviateurs se sont évadés spécialement des camps qui les ont hébergés après les hôtels pour rejoindre leur base, comme l'exige la consigne militaire. Ainsi, en 1944, l'aviateur Dan Culler et ses amis s'enfuient du camp d'Adelboden, où ils ont été internés. Ils espèrent s'échapper en Italie via Zurich et Bellinzona pour rejoindre les Alliés près de Rome. Après trois jours passés dans les montagnes du Tessin, Culler tombe malade et décide de retourner au camp d'Adelboden. Il raconte : « Je suis envoyé ensuite au camp de Wauwilermoos, dans le canton de Lucerne. Les Américains y subissent les pires conditions d'hébergement, dormant sur la paille avec les poux et se contentant d'une maigre soupe... Conduit auprès du commandant du camp, le capitaine André Béguin, qui parle haut et fort tout en fouettant sa cravache, je dois retirer mon bel uniforme et revêtir un costume sale et trop grand pour moi. Trois gardes et deux chiens, l'escortent jusqu'à un baraquement, avec deux couvertures. Il y a une longue fosse creusée dans le sol, ce sont les toilettes. Un peu de paille en guise de sommier et pour se torcher. Il y a des punaises partout et l'odeur est horrible ! »

Mais le pire est à venir : dès la première nuit, le jeune Américain se fait violer par ses codétenus (Russes ou Balkaniques ?) : « Quatre me maintiennent pendant qu'un autre agit. Et ainsi à tour de rôle. Je saignais de partout. Je venais d'un petit village de l'Indiana et n'avais jamais eu de relations sexuelles ». Le lendemain, il se précipite auprès du capitaine neuchâtelois, mais son histoire ne suscite que l'hilarité. Il se retrouve dans le même baraquement, violé, martyrisé, humilié par ses bourreaux : « J'ai pensé plusieurs fois mourir »

se souvient Culler qui ne recevra pas la visite du CICR. Il faut en plus supporter la sévérité du commandant du camp André Béguin, un « imposteur » et « filou », comme le raconte le documentaire « Atterrissage forcé », présenté sur RTS 2. Cet ancien fasciste, qui détournait l'argent destiné aux repas et volait les paquets de la Croix-Rouge, sera condamné à trois ans et demi de réclusion en 1946. Il sera en plus dégradé.

Convoqué sous bonne escorte devant un tribunal militaire de Baden (AG) pour tentative d'évasion du camp d'Adelboden, Dan Culler ne comprend pas ce que dit le juge, ni la peine à laquelle il est condamné. Atteint de tuberculose, il est hospitalisé, puis tente de nouveau l'évasion avec la complicité de l'attaché militaire américain. Il se souvient s'être rendu à Genève rejoindre trois membres d'équipage dans un restaurant de Cornavin. Un taxi les emmène jusqu'à la frontière, marquée de barbelés : « Nous avons couru sous les balles des soldats suisses qui ont tiré sans sommation, avant de tomber sur des passeurs français ».

Dan Culler, qui vit à Tucson (Arizona), a été le premier à recevoir la médaille de guerre en 1996, un an après avoir été reçu au Palais fédéral, en mars 1995, par le président Kaspar Villiger, qui lui a transmis les excuses du gouvernement suisse.

Note : Au total, ce sont 1758 aviateurs US qui ont posé leur bombardier en Suisse, y compris 241 qui ont franchi la frontière à pied. Les archives mentionnent 947 tentatives d'évasion - certains à plusieurs reprises -, sous toutes sortes de déguisements, même en femme pour tromper gardiens et policiers. Les 184 Américains qui ont échoué ont été envoyés au camp de Wauwilermoos avec d'autres internés (Russes, Polonais, etc.).

22 août 2018 : Jacques Cesa est décédé

Figure artistique du canton, Jacques Cesa est décédé à l'âge de 73 ans. Le Gruérien laisse derrière lui des milliers d'œuvres, touchant des thèmes très variés. Ses coups de gueule ont aussi marqué toute une époque.

Un artiste hors norme qui a marqué la région, résume Jérôme Gachet dans « La Gruyère » du 23 août. « Jacques Cesa n'a jamais laissé indifférent et ce journal est bien placé pour le savoir. Lorsqu'on effectue une recherche dans la collection de *La Gruyère*, son nom apparaît dans des dizaines et des dizaines d'articles. Pour parler de ses œuvres, de ses expositions. Mais aussi évoquer ses initiatives telles que la création de l'atelier *Trace-Ecart* en 1984 ou du festival *Altitudes* en 2000. Et encore pour raconter ses démarches singulières comme son voyage récent vers Lampedusa à la rencontre des migrants. Jacques Cesa, c'est aussi des coups de gueule mémorables... »



La vache Maguy, alpage du Sori (Gros-Mont), Bois de bouts, 1999

Jacques Cesa est né le 12 juin 1945, à Cerniat. Son père est un immigré italien, peintre en lettres, d'un naturel enjoué. Sa mère une Gruérienne. Chez le jeune homme pointe rapidement une sensibilité artistique évidente. Il suit l'Ecole cantonale des beaux-arts de Lausanne où il excelle comme graveur.



Diplôme en poche, il fourmille de projets. Le début d'une carrière marquée par des milliers d'œuvres touchant une multitude de thèmes et appliquant une grande variété de techniques. Il peint la Gruyère, sa faune, sa flore, ses paysages, il peint les hommes, les femmes, il peint les voyages, il peint la vie. Et surtout, il peint avec ses tripes.

« C'est un coloriste superbe. Ses paysages sont conçus comme une valeur mystique, avec le souffle constant des quatre éléments. Ses paysans, déformés par le travail, émergent de ses tableaux avec un supplément de dignité », commentera Etienne Chatton, ancien conservateur du château de Gruyères, dans ces colonnes en juin 2000.

Jacques Cesa est entier. Dans les années 1970, les guéguerres avec le système se multiplient. Très marqué à gauche, il dit ce qu'il pense. Ou alors, il l'écrit. En juillet 1974, lorsque la police abat un jeune évadé de Bochuz, Jacques Cesa sort de ses gonds. Avec des amis, il spraye : « Flics, tueurs, fascistes » sur des murs de la région. Dont celui de ce journal, tenu à l'époque

par le redoutable Gérard Glasson. Le rédacteur en chef ne le rate pas, mais les deux hommes finissent par se rabibocher autour d'un verre.

Ce ne sera pas son seul fait d'armes : démission de son poste d'enseignant pour divergences de vues avec le directeur, censure d'une de ses expositions, plaintes, procès... Les tensions atteignent leur paroxysme quand *L'adieu à la terre*, une peinture murale qui orne un mur de la Grand-Rue de Bulle, est frappé d'interdiction. On y voit un paysan qui traite sans joie sa vache. Les couleurs - jaune, verte et bleue - sont vives et le style moderne est bien loin du lyrisme habituel.

Sacrilège, s'écrie le Conseil communal de Bulle. Jacques Cesa le vit mal, il est blessé. « C'était une façon de naître, de dire « j'habite ici ». Durant dix ans, j'ai cherché mon identité de peintre. En me raccrochant à ma famille, à mes enfants qui naissaient, je me suis resserré sur moi-même », déclara-t-il en 2000.

Par la suite, les crispations retombées, il réalisera de nombreuses œuvres visibles dans la région, comme le mur peint de la gare de Bulle en compagnie de cinq autres artistes. Il montera d'ailleurs au front en 2016 lorsque cette œuvre sera menacée par un projet immobilier. Pareil pour les fresques du Moderne, saccagées lors d'une rénovation.

Il était comme cela, Jacques Cesa, vite en colère, vite prêt à enterrer la hache de guerre, « Quelqu'un de contrasté, qui adorait débattre. A la maison, on s'engueulait régulièrement, mais le lendemain, tout repartait comme si de rien n'était. Jacques avait une grande capacité à tisser des liens avec les gens, même avec ceux qui ne pensaient pas comme lui. Une personne charismatique, très généreuse », relève Battiste Cesa, son fils.

Je devais crier

Quelquefois dans l'excès, mais toujours droit et fidèle à ses idées. En 2000, dans le cadre d'un portrait que lui consacre *La Gruyère*, il dit avoir changé : « Aujourd'hui, je suis sûr de mon langage. Mon propre travail m'a pacifié. Auparavant, j'étais maladroit; je devais crier pour me faire entendre. »

L'habitant de Crésuz a vécu de son art, tout comme il a vécu son art. Ses œuvres reflètent ses combats, ses pensées, ses sentiments. L'homme et l'artiste ne font qu'un, même si lui se voyait plutôt comme un artisan qui, chaque matin, a une grosse journée de travail devant lui.

Quand il décide de raconter sa région, l'homme passe plusieurs étés comme armailli dans un alpage. Avec sa grande barbe, il ne détonne pas dans le paysage. Il connaît la Bible sur le bout des doigts, il voyage beaucoup, en particulier en Italie où la quête de ses origines est toujours présente. Et toujours un projet d'avenir en tête, parce que, disait-il, « je serai mort quand je n'en aurai plus ».

« Le plus beau cadeau qu'il nous ait fait est de nous avoir transmis sa passion pour la peinture, pour l'opéra, pour l'art en général. Il nous a aussi appris la tolérance, à être nous-mêmes, à être ouverts aux autres personnes et aux autres cultures », ajoute son fils.



Peintre, graveur, homme engagé, Jacques Cesa s'est éteint à l'HFR Fribourg après une pénible maladie. Il avait 73 ans.

Il a voulu tuer Hitler

Le village de Bottens, dans le district d'Echallens, a rendu hommage en octobre 2014 au courageux Maurice Bavaud, ce jeune résistant neuchâtelois et originaire de Bottens, qui a été décapité par les Nazis en 1941 après avoir tenté d'assassiner Hitler en 1938. Lors d'une cérémonie en présence de son frère Adrien, une plaque commémorative a été posée sur une pierre de la région et un érable planté à ses côtés.

« Je ne meurs pas stoïquement mais chrétiennement » lit-on dans la dernière lettre de Maurice Bavaud à ses parents.

Propos de Béatrice Métraux, conseillère d'Etat : « Maurice Bavaud a tenté de fléchir le cours tragique de l'Histoire. Nous saluons la mémoire de l'homme qui a su garder les yeux ouverts. Cette commémoration est aussi un travail de mémoire nécessaire alors que les autorités suisses de l'époque n'ont rien fait. Il nous revient d'entretenir le souvenir



de ceux qui ont trouvé le courage d'attaquer et contrer le mal. »

S'il n'est pas possible de réparer l'horreur, il est du devoir des hommes de ne pas oublier ces héros de l'ombre qui ont donné leur vie pour défendre l'humanité. « Maurice Bavaud a fait de la résistance transnationale. Très tôt déjà il avait pressenti le danger mortel qu'Hitler représentait pour le monde entier et pour ses fondements humanitaires. C'est dans la maison parentale, auprès des Frères à l'école à Neuchâtel, comme enfant de chœur à l'Eglise Rouge, lors de ses études et avec ses camarades à Saint-Illan que Maurice Bavaud développe et approfondit ses convictions humanistes, tolérantes et pacifistes ainsi que son attitude sacrificatoire. Les idées de Gandhi, les essais de Pascal et de Montaigne l'ont nourri et confirmé dans ses convictions », explique Peter Spinatsch, théologien et membre fondateur du comité Maurice Bavaud.

Son frère Adrien de 12 ans son cadet lui voue une grande admiration. Présent à Bottens, l'homme de 86 ans se souvient : « Maurice n'a pas été condamné par la Suisse. Il a été abandonné ! » Un cri du cœur qui tant d'années plus tard laisse son visage baigné de larmes. « Tout ce que je demande est que l'on ne l'oublie pas et que ça ne se répète pas ». Ses archives placées sur la table témoignent de ce passé dont un seul geste aurait pu changer le destin de millions de personnes. Ce grand frère, tant admiré, a disparu un jour sans que sa famille sache ce qu'il préparait ni la fin tragique qui l'attendait en Allemagne. Maurice Bavaud fut réhabilité par Pascal Couchepin en 2008 et un monument en sa mémoire a été érigé à Neuchâtel en 1998.

Qui était Maurice Bavaud ?

Il était l'aîné d'une famille catholique de sept enfants dans un Neuchâtel protestant traditionnel. Un père employé postal, une mère qui tient une épicerie. Maurice, comme ses frères et sœurs, fréquente l'école catholique. Après avoir achevé un apprentissage de dessinateur technique à la FAVAG, usine horlogère, Maurice manifeste le désir de devenir prêtre et missionnaire. Il étudie de 1935 à 1938 chez les Pères du Saint-Esprit au Petit séminaire de Saint-Illan, près de Saint-Brieux en Bretagne. Il avait le sens de l'humour, aimait faire de la voile en solitaire sur le lac et dessiner. Le 9 novembre 1938 - veille de la « Nuit de Cristal », nuit où aura lieu le pogrom contre les juifs - Maurice Bavaud se fait passer pour un journaliste et obtient une place sur la tribune d'honneur à Munich. Malgré ses nombreuses tentatives d'approcher le Führer, il n'a pas pu faire feu sur lui. N'ayant plus un sou en poche il est contraint de voyager sans ticket. Un contrôleur le surprend et le remet à la police ferroviaire. On découvre sur lui les faux papiers et le pistolet. Il est alors livré à la Gestapo. Après sa condamnation à mort par le Tribunal du Peuple en 1938, il est transféré à la prison de Berlin-Plötzensee où il restera seul en cellule pendant 17 mois jusqu'à ce qu'il soit décapité le 14 mai 1941. (Extrait de l'ouvrage « Maurice Bavaud 1916 Neuchâtel - 1941 Berlin-Plötzensee »)

Lors de la cérémonie se sont exprimés : les autorités locales par leur vice-syndic Xavier Panchaud, la conseillère d'Etat Béatrice Métraux, Adrien Bavaud, frère de Maurice, le pasteur Laurent Lasserre et Peter Spinatsch, théologien et membre fondateur du comité Maurice Bavaud. *Paru dans « L'Echo du Gros-de-Vaud » en octobre 2014, Dany Schaer*

Murist : quarante ans à la gloire du cheval

Article paru dans « Terre et Nature » du 1^{er} novembre 2018, sous la signature de Rémy Gilliland

La famille Fünfschilling a pris ses quartiers aux Fermes de la Molière depuis quatre décennies. Les éleveurs ont su faire évoluer leur domaine au fil du temps. Il est devenu un havre de paix pour les chevaux et pas seulement.

Urs et Daisy Fünfschilling ont quitté le canton de Bâle en 1978, pour venir s'établir à Murist, au pied de la tour de la Molière, sur un vaste domaine de 33 hectares, à 600 mètres d'altitude. Les bâtiments des deux exploitations agricoles de l'époque, aujourd'hui réunies, étaient vétustes. Urs et Daisy ont tout rénové et le nom de Fünfschilling reste dans les mémoires pour leur rôle dans l'élevage national du demi-sang. Le couple s'est activement impliqué au sein du Syndicat d'élevage fribourgeois du demi-sang, des fédérations cantonale et suisse d'élevage chevalin aussi. Urs est d'ailleurs membre fondateur des épreuves de promotion suisse.

La relève est là

Le fils Florian, né en 1980, a pris les rênes du domaine familial en 2017. « L'atmosphère paisible qui règne ici fait de nous des privilégiés, déclare Florian Fünfschilling. Il n'y a pas de comparaison avec le climat qu'on peut trouver dans un manège avec ces incessants va-et-vient. » Le domaine propose aussi des boxes en autogestion, ainsi que des appartements en location. « Aux yeux des locataires, il n'y a rien de plus beau que de pouvoir vivre au même endroit que leurs chevaux », souligne le Broyard.



Le domaine équestre de la Molière, entouré de forêts, jouit d'une atmosphère exceptionnellement paisible. PHOTOS DR

De la station d'élevage à la maison de retraite

Au fil du temps, la perception du cheval a évolué. « Il n'est plus vu comme un animal de rente, ni même de sport ou de loisir, mais bien comme compagnon de vie », précise Florian. Avec sa renommée dans l'élevage de jeunes étalons, le domaine de la Molière s'est dessiné une nouvelle vocation pour répondre à cette évolution. Aujourd'hui, ce ne sont plus à des étalons, mais en priorité à des chevaux à la retraite ou au repos, que ce lieu magique est dédié. Pas moins de 50 chevaux y coulent des jours heureux, dont 30 sont à la retraite.

Depuis l'an dernier, les Fünfschilling ont aussi ouvert un gîte rural de charme, avec trois chambres, qui affiche des notes record sur les sites dédiés aux « guesthouses ». « Des visiteurs des quatre coins du globe, de la Corée du Sud, d'Arabie saoudite ou du Canada s'arrêtent durant leur étape suisse, entre la Jungfrau, Genève ou Lausanne, s'étonne Florian. Mais nous avons aussi des vacanciers de Suisse allemande. Les cavaliers randonneurs sont aussi des adeptes puisqu'il s'agit d'un gîte officiel du réseau équestre ARE. »

La famille Fünfschilling a arrêté les cultures pour ne faire que de la prairie, car il faut bien nourrir tous ces pensionnaires équidés. A l'instar d'autres collègues agriculteurs, Florian relève le flagrant manque de fourrage, à cause de la sécheresse. « Nous produisons annuellement 65 tonnes et cette année, nous n'en avons engrangé que 32 tonnes, alors qu'il nous en faut 110 tonnes par année. Nous avons donc dû acheter des quantités massives en France, vu que c'est la pénurie chez nous et j'ai tout fait rentrer d'un coup », explique Florian Fünfschilling, qui a joué la carte de la prudence pour que les chevaux ne manquent de rien dans ce « hameau » de rêve

Un coup de pied au cul... pour une non-poignée de main

Cette chronique a été publiée sous « Impertinences » dans le « Journal du Jura » le samedi 25 août 2018. Claude Ruey¹ a estimé intéressante cette libre opinion écrite par Georges Pop² : de quoi faire réfléchir aussi bien les ultranationalistes que les tenants d'un laxisme irréfléchi se faisant passer pour des esprits d'ouverture.

Il est parfaitement légitime d'être fier d'être Suisse ; sans dédain cependant pour ceux qui ne le sont pas. Nombreux sont les arrogants patriotards qui, de nos jours, se flattent d'appartenir à un peuple élu dont ils attribuent la présente prospérité à leur seul génie et à celui de leurs hypothétiques ancêtres.

Ceux-là ignorent l'histoire réelle de ce pays dont les fondements modernes ont été commandés par l'étranger. Par l'Acte de Médiation de Napoléon, en 1803, attribuant une nouvelle constitution à la Suisse ; par le bon vouloir du tsar Alexandre qui a seul décidé de ne pas dissoudre la Suisse au Congrès de Vienne, en 1815 ; par le génie de Jean Capodistria³, son diplomate grec qui a négocié la première Constitution unitaire de la Confédération (*photo ci-contre*). Il a arraché aux Bernois l'indépendance du Pays du Vaud qu'ils prétendaient récupérer et il a fait accepter Genève comme canton suisse, contre l'avis de certains Alémaniques qui n'en voulaient pas... Ceux-là oublient aussi que notre Etat moderne est né en 1848 après une guerre civile, le Sonderbund, très meurtrière à l'échelle d'un petit pays. Ils ne veulent pas savoir qu'il n'y pas si longtemps la Suisse était pauvre et terre d'émigration, comme en témoignent les descendants de ceux qui sont partis pour le Nouveau Monde dans le plus total dénuement. Et que dire de ceux qui glavoient sans nuances contre un continent qui est aussi le nôtre et qui assure une bonne part de notre richesse.

La Suisse serait donc un pays comme les autres ? Peut-être ! Mais sa citoyenneté, elle, est singulière car elle accorde à chacun le droit de co-gouverner l'Etat cantonal et fédéral grâce à notre précieuse démocratie semi-directe. Cette citoyenneté doit certes rester ouverte à tous

les postulants, indépendamment de leur couleur de peau, de leur religion, de leurs convictions politiques ou même de leur niveau d'instruction. Mais elle doit être rigoureusement verrouillée à ceux qui répudient notre valeur la plus vitale : le vivre-ensemble.

C'est la cas de ce clan fossilisé qui prétend que l'Être suprême lui interdit de serrer la main d'une femme et auquel la ville de Lausanne conteste avec justesse et force la naturalisation. Le symptôme de ces enragés est celui d'une lèpre qui ronge une des grandes religions de ce siècle. Une lèpre qui répand le sectarisme et le fanatisme le plus venimeux, voire le plus mortel, et enjoint obtusément à ses suppôts d'accoutrer les femmes en spectres morbides et les fillettes en momies.

Cette violence sectaire - car c'en est une - doit être combattue par la loi. L'éclairé député au Grand Conseil bernois, Mohamed Hamdaoui⁴ s'est hardiment engagé pour ça. Il faut sans attendre se rallier à son panache vertueux !

G.Pop

¹ Claude Ruey, libéral, ancien conseiller d'Etat et conseiller national vaudois

² Georges Pop, journaliste, né en Grèce. Il est notamment l'auteur des livres suivants : *Les Français ne sont pas Suisses*, Cabédita 2014, *Chroniques d'un petit immigré à l'usage des constipés*, Cabédita 2016 et du *Dictionnaire impertinent de l'automobiliste*, Cabédita 2018.

³ Jean Capodistria (Ioannis Kapodistrias) est né à Corfou en 1776 et il est mort assassiné à Nauplie, en Grèce, en 1831. Homme d'État, il est tour à tour membre du gouvernement de la République des Sept-Îles de 1802 à 1807, diplomate au service de l'Empire russe de 1808 à 1815, ministre des Affaires étrangères du tsar Alexandre I^{er} de 1816 à 1822 et gouverneur de la Grèce indépendante de 1827 à 1831. Membre de la délégation russe au Congrès de Vienne, il a le souci de garantir l'unité, l'indépendance et la neutralité de la Suisse dont il a contribué à rédiger la constitution. Une fois l'indépendance du pays reconnue, il favorise l'intégration de la république genevoise dans la Confédération des XXII cantons et il contribue à la reconnaissance du Canton de Vaud au sein de la jeune Confédération. En signe de remerciement, le Canton de Vaud lui accorde en 1816 la première citoyenneté d'honneur et la Ville de Lausanne la première bourgeoisie d'honneur. La Ville de Genève fait de même.

⁴ Mohamed Hamdaoui, musulman laïc, journaliste, député au Grand Conseil, conseiller de ville, vice-président du PS de Bienne, coprésident du PS romand

Les mains du papa

Source: <http://www.rougeframboise.com/> Article partagé par Marjie Mum sur son mur Facebook

Un jeune homme sollicite un poste dans une grande entreprise. Après l'entretien d'embauche de sélection, le directeur adjoint l'envoya vers le directeur général pour une dernière entrevue. Le directeur a bien regardé son CV : il était tout simplement excellent : de grandes écoles, de beaux stages... Aussi, le DG lui a demandé : « As-tu reçu une bourse d'étude pendant ton cursus scolaire ? » Le jeune diplômé lui a répondu tout simplement « non ». « Est-ce ton père qui a payé tes études ? » « Oui » répondit le jeune. « Où travaille ton père ? »

« Mon père fait des travaux de forge. » Le directeur a demandé au jeune de lui montrer ses mains. Le jeune lui a montré une paire de mains lisses et parfaites. « As-tu jamais aidé ton père dans son travail, ne serait-ce qu'une seule fois ? » « Mon père a toujours voulu que j'étudie davantage. En outre, il peut mieux faire ces tâches que moi. » Le directeur a dit : « J'ai une demande à te faire : quand tu iras à la maison aujourd'hui, observe et lave les mains de ton père puis reviens me voir demain matin. »

Ni une, ni deux, le jeune s'empresse de prendre congé pour aller vite répondre à la requête



du DG. Quand il rentra à la maison, il se mit à chercher son père et lui demanda la permission de laver ses mains. Son père se sentit heureux de la subite attention de son fils et les lui présenta avec bienveillance. Après un temps d'arrêt, le jeune homme entreprit de laver doucement les mains paternelles. Pour la première fois, il se rendit compte de l'état des mains de son père : elles étaient ridées et avaient tant de cicatrices qu'il pouvait à peine toutes les compter. Certaines d'entre elles étaient encore à vif et quand il avait

le malheur d'y toucher, son père tressaillait de douleur. Pour le jeune homme, ce fut comme un seau d'eau glacée lancé en plein visage ! Il se rendit peu à peu compte du sacrifice de son père. Car chacune de ces cicatrices représentait le prix à payer pour SON éducation, SES activités de l'école et SON futur.

Après avoir fini de nettoyer les mains de son père, le jeune commença à mettre de l'ordre dans l'atelier. Cette nuit-là fut un magnifique moment *père et fils* durant lequel ils parlèrent très longtemps. Au matin suivant et comme prévu, le jeune est retourné voir le directeur. Ce dernier s'est vite rendu compte des larmes dans les yeux du jeune homme. Aussi lui a-t-il demandé : « Peux-tu me dire ce qui te fait pleurer et ce que tu as appris hier en rentrant chez toi ? » Le jeune a répondu : « J'ai nettoyé les mains de mon père puis j'ai fini par ranger son atelier... mais ce n'est pas le plus important. Je sais maintenant reconnaître ce qui mérite d'être apprécié. Sans mon père, je ne serais pas celui que je suis aujourd'hui. En aidant mon père, je me suis rendu compte de la dureté de son labeur et de mon arrogante indifférence. Aujourd'hui, j'apprécie son sacrifice à sa juste valeur et le trésor qu'est l'aide familiale. Le directeur a dit : « Voilà ce que je cherche chez mon personnel. Je veux engager des personnes pouvant apprécier l'effort fourni par les autres, des personnes qui ont conscience de la souffrance d'autrui, des personnes qui ne mettent pas l'argent comme seul objectif dans la vie... Tu es embauché ».

Un enfant trop protégé à qui les parents donnent tout ce qu'il veut, développe « une mentalité de droit » et ignore les sacrifices qu'il a fallu faire pour en arriver là ! Si vous vous reconnaissez dans ce type de parents protecteurs, pensez-vous agir pour le bien de vos enfants ou au contraire, les guider sur le mauvais chemin ? Vous pouvez donner à vos enfants ce qu'ils souhaitent le plus au monde : une maison chaleureuse, un bon repas, une grande école, un téléphone portable dernier cri... Quand vous devez faire le ménage ou peindre une chambre, pensez tout simplement à les mettre à contribution. Après avoir mangé, qu'ils lavent et rangent la vaisselle entre frères et sœurs pour apprendre la vraie valeur de l'entraide et les qualités nécessaires pour mener une belle vie. Un jour, quand vous aurez les cheveux bien

blancs, vous serez heureux de voir vos enfants épanouis, suivre votre exemple et apprendre à leurs propres enfants l'expérience de la difficulté et l'importance du travail en groupe !

Arrêtons-nous à Saint-Martin (Veveyse)

Lu dans « La Gruyère » du 12 août 2017 cet article signé François Pharisa

Du jardinage aux mines de charbon, en passant par des écoliers pétitionnaires et un détour dans une chapelle cachée à Besencens : les habitants de Saint-Martin, en Haute-Veveyse, racontent leur village.

Saint-Martin possède la plus belle des places de jeux. Opinion purement subjective, mais c'est celle de ses habitants et on s'est facilement laissé convaincre. Petit terrain de foot, terrain multisport, terrain de basket, toboggan, balançoires, un espace vert arborisé qui fait office de centre-village. Le vendredi, quand sonne la fin de l'école, une cinquantaine d'enfants s'y précipitent, bientôt rejoints par leurs parents, qui amènent le ravitaillement. Mais bon, aujourd'hui, on n'est pas vendredi et les enfants profitent des relâches estivales. La place est déserte. Tout comme le bistrot du village et l'épicerie-boulangerie, qui rouvriront le 14 août. « Du vieux pain n'est jamais dur, mais point de pain, ça c'est dur », lit-on sur la vitrine, un vieil adage de la guerre 39-45.

Pas de chance. Heureusement, on croise Jean-Louis Aebischer. D'un côté de l'autre, il s'affaire entre la salle polyvalente, l'administration communale, l'école et la place de jeux. Jean-Louis, c'est le concierge des infrastructures communales. Celui que les écoliers viennent réclamer quand le ballon finit sa course sur le toit, celui qu'ils fuient quand ils ont fait une bêtise. Il partage la fonction avec son épouse, Gisèle. De merveilleux ambassadeurs de leur village, qui nous invitent à boire le café chez eux, à deux pas d'ici, dans le quartier des Courtes Poses. Un bien joli nom pour papoter sur une terrasse au soleil.



Scrabble et arts martiaux

« Il se passe très souvent quelque chose à Saint-Martin, mais il faut pour cela s’y intéresser », lance d’emblée Gisèle Aebischer, comme pour casser immédiatement toute idée reçue. Et d’énumérer : les lotos, les concerts à l’église, le marché de Noël, les fenêtres de l’avent, les spectacles de la Jeunesse, la Tractomobile, les cours de scrabble et d’arts martiaux, le ski-club, la gym des aînés, la fanfare et le chœur mixte bien sûr. « Et il y en a même pour les geeks, qui tiennent leur vide-grenier », conclut celle qui fête cette année ses trente-cinq ans de cornet au sein de la fanfare L’Avenir. Retour au centre du village, dominé par l’église, imposante, comme souvent dans les communes longeant la frontière avec le canton de Vaud. Il fallait leur montrer, à ces réformés, que leurs idées ne se propageraient pas en ces terres. De l’histoire ancienne. Depuis 2009, une église évangélique a pignon sur rue, installée dans le bâtiment qui abritait le Lion d’Or. Et ses fidèles se montrent plus assidus au culte du dimanche à 10 h que ne le sont les catholiques à la messe une demi-heure plus tard, ironise-t-on dans le village.

« Du succulent Limousin »

De l’autre côté de la route cantonale, qui coupe Saint-Martin en deux, une belle ferme attenante à un grand potager soigneusement cultivé. Edith Conus y veille, le corps penché en avant, les mains dans la terre. Surprise par notre présence, elle se redresse et nous dirige vers Marie-Josée Demierre, sa belle-maman, qui habite aussi la maison. Une petite mamie de 81 ans, les yeux clairs, vifs, pétillants, le sourire communicatif.

Cinquante-neuf ans que Marie-Josée Demierre vit à Saint-Martin, elle qui a grandi à Besencens. La voix légèrement enrouée, elle l’assure, dans ses placards, on ne trouvera pas un produit ni de la Coop ni de la Migros. Ah! ça non. « Nous ne manquons de rien ici. » Pour remplir le garde-manger, elle a « le p’tit mag », le boucher itinérant, qui vend « du succulent bœuf limousin », et son jardin. « Je cultive de tout : des raves, du persil, des pommes de terre, même des taupes parfois », rigole-t-elle.

Quand elle ne jardine pas, elle aime s’asseoir sur le banc devant la maison et « regarder » comme elle dit. Guguer, quoi ! Les allées et venues des voisins, les enfants qui sortent de l’école, les voitures qui défilent. Elle profite du paysage aussi. « L’autre matin, vers 7 h, le Mont-Blanc était splendide. Ses deux côtés étaient éclairés et le centre restait dans l’ombre. » Parce que oui, depuis Saint-Martin, on y voit loin, jusqu’au Mont-Blanc et les montagnes savoyardes. Plus proches, la Dent-de-Jaman, la Cape-aux-Moines, les Dents-du-Midi... un panorama qui vaut assurément le coup d’œil.

Un puits de 180 mètres

Frida Demierre aussi peut admirer, par beau temps, le toit de l’Europe depuis son balcon. Mais c’est d’une colline qu’elle préfère nous parler. « Là, au milieu de la pente, où la route passe, le puits principal s’enfonçait à 180 mètres de profondeur », indique-t-elle en pointant son doigt vers le flanc de la colline du Jordil. Frida Demierre a 88 ans. Adolescente, elle a travaillé plusieurs étés comme trieuse de charbon. Le « temps des mines », selon l’expression consacrée à Saint-Martin. « Surtout le temps où les enfants devaient donner de l’argent à leurs parents et non l’inverse », sourit-elle, en recommençant à tricoter.

Frida Demierre a toujours été « une bosseuse », nous confiait Marie-Josée, son homonyme, rencontrée tout à l'heure. En 1974, avec son mari, elle a fondé *Demierre Transports*. Elle y tenait à jour la compta et faisait toutes ces petites choses indispensables à la bonne tenue d'une entreprise. Aujourd'hui, son fils, Jean-Bernard, a pris le relais.

On laisse Frida Demierre à ses aiguilles. Dans le lotissement de Champ-Riond, on retrouve Christiane et Roger Braillard, attablés sur la terrasse. Ils ont construit la première (« ou était-ce la deuxième ? ») maison individuelle à Saint-Martin. C'était en 1976, il n'y avait que des fermes ou presque. Et « pas le moindre chemin goudronné, excepté la liaison Saint-Martin-Le Jordil », se souvient Christiane Braillard, qui anime la gym des aînés une fois par semaine.

De la suite dans les idées

Depuis, les quartiers de villas de Champ-Riond et des Courtes Poses sont apparus. La salle polyvalente a été inaugurée en juin 1995. Et la place de jeux, elle, a été aménagée par étapes. « Elle a été créée en 1985, quand le terrain a été aplani. Avant, on jouait au foot tant bien que mal dans un pré pentu », rappelle Roger Braillard, ex-syndic, qui ne résiste pas à livrer ici une petite anecdote sur l'ajout de la place multisport, en 2012.

« Cinq écoliers sont arrivés un jour à la commune avec une pétition, munie d'une huitantaine de signatures, dûment récoltées. Ils demandaient l'installation d'une rampe pour skateboard. » Mais, impossible, celle-ci aurait généré trop de bruit. « Alors, on les a convoqués et on leur a proposé à la place ce terrain synthétique », s'amuse Roger Braillard. Pas chicaneurs, les gamins ont validé.

Point de fusion

Un plébiscite à faire rougir un dirigeant nord-coréen. En 2003, les citoyens de Saint-Martin approuvaient le mariage de leur commune avec ses voisines de Besencens et de Fiaugères à 100 %. Net et sans bavure. Les autorités ont alors décidé de marquer le coup en créant une place de pique-nique, à l'endroit où les routes des trois anciennes communes se rejoignaient. Un banc en rondins de bois a été installé, désormais appelé le banc de la fusion, qui offre aux promeneurs une pause bienvenue. Depuis, à chaque événement important que connaît la commune, ce point de rencontre est enrichi. En 2013, à l'arrivée du 1000^e habitant, un tilleul et un marronnier y ont été plantés.

Une chapelle dans le grenier

Quand on a demandé quelles étaient les particularités de la commune, plusieurs habitants nous ont conseillé de faire un détour par Besencens. Il s'y cacherait une mystérieuse chapelle. Sur place, en face de l'ancienne école, la ferme d'Yves et Nicole Currat intrigue. La façade arbore quatre vitraux. Accompagnée de sa belle-maman, Marie-Thérèse, Nicole Currat nous fait entrer. Et on la découvre, cette fameuse chapelle, perchée sous le toit. L'autel, les chaises, les tableaux, tout y est. « Elle fut construite dans les années 1910 par Mgr Léonard Currat, qui habitait la ferme », relève la propriétaire. Né à Saint-Martin en 1853, celui qui fut chancelier de l'évêché et vicaire général est « le frère de l'arrière-grand-père d'Yves », précise Marie-Thérèse. « Il y a célébré la messe pour les gens du village, tous les dimanches matin jusqu'à sa mort, le 18 avril 1940. »

La poire à botsi, ou les nouvelles vies d'une variété très ancienne

« *Terre et nature* » du 6 septembre 2018, un article de Véronique Zbinden

« La première fois que j'en ai goûté, c'était ma première bénichon chez ma future belle-mère : confite et parfumée à la cannelle pour être servie avec le gigot d'agneau, selon la tradition. » Une bonne vingtaine d'années après ce festin initiatique, Fouzia Ducry a fait bien mieux qu'appivoiser les traditions locales. Elle transforme tous les fruits du domaine familial, à commencer par la poire à botsi : membre éminente de la confrérie du même fruit, elle a notamment vu son sirop distingué par une médaille au Concours de produits du terroir de Courtemelon...

Mais reprenons. Nous voici à Dompierre, entre Payerne et Avenches, dans une ferme de la Broye fribourgeoise, façade à volets verts envahie par les rosiers grimpants. Côté jardin, on découvre un véritable chalet d'alpage reconstitué avec ses poutres massives, transformé en cuisine avec son coin dévolu à la pâtisserie, ses bassines de cuivre fumantes dont s'échappent des effluves prometteurs.



Et tout autour, Fouzia Ducry a recréé une oasis verdoyante évoquant ses racines berbères : un oranger et un olivier voisinent avec le potager peigné, les vergers, le poulailler et les framboisiers.

La reine de la poire à botsi transforme ces jours la récolte de l'année - une quinzaine de kilos - et la montagne de fruits achetés à des collègues, soit quelque 800 kilos en tout. « Elles sont tellement jolies avec leurs petites grappes, sur l'arbre, mais la saison est brève : à partir de la mi-août, tout est cueilli en deux semaines. »

Parfums marocains

Crue, la poire à botsi est immangeable, avec sa chair âpre et farineuse, mais une fois transformée, elle se mue en péché capital. Compter une heure de cuisson avec un peu d'eau pour la confiture, en la laissant en peau, juste coupée en quartiers, additionnée de jus de

citron et mixée en fin de cuisson. Et le sirop ? « Comme n'importe quel sirop, on va juste stériliser les bouteilles avant de les remplir... »

Fouzia fait des tartes et des confitures depuis toujours : « Papa était grossiste en fruits et légumes et il y avait toujours des montagnes de fruits à la maison quand nous étions enfants, à Casablanca. » Elle est arrivée en Suisse voilà près de trente ans pour travailler dans l'hôtellerie-restauration, le temps de rencontrer son futur mari paysan, Pierre-Yves, de reprendre avec lui le domaine et de suivre la formation de Grangeneuve destinée aux

paysannes. Désormais, les Ducry sont au moins aussi connus dans le coin pour la table d'hôte de Fouzia, entre terroir fribourgeois et parfums du Maroc, que comme agriculteurs...

Elle a commencé à vendre ses produits - fruits du domaine transformés en confitures, sirops, huiles, et autres spécialités - en 2000, à l'enseigne de Magie de la Ferme, mais « ça décolle véritablement depuis quatre ou cinq ans ». Et les spécialités autour de la poire à botsi ont un tel succès que les Ducry ont replanté de jeunes poiriers en 2017... « Les gens ne savent pas l'apprêter en dehors des recettes familiales. C'est un produit du patrimoine qu'on a longtemps cantonné au registre traditionnel, mais il faut oser d'autres usages. On peut en faire tout ce qu'on veut, à condition de la cuire assez longtemps pour l'attendrir. »

Aussi en confit

La poire à botsi n'a pourtant pas toujours connu ce succès flamboyant. Menacée de tomber dans l'oubli, il aura fallu une AOP et une confrérie pour sensibiliser le public à son sort. Dix ans plus tard, la petite poire grappe a repris des couleurs et des artisans créatifs lui ont trouvé de nouveaux débouchés, du yaourt au sirop, et des chutneys aux fruits secs. Fouzia Ducry est particulièrement inspirée par l'emblème de la bénichon : en plus des confitures, sirops, eau-de-vie, tartes et vin cuit, elle vient d'imaginer un confit : « Une tuerie avec des desserts chocolatés, ou en version salée sur une volaille, un foie gras, voire un fromage... »

Véronique Zbinden

La productrice Fouzia Ducry

C'est un domaine de 32 hectares, dont s'occupent Fouzia et Pierre-Yves Ducry. Elle surtout à la transformation et à la cuisine, dans le chalet qu'elle a fait aménager, avec ses prolongements couverts qui accueillent les tables d'hôte durant la belle saison, de mai à octobre. Lui aux grandes cultures, betterave et colza, ainsi qu'aux vaches laitières qu'ils ont conservées. Trente-deux hectares entre Dompierre et Fétigny, dans la Broye vaudoise et fribourgeoise. Le domaine compte aussi des vergers et de nombreuses baies : cassis, myrtilles, framboises, fraises ou des kiwis, sans oublier les agrumes, les figuiers et le poulailler. En hiver, passé les brunches et les bénichons, Fouzia Ducry se consacre aux marchés de Noël et à la préparation de ses spécialités vendues en ligne.

Botsi, Botzet ou Büschelbirne

Elle est ronde et menue, avec sa robe verte virant au rouge et au brun, son petit pédoncule concave. Parmi ses bizarreries, cette façon de pousser par grappes, d'où son nom de botsi (ou botzi, botzy, etc.) qui signifie grappe ou bouquet en patois fribourgeois. Liée au fameux repas de bénichon, emblématique du terroir fribourgeois, cette mini-poire a une longue histoire, puisqu'on l'évoque dès 1744. Elle connaît toutefois un relatif déclin au profit de variétés plus productives, jusqu'à ce que l'AOP, en octobre 2007, lui redonne des couleurs. La production est relancée, des vergers replantés, une confrérie est créée afin de lui trouver de nouveaux débouchés, un concours culinaire mis sur pied pour imaginer de nouvelles recettes. La filière compte désormais 24 producteurs, 5 transformateurs, pour 30 à 70 tonnes récoltées annuellement. Et une étude génétique vient de confirmer qu'il s'agit bien d'une variété unique.

La brêna

Anne-Marie Yerly raconte dans « La Gruyère » des souvenirs de son « jeune temps ».

Chovinyi dé nouthron dzouno tin, la galéja brêna chu le pon dè grandze. No j'iran adi pâ bin grô, ma pâ-mé totafé di j'infan. Adon, a pèna le bon goutâ dè Bènichon avalâ, no prenyan kotyè krokè din la fata, pu levi chu le pon.

Adon inke, irè pâ rin. Lè bouébo lè pye grô chè tinyan y tsênè, drê è chèvéro. Lè fiyètè chu la brêna, tinyan lè to piti ou mitin. On kou to chi piti mondo in pyathe, lè bouébo ch'inbriyâvan, la danthe keminhyivè. Kan lè tsênè iran prou grantè, no puin no j'invôlâ tantyè y pye grôchè pithè de la lèivre. Di bramâyè dè dzouyo, dè pouère, dè bouneu. La putha dou hyoujin no fajè on bokon tuchi. Kotyè kou di têlé dè j'aranyâ chè prenyan din nouthrè pê. L'è arouvâ achebin ke le goutâ rêmontâvè! To chin bayivè a rire, in atindin d'ithre dèpuchtâ è kouja di « bi j'âyon dè demindzè », pyin dè rêmèton.

Lè dzouno k'iran i tsênè iran dza bin galé a vère, no j'avan pâ lè j'yè a la fata. Ache, achtou k'on pyakâvè dè chè brinâ por alà bêre on bokon d'ivuè ou no, no j'in profitâvan po « kortijotâ » on bokon.

A la réche, ch'ti an, no j'an vindu kotyè grô lan dè brêna. Ha galéja tradihyon no rèvin piti a piti, l'i a dè tyè chè rèdzoyi.



La balançoire : la « balance » comme disent encore beaucoup de gens

Souvenir de notre jeune temps, la belle balançoire sur le pont de grange. Nous n'étions pas encore des adultes mais plus tout à fait des enfants. Alors, à peine le bon dîner de Bénichon avalé, nous prenions quelques croquets dans la poche et puis « loin » sur le pont.

Alors là, ce n'était pas rien. Les garçons les plus grands se tenaient aux chaînes, debout et sévères. Les filles sur la balançoire tenaient les tout petits au milieu. Une fois tout ce petit monde en place, les garçons se mettaient en train, la danse commençait.

Quand les chaînes étaient assez longues, nous pouvions nous envoler jusqu'aux plus grosses pièces de la charpente. Des cris, de joie, de peur, de bonheur. La poussière de fleur de foin nous faisait un peu tousser. Quelques fois des toiles d'araignées se prenaient à nos cheveux. Il est arrivé aussi que le dîner remonte ! Tout ça donnait à rire, en attendant d'être grondés, à cause des « beaux habits des bons dimanches » pleins de vomissures.

Les garçons qui étaient aux chaînes étaient déjà bien jolis à voir, nous n'avions pas les yeux dans la poche. Alors, aussitôt qu'on arrêta de se balancer pour aller boire un peu d'eau au bassin, on en profita pour courtiser un peu.

A la scierie, cette année nous avons vendu quelques grandes planches de balançoire¹. Cette jolie tradition nous revient petit à petit, il y a de quoi se réjouir.

Anne Marie Yerly

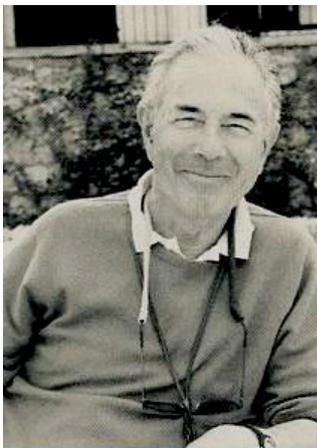
¹Le mari d'Anne-Marie Yerly était scieur ; il est décédé en octobre 2018 ; c'est à lui qu'on s'adressait pour acquérir une « balance ».

Ces inconnus qui ont donné leur nom aux rues de Fribourg

De nombreux chemins, places ou encore rues de Fribourg portent le nom d'une figure historique. Mais qui sont ces personnalités ? « La Liberté » les a présentées durant l'été 2018. Les articles étaient signés CAU.

1. Claude Blancpain

Claude Blancpain est né en 1911 dans une famille de brasseurs. En 1942, il crée Dyna, dont le produit phare s'appelle *Tartex*. Cette pâte est fabriquée à partir de levure de bière et de matières végétales. La levure provient de la brasserie du Cardinal, où l'entrepreneur a décidé d'établir ses quartiers. Son produit est très apprécié pendant la guerre, lorsque le rationnement réduit grandement la quantité de plats que l'on peut mettre sur la table.



Mais une fois l'abondance revenue, le chiffre d'affaires de Dyna plonge : plus personne ne veut acheter ce produit qui rappelle trop de mauvais souvenirs. Claude Blancpain doit donc améliorer le *Tartex* s'il veut survivre. Il y ajoute du foie truffé et renomme cette pâte *Le Parfait*. La légende dit que c'est sa femme qui aurait trouvé le nom de la pâte à tartiner fribourgeoise la plus célèbre du monde. Servant de cobaye pour les tests de produits, elle se serait exclamée « c'est parfait ! » en goûtant le prototype.

L'industriel prévoit initialement de vendre son produit en Suisse alémanique majoritairement, tout en lui prêtant un label francophone, faisant ainsi croire au consommateur que *Le Parfait* est une gourmandise française. Une fois l'affaire bien lancée, Blancpain revend Dyna à Nestlé en 1971 et devient ensuite président de la Chambre fribourgeoise de commerce et de l'industrie de 1971 à 1978. L'industriel s'engage également pour la culture et la ville de Fribourg, participant notamment à la création de l'espace Jean Tinguely-Niki de Saint Phalle en 1998. Il meurt cette même année, âgé de 87 ans.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

Une mise au point de l'historien Pierre Brodard

Tout part de Cardinal, dans les années 1930, raconte l'historien Pierre Brodard. Claude Blancpain, petit-fils du fondateur de la brasserie, cherche des solutions pour utiliser l'important stock de levure de bière excédentaire. En 1938, à l'Institut Pasteur de Paris, il se lie d'amitié avec Erwin Haag, qu'il fait venir à Fribourg. S'intéressant à la valeur nutritive d'un produit (riche en vitamine B, protéines et sels minéraux) qui servait jusqu'alors de fourrage pour les animaux, ils élaborent la recette d'une pâte à tartiner végétale.

Par des lessivages intensifs, ils sont parvenus à supprimer le gros de l'amertume de la levure de bière. De cette façon, elle devenait propre à la consommation », note Pierre Brodard. Dès 1931, à Rheinfelden (AG), un groupe d'industriels alémaniques avait procédé de la même manière pour créer le *Cenovis*.

L'entreprise Dyna est fondée en 1942. Elle produit bientôt ce premier pâté « à usage diététique ». Les temps sont propices. Face aux restrictions de la Seconde Guerre mondiale, les autorités fédérales décident de soutenir la production de ce nouvel aliment, qui est un succédané appréciable de la viande, laquelle se fait rare en cette période troublée. Les ventes explosent... jusqu'en 1945. Puis c'est la chute.

La viande était à nouveau disponible sur le marché, et le pâté a souffert de sa réputation d'ersatz. Les Suisses s'en sont détournés.

Dyna tente de se diversifier en produisant tour à tour des raviolis, des confitures, de la pâte à tartiner au chocolat... En vain. Les flops se succèdent, et la société ne doit son salut qu'à l'intervention salvatrice de la famille Blancpain. C'est alors qu'Erwin Haag a une idée de génie. Au pâté de base à la levure de bière, il ajoute des graisses végétales, et surtout du foie et de la truffe. « Par là, il avait l'intention d'imiter les pâtés de luxe français », précise Pierre Brodard. Commercialisé à bas prix sous le nom *Le Parfait*, ce nouveau produit connaît un succès immédiat, permettant à l'entreprise d'opérer un redressement spectaculaire. Le spectre de la faillite s'éloigne. Mieux, Dyna exporte bientôt sa production, en particulier en Allemagne.

2. Jacques Vogt: un maître pour l'orgue Mooser



Ce Fribourgeois d'adoption est né à Allschwil, dans l'actuel canton de Bâle-Campagne, le 18 janvier 1810. Après avoir suivi un enseignement d'organiste à Saint-Gall, Jacques Vogt arrive à Fribourg en 1834. Il répond à l'appel d'Aloys Mooser, qui vient de terminer son fameux orgue. L'orgue Mooser est à l'époque l'un des plus grands du monde. Le facteur d'orgues espérait confier son chef-d'œuvre à ses fils, mais ces derniers manquent encore d'expérience. Il préfère donc que Jacques Vogt leur enseigne son art auparavant. Cependant, les enfants de Mooser meurent précocement et c'est donc leur tuteur qui devient, à 24 ans, organiste titulaire de la collégiale Saint-Nicolas (qui sera une

cathédrale en 1924). Sa renommée franchit les frontières helvétiques et, en 1838, il se voit offrir le poste d'organiste de la cathédrale de Varsovie. Le jeune Vogt renonce cependant aux honoraires mirobolants et préfère rester dans la cité des Zaehringen. Il inaugure les concerts d'orgue qui, avec les ponts suspendus de la ville, attirent de nombreux touristes. Jacques Vogt est réputé pour ses improvisations. Il compose aussi *Fantaisie pastorale et orage dans les Alpes*, écrit en 1836, œuvre qui participe à son succès. En 1841, il devient le fondateur ainsi que le directeur de la Société de chant de la ville de Fribourg, l'un des premiers chœurs d'hommes de Suisse romande. Plus tard, il dirige également la Société de musique. Jacques Vogt meurt le 5 juillet 1869 à Fribourg. On déclare à son enterrement : « Adieu Vogt ! Fribourg ne t'oubliera jamais ! »

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

3. Eléonore Niquille, poétesse et romancière

C'est en 1897 que la petite Eléonore naît d'une maman russe et d'un papa gruérien. Le début de sa vie se déroule à Vitebsk, faubourg de Saint-Pétersbourg. Très vite, la fillette perd sa mère et elle est confiée à la garde de sa grand-mère paternelle, à Charmey. Son père, enseignant gruérien très cultivé (il aurait parlé dix-sept langues), est précepteur des neveux du tsar Nicolas II et ne peut s'occuper de sa fille, âgée alors de six ans. Eléonore passe ainsi de la vie fastueuse des palais de la capitale russe à la rusticité des chalets charmeysans. L'enfance et l'adolescence de la jeune fille se déroulent entre Fribourg et la Russie, où elle se rend en vacances.



Toute son œuvre restera empreinte d'une certaine nostalgie pour les steppes maternelles. Eléonore Niquille passe sa maturité en 1918, au Collège Sainte-Croix. Elle enchaîne avec des études de lettres et passe sa licence en 1922. Son père revient dans son pays natal : après l'éclatement de la révolution d'Octobre, Aloys-Joseph Niquille est devenu persona non grata en Russie. Eléonore, quant à elle, part à Paris pour parfaire ses connaissances de la langue française. Son premier ouvrage, un recueil de poèmes, est publié en 1939 et sera suivi de plusieurs autres parutions. Pourtant, Eléonore meurt à Berne en 1957 sans que son œuvre ne soit reconnue. C'est uniquement à la fin des années 1990 que la romancière et poétesse fribourgeoise sort de l'ombre, grâce à une réédition de son roman *Le destin vanne* et à l'attribution de son nom à une rue de Bourguillon.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

Complément

L'œuvre d'Eléonore Niquille, inévitablement marquée par la nostalgie de la terre natale, se compose de plusieurs romans parmi lesquels *Le destin vanne* (1940), *Transmettre* (1949) ; de poèmes : la première plaquette fut *Vigiles* (1939) ; de nouvelles : *La complainte de la passion* (1941) et tant d'autres. Ses œuvres sont éditées en Suisse et en France. La romancière-poétesse repose à Berne au cimetière Bremgarten depuis septembre 1957.

4. Wilhelm Kaiser



Né le 14 juillet 1872 à Berne, le jeune Wilhelm Kaiser complète sa formation scolaire de base par une expérience commerciale dans l'entreprise de son père, spécialisée dans la papeterie. Il effectue également quelques séjours à l'étranger avant d'émigrer à Fribourg pour fonder en 1901 une fabrique de chocolat sur le plateau de Pérolles. Son nom ? Tous les Fribourgeois le connaissent : la fabrique Villars SA, située alors sur le territoire de Villars-sur-Glâne. Le logo de la vache Villars, créé par un artiste zougois, est également reconnaissable au premier coup d'œil. Grâce à ce symbole et aux « douceurs de Villars », la nouvelle chocolaterie ne tarde pas à être bien connue, même au-delà des frontières cantonales. Mais cette renommée aurait très bien pu ne jamais perdurer jusqu'à aujourd'hui, car l'entrepreneur connaît des débuts difficiles. En effet, il ne dispose que de peu de moyens pour lutter contre une concurrence chocolatière déjà bien établie. Finalement, Kaiser se décide à quitter le cartel du chocolat après dix ans de lutte et met sur pied son propre réseau de distribution. Son système, basé sur la vente directe, est totalement innovant et remporte un succès immédiat auprès des consommateurs. En 1935, ce pionnier lance une nouveauté mondiale : les chocolats à la liqueur, souvent imités depuis. Le chocolatier est également très actif dans la vie sociale fribourgeoise, œuvrant pour la petite enfance et devenant le fondateur de la Chambre de commerce fribourgeoise. Wilhelm Kaiser s'éteint à Fribourg âgé de 66 ans, le 9 avril 1939.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

5. Athénaïs Clément



Née le 12 août 1869 à Romont, Athénaïs Clément apprend vite que la vie ne lui fera pas de cadeaux et que la parcimonie et la modestie seront ses meilleurs alliées. Son père meurt alors qu'elle n'est encore qu'une enfant et sa mère est ainsi forcée à reprendre ses études pour faire vivre ses enfants. Elle passe ses examens et obtient un emploi à La Poste, à Fribourg. Toute la famille déménage donc dans la capitale cantonale. La jeune Athénaïs, elle, se destine à l'enseignement. D'abord institutrice dans les familles patriciennes de Fribourg, elle obtient rapidement un poste fixe dans le secteur public. Mais à 27 ans, elle attrape la tuberculose et doit renoncer à instruire les jeunes enfants. Malgré ce coup du sort, Athénaïs rebondit et s'engage dans de nombreuses actions sociales visant principalement les jeunes filles et les mères célibataires. Au fil des années, ses mérites sont reconnus et elle devient vice-présidente de l'Association pour la protection de la jeune fille en 1912. Plus tard, Athénaïs Clément fonde de nombreuses crèches à Fribourg, dans le quartier de l'Auge et de Beauregard notamment. Puis, lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Fribourg devient le refuge de nombreuses victimes, belges particulièrement. Athénaïs s'engage pour les réfugiés en assurant l'hospitalisation des blessés et la scolarisation des enfants. Reconnaisant ses mérites, la ville de Fribourg la nomme bourgeoise d'honneur en 1930 et Athénaïs meurt cinq ans plus tard. Il

faudra tout de même attendre 1997 pour que sa ville d'adoption donne son nom à l'une de ses rues.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

6. Guillaume Ritter

Le génie neuchâtelois s'exporte à Fribourg.

Guillaume Ritter, ingénieur visionnaire diplômé de Paris, arrive à Fribourg en 1869. Né le 13



août 1835 à Neuchâtel, il se marie en 1866 à une Staviacoise, Joséphine Ducrest, fille de François, médecin. Le jeune couple s'installe à la Grand-Rue à Fribourg et l'entrepreneur crée la Société des eaux et forêts. Guillaume Ritter imagine un système de câbles permettant, grâce à un barrage sur la Sarine, de non seulement alimenter la ville en eau mais aussi d'apporter de l'énergie aux futures entreprises industrielles du plateau de Pérolles. Cette initiative apporterait une plus grande autonomie aux ateliers qui, dépendant de l'eau, sont fixés en Basse-Ville. Rapidement, les investisseurs s'intéressent à ce projet et le barrage de la Maigrange est terminé en 1872. En 1875, la

ville est alimentée en eau. Malheureusement, l'affaire est fragile et les rendements ne sont pas suffisants. Le premier krach boursier de l'histoire survient en 1873 et lui est fatal. La société de Ritter fait faillite et, en 1875, l'ingénieur retourne à Neuchâtel. Guillaume Ritter est l'auteur d'une centaine de projets tous plus fous les uns que les autres. Il réalise notamment l'adduction d'eau de La Chaux-de-Fonds, grâce au pompage dans l'Areuse. L'une de ses idées les plus incongrues fut d'amener l'eau du lac de Neuchâtel jusqu'à Paris, par un percement du Jura et un aqueduc de 430 km. Il est aussi à l'origine de la construction de la fameuse « église rouge » de Neuchâtel. Cet ingénieur jamais à court d'idées meurt le 14 septembre 1912 en n'ayant, et de loin, pas réalisé tous ses projets.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

7. Adèle d'Affry, Marcello



La sculptrice qui côtoie les plus grands

Adèle d'Affry est née le 6 juillet 1836 à Fribourg. Elle est l'arrière-petite-fille du premier landammann de la Suisse, Louis d'Affry (1743-1810). Adèle reçoit une éducation de jeune fille de bonne famille, prenant notamment des cours de dessin et d'aquarelle avec le peintre Joseph Auguste Dietrich. Elle suit aussi des leçons de modelage à Rome dans l'atelier du sculpteur suisse Heinrich Max Imhof. C'est là qu'elle épouse Carlo Colonna, en 1856. Ce dernier reçoit peu après le titre de duc mais meurt subitement huit mois après leur union. Adèle se retrouve alors en

litige avec la famille Colonna pour des questions d'héritage et c'est à cette époque que naît sa vocation d'artiste.

Elle arrive à Paris en 1859 et commence à fréquenter la bonne société de la ville lumière. En 1863, Adèle d'Affry expose trois bustes sous le nom de Marcello, pseudonyme qu'elle utilise pour la première fois. L'une de ses créations retient l'attention de l'impératrice Eugénie. S'ensuivent des années prolifiques auprès des plus grands, durant lesquelles Marcello produit de nombreuses sculptures. L'une des plus connues, *La Pythie*, orne aujourd'hui encore l'opéra Garnier. A partir de 1870, malade de la tuberculose, l'artiste s'adonne à la peinture, qui demande moins d'efforts que son art de prédilection. Elle revient s'installer à Fribourg en 1876, tout en continuant à beaucoup voyager.

Adèle d'Affry finit par succomber à la maladie le 14 juillet 1879. Son testament lègue certaines de ses créations à l'Etat de Fribourg, à condition qu'un musée soit consacré à son œuvre.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

8. Jean Gambach

Jean Gambach est né vers l'an 1403 à Fribourg, dans une famille de fabricants de faux. Il suit les traces de son père, forgeron et banneret, en occupant cette même fonction dans le quartier de



l'Hôpital de 1430 à 1433, puis en prenant la tête d'une fabrique de faux florissante, issue de la fusion de l'entreprise familiale et de trois autres ateliers. Sa réputation grandit et en 1438, il est élu bourgmestre de la ville. Il le restera jusqu'en 1441. En 1445, la situation politique entre la Savoie et la maison d'Autriche (alors suzeraine de Fribourg) se tend. Gambach part à cheval pour tenter de calmer les parties. Malheureusement, les tensions vont croissant et Fribourg se retrouve pris en étau entre les deux belligérants. La ville organise alors un service d'espionnage pour surveiller les deux puissances et c'est Jean Gambach qui prend la direction des opérations. Finalement, en 1452, la ville reconnaît Louis de Savoie comme souverain, s'attirant ainsi l'ire de Berne. Jean Gambach, partisan de la Savoie, est l'un des artisans de ce ralliement provisoire. Pour couronner ses actions, il est nommé plusieurs fois avoyer entre 1453 et 1468. Il est l'un des artisans du rapprochement avec le canton de Berne et la Confédération. Gambach meurt en juin 1474 sans enfants et lègue sa fortune à l'Hôpital Notre-Dame ainsi qu'à des confréries et des couvents. C'est cette générosité qui lui vaudra, quatre siècles après sa mort, d'avoir un quartier de la ville nommé en son honneur.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

9. Georges Jordil

Georges Jordil est né au XV^e siècle, probablement en 1410, à Jussy, dans l'actuel canton de Genève. Jordil est la version fribourgeoise du nom Gerdil, qui veut dire jardin. Les Fribourgeois

ont enlevé la particule « du » qui accompagnait le nom. On trouve ainsi de nombreuses orthographes du patronyme : Jordil, Du Jordil, Dugerdil, Du Gerdil, etc. Dans la seconde moitié du XV^e siècle, de nombreux Du Gerdil quittent Jussy et la pauvreté de la vie d'agriculteur de l'époque pour les centres, comme Genève ou Fribourg.



Georges Jordil, né dans une famille paysanne, fuit également la misère. Il devient tailleur de pierre avant d'être promu maître maçon, architecte et pour finir expert dans la construction d'édifices religieux. Il semble avoir été marié et père, mais on ignore tout de l'épouse et de la fille. Georges Jordil a reçu en 1470 un mandat du Conseil de la ville de Fribourg pour construire la tour de la collégiale de Saint-Nicolas. Il se basera sur les informations qu'il a pu récolter après avoir visité la cathédrale de Lausanne et commence les travaux le 11 juillet 1470. Il est victime d'un accident mortel pendant les travaux, en 1475, après avoir achevé le troisième étage de la tour, qui renferme la première chambre des cloches. C'est son neveu, Pierre, qui se chargera de terminer la construction de l'œuvre. La poursuite des opérations est cependant retardée par la démolition du clocher du chœur qui menaçait de s'effondrer ainsi que par les guerres de Bourgogne. Les travaux ne reprennent qu'en 1483 et sont finalement achevés en 1490.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

10. François Arsent

On ne connaît pas la date de naissance précise de cet homme politique fribourgeois, mais on avance celle de 1457. D'abord banneret du quartier du Bourg de 1491 à 1494, François Arsent



devient membre du Conseil de la ville dès 1494, avant d'accéder à la fonction suprême d'avoyer, poste qu'il occupera de 1507 à 1509. A l'époque, l'Europe est divisée en deux camps : d'un côté la France, de l'autre, le pape et ses alliés. François Arsent devient chef des partisans de la France à Fribourg. En 1510, il devient l'avocat de l'exilé valaisan Georges Supersaxo, farouche opposant du cardinal Schiner. Convaincu de l'innocence de son client, il participe tacitement à son évasion, organisée par le curé Leublin. Supersaxo parvient à sortir de l'Hôtel de Ville de Fribourg et à s'échapper en bateau par la Sarine le 11 janvier 1511. Le banneret Pierre Falck, ami de Schiner et du pape Jules II, fait tout pour causer la perte de l'ex-avoyer et excite la fureur populaire contre lui. Accusé d'avoir activement participé à l'évasion de Supersaxo, François Arsent est poursuivi. Il cherche refuge dans la collégiale Saint-Nicolas, où il est assiégé durant trois jours. Il est ensuite capturé et jeté en prison. Des seigneurs bernois, indignés par le traitement injuste appliqué à François Arsent, se rendent à Fribourg pour tenter de faire plier les magistrats, mais sans succès. L'ex-avoyer qui a rendu tant de services à sa ville - notamment à l'époque de l'entrée du canton de Fribourg dans la Confédération, en 1481 - est condamné à mort et décapité le 18 mars 1511.

Source : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

11. François Guillimann

François Guillimann est né aux alentours de l'an 1568 à Fribourg. Il est issu d'un milieu plutôt modeste, aucun de ses ancêtres ne s'est illustré dans l'histoire de la ville. Le petit François suit l'école primaire en allemand et après avoir



effectué son collège à Saint-Michel, il se rend au Collège helvétique à Milan de 1584 à 1587, puis à l'Université de Dillingen (Allemagne) pour étudier la rhétorique et la philosophie. Il devient ensuite professeur, puis directeur de l'école latine de Soleure (de 1590 à 1595). Malheureusement, ses vues politiques contraires à celles du Gouvernement soleurois conduisent à son expulsion de la ville, le 13 mars 1595. Mais l'érudit ne se décourage pas et se réfugie à l'ambassade d'Espagne, où il devient le secrétaire personnel de l'ambassadeur. Il effectue ensuite des recherches historiques sur la Suisse et publie en 1598 un ouvrage sur l'histoire suisse avant 1315 pour contrer les chroniqueurs protestants. Vu l'accueil mitigé reçu par ses écrits, l'historien se lance dans l'écriture d'une histoire des Habsbourg, avant d'émigrer à Fribourg-en-Brisgau, où il occupe le poste de professeur d'histoire à l'Université de 1606 à 1609. Il devient également le conseiller et historiographe de l'empereur Rodolphe II. François Guillimann meurt le 14 octobre 1612 dans sa ville d'adoption.

Source : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

12. Catherine Repond (Catillon)

Catherine Repond est mieux connue sous le nom de Catillon. Elle est la dernière sorcière brûlée du canton de Fribourg. La vie ne fut pas facile pour Catherine, née le 18 août 1663 à Villarvolard, et sa sœur Marguerite.



Elles passèrent en effet une bonne partie de leur existence à mendier, restant marginales et n'attirant ainsi pas la sympathie populaire sur elles. Catherine fait partie de la catégorie des « irréguliers » : elle n'est pas adepte de la messe, vole, mendie et ne garde pas sa langue dans sa poche. Tous ces comportements pèsent contre elle : serait-elle une sorcière ? En 1730, Catherine est accusée de sorcellerie par le bailli de Corbières, Beat-Nicolas de Montenach. Prenant part à une partie de chasse, l'homme aurait blessé un renard à la patte. Plus tard, il aperçut Catillon qui présentait une blessure similaire au pied. Le bailli s'est donc empressé d'affirmer que la vieille sorcière était capable de se transformer en renard. Agée de 68 ans, Catillon est torturée à quatre reprises et avoue avoir conclu un pacte avec le diable. La dernière sorcière de Fribourg est ainsi étranglée puis brûlée sur la colline du Guintzet, qui accueille depuis 2010 une place à son nom.

En 2008, une hypothèse - non confirmée - concernant cette « sorcière » a été soulevée : le procès et l'exécution de Catherine Repond pour sorcellerie ne seraient en fait qu'une excuse

pour l'éliminer, car Catillon aurait eu vent d'une affaire de faux-monnayeurs dans laquelle des membres influents du patriciat fribourgeois auraient trempé. Son assassinat aurait donc eu des motifs politiques.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

13. Hans Fries

Ce célèbre peintre, né à Fribourg en 1465, est issu d'une bonne famille de la ville. Après avoir effectué son apprentissage avec le Bernois Heinrich Bichler, Hans Fries devient le peintre officiel de la ville de Fribourg au début du XVI^e siècle. Cette fonction va de pair avec une rémunération généreuse pour l'époque et le peintre occupe ce poste durant une dizaine d'années. Pourtant, l'artiste ne semble pas avoir été totalement à l'abri du besoin. Hans Fries réalise en effet certains travaux de décorateur peu valorisants, comme la peinture d'armoiries ou de bannières. En parallèle à ces menus travaux, il produit pendant son mandat de peintre officiel l'une de ses œuvres majeures : une représentation du Jugement dernier destinée à orner la salle du Conseil de l'Hôtel de Ville (situé dans le quartier de l'Auge à l'époque). Le chef-d'œuvre n'a malheureusement pas survécu au temps.

Le maître peintre est tenu en grande estime par les dirigeants de Fribourg, qui le proposent au puissant évêque de Sion, Matthieu Schiner, lorsque celui-ci décide de décorer l'une de ses résidences épiscopales. On ne sait pas avec certitude si le peintre a répondu à cet appel, mais les registres laissent à penser que la réponse fut positive. Sa renommée traverse les frontières du pays de Fribourg et Hans Fries devient l'un des peintres suisses majeurs des années 1500. Certaines de ses œuvres sont exposées au Musée d'art et d'histoire de Fribourg. Il meurt en 1519 à Berne.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

14. Jean-François Reyff

Jean-François Reyff est né vers l'an 1614 à Fribourg. Son père, sculpteur et peintre, l'initie à ces arts dans l'atelier familial, situé à la rue d'Or, en Basse-Ville. Agé



Place Jean-François-Reyff
(1616 - 1673)
Sculpteur et architecte

d'à peine quinze ans, le jeune Jean-François taille deux anges pour le maître-autel du couvent de La Valsainte. Dès 1637, il occupe la fonction de membre du Grand Conseil. Il le restera jusqu'en 1673. En 1645, il devient en plus surintendant des bâtiments de l'Etat de Fribourg. On donne aussi le titre de « maisonneur » à la personne occupant ce poste. Son mandat durera jusqu'en 1660, quinze années durant lesquelles il a fait reconstruire une partie des remparts et améliorer les fortifications de la ville. Son travail était d'autant plus important et pressant que les Bernois menaçaient d'envahir le pays de Fribourg. De 1646 à 1660, il occupera également le poste de directeur de l'atelier Reyff et honorera majoritairement des commandes religieuses. Il fait marcher l'entreprise avec l'aide de ses frères, Jean-Jacques et Pancrace. C'est notamment les frères Reyff qui construisent, de 1648 à 1650, la chapelle de Lorette. En ce milieu de siècle, le rayonnement de l'art baroque fribourgeois, commencé

largement par l'atelier des Reyff, se répand bien au-delà des frontières cantonales et même helvétiques, touchant la France et Rome. Enfin, de 1660 à 1665, Jean-François Reyff devient le bailli de Schwarzenburg. Il meurt le 30 septembre 1673 dans la petite commune d'Ueberstorf en n'ayant jamais cessé son activité de sculpteur.

Sources : Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg

15. Mgr Gaspard Mermillod

Gaspard Mermillod naît le 22 septembre 1824 à Carouge. Il suit le petit séminaire de Chambéry avant de poursuivre ses études à Fribourg. Il est ordonné prêtre en 1847. L'abbé Mermillod officie d'abord à l'église Saint-Germain, à Genève. A l'époque, le catholicisme n'est pas répandu dans la Cité de Calvin et Saint-Germain est le seul établissement catholique de la ville. C'est Mermillod, curé de Genève qui, en 1851, lance la construction d'un deuxième lieu de culte, car le nombre de fidèles était devenu trop important.



Mais, en 1873, les dirigeants décident de durcir le ton contre les catholiques. Grâce à une série de lois, le gouvernement entend insérer une bonne dose de laïcité dans l'Eglise. Mermillod est la première victime de ce changement de situation. Il est banni de la ville protestante et expulsé de Suisse. Durant cette période d'exil, l'abbé est appelé auprès du pape Léon XIII et il est nommé évêque de Lausanne, Genève et Fribourg en 1883. En 1884, il arrive dans la ville des Zaehringen, où il reste sept ans. Ces années sont prolifiques : il fonde notamment l'Union de Fribourg, dont les travaux seront la base de l'encyclique Rerum Novarum. Il participe également à la fondation d'une Faculté de théologie catholique. En 1890, Léon XIII le rappelle à Rome et le nomme cardinal. Il est le deuxième Suisse à accéder à cette fonction prestigieuse, trois siècles après Matthieu Schiner. Il décède le 23 février 1892, à Rome. Une brasserie fribourgeoise décide de l'honorer en donnant son nom à ses bières. « La Cardinal » est née.

Cette peste de grippe espagnole

Alain Bosson, historien, s'est penché au chevet du canton de Fribourg de 1918, touché par l'épidémie. Cet article signé Charles Grandjean a paru dans « La Liberté » du 3 novembre 2018. Il est l'indispensable complément au texte figurant dans « Episodes de la vie fribourgeoise » No 1.

La grippe s'est répandue comme une traînée de poudre dès la fin mai 1918 à travers une Europe déjà exsangue, ravagée par quatre ans de guerre. La grippe espagnole n'a pas non plus épargné la Suisse. L'historien spécialiste de la médecine Alain Bosson a étudié l'impact de

cette épidémie sur le canton de Fribourg, il y a un siècle. Il est l'auteur de l'article « Le grand retour de la peste noire ? » paru fin octobre dans les *Annales fribourgeoises*.



Une salle de soldats fribourgeois atteints de la grippe, dans un lazaret de Berne. Photo tirée de l'ouvrage de Pierre Barras, Novembre 18, Ed. Saint-Paul, 1969

- Vous mentionnez une probable origine de l'épidémie de la grippe aux Etats-Unis, puis un premier foyer européen sur une base française. Pourquoi attribuer cette grippe à l'Espagne ?
- Alain Bosson : Dans les pays en guerre, pour des raisons politiques et stratégiques, on minimise les ravages de la grippe. En revanche, la presse espagnole parle librement de l'épidémie, car ce pays, tout comme la Suisse, est à l'écart du conflit.
- La presse fribourgeoise informe-t-elle aussi ses lecteurs du développement de la grippe ?
- Oui. Et tout s'enchaîne très vite. La première mention de « grippe espagnole » apparaît le 3 juillet dans *La Liberté*. Une dépêche évoque alors un cas à Vienne. Deux jours plus tard, le journal informe de sa présence au sein d'un régiment de montagne valaisan stationné à Fribourg. La première victime fribourgeoise connue s'appelle Ernest Pharisa. Cette recrue originaire du Crêt décède le 12 juillet à la Caserne de Colombier. Ce qui frappe tout le monde, c'est l'extrême contagiosité et la virulence de la maladie, qui s'en prend aux forces vives de la société. C'est un cataclysme.
- Connaît-on l'origine du mal ?
- Non. Et c'est bien là le problème. Le corps médical est désarmé. Il ne sait pas contre quoi il lutte. Des rumeurs anxiogènes se répandent dans la population, évoquant le choléra ou la peste. L'agent responsable, un virus et non une bactérie, ne sera identifié que dans les années 1930.
- Comment réagissent les autorités fribourgeoises en 1918 ?
- Durant la première semaine de juillet, on minimise la situation. La Commission de santé du canton de Fribourg, composée de quatre médecins, se réunit une première fois le 5 juillet autour du conseiller d'Etat Perrier, chargé de la santé. Le procès-verbal

conclut qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer et souligne les symptômes habituels de la grippe. Mais, face à la gravité de la situation qui se manifeste en quelques jours, les autorités se ravisent. La commission est à nouveau réunie d'urgence le 11 juillet. Les décisions du Conseil d'Etat suivent aussitôt. Dès le lendemain, les écoles doivent fermer.

- *A ce propos, vous identifiez deux volets de mesures étatiques...*
- En effet. D'un côté, on interdit les rassemblements jusque vers la fin de la grippe, au début 1919. On ferme les écoles, les cinémas ; on interdit les spectacles, puis les foires. De l'autre côté, on ouvre des lazarets pour isoler les malades les plus atteints ou qui ne peuvent être soignés à domicile.
- *A quoi ressemblent ces lazarets ?*
- Ce sont de simples dispensaires avec des lits. Dans le canton, 23 lazarets ont été ouverts à un moment ou à un autre de l'épidémie, souvent dans des écoles fermées, comme à la Neuveville ou à Gambach, à Fribourg. Je n'ai retrouvé hélas aucune photographie de ces lazarets.
- *Ces mesures s'avèrent-elles judicieuses ?*
- Je les évalue positivement, bien que les moyens utilisés n'aient pour ainsi dire pas évolué depuis l'épidémie de variole de 1871. Mais si on n'avait rien fait, ça aurait été pire.
- *Combien de Fribourgeois ont contracté la grippe espagnole ?*
- Selon les estimations officielles, entre 42 000 et 70 000 personnes sur une population d'environ 140 000 habitants. Entre 1,4 % et 2,4 % des grippés en sont morts. La maladie tue 964 personnes dans le canton. La grippe fait proportionnellement autant de ravages que dans les pays en guerre. Elle reste la pire catastrophe sanitaire depuis la peste noire de 1347.
- *Pourquoi ne dispose-t-on pas de chiffres précis ?*
- Ce n'est que le 11 octobre 1918 que le Conseil fédéral intervient pour obliger les médecins à déclarer les cas de grippe. Mais la mesure est décriée. Le docteur Edouard de Buman, qui siège au sein de la Commission Cantonale de santé, déplore un empiétement sur le temps consacré aux malades. Les médecins sont d'ailleurs rapidement débordés et puis les gens n'ont pas encore le réflexe d'aller consulter.
- *L'Etat tire-t-il des leçons de cette épidémie sur le plan sanitaire ?*
- Pas particulièrement. Car la situation est exceptionnelle. Certes, l'Hôpital cantonal ouvre en 1920, mais c'est alors un vieux projet. Quant au poste de médecin cantonal, il est institué en 1955.

Des remèdes d'époque

La grippe espagnole s'est propagée rapidement, non seulement d'un point de vue viral, mais également commercial. Peu importe que l'on ignore alors le mode de transmission de la maladie. Les réclames de *La Liberté* en témoignent. « Pour ne pas attraper la grippe, évitez la poussière des grandes routes et faites vos promenades au bord du lac de Pérolles, dans la fraîcheur de la forêt », recommande le Chalet de la Pisciculture dans une annonce parue le 27 juillet 1918. D'autres réclames vantent les prétendues vertus contre la grippe de divers dentifrices, pastilles à la mousse d'Islande ou savons. Citons encore la poudre noire de la marque Ekuma qui, selon une réclame du 27 août 1918, « préserve de la grippe, car elle aère la bouche en développant de l'oxygène ». CG

Et si le virus de 1918 réapparaissait aujourd'hui ?

En un siècle, la médecine a développé vaccins, antiviraux et autres antibiotiques pour contrer la grippe et ses complications. Mais, dans les laboratoires, la lutte se poursuit.

La Première Guerre mondiale a fait 18,6 millions de victimes entre 1914 et 1918. Plus mortifère encore, la grippe espagnole a tué entre 50 et 100 millions d'habitants à travers le monde, selon les estimations actuelles. Doit-on pour autant craindre son retour ? « Bien que nous ne puissions exclure l'émergence d'une pandémie comparable à celle de 1918, nous y sommes mieux préparés. En 1918, on ne savait pas qu'il s'agissait d'un virus. On ignorait donc son mode de transmission exact », répond Ana Rita Gonçalves Cabecinhas, biologiste au centre national de référence de l'influenza aux Hôpitaux universitaires de Genève.

A l'époque, les gens succombaient des complications de la grippe. « De nombreux malades mouraient de surinfections bactériennes. Aujourd'hui, nous soignerions ces infections avec des antibiotiques. Mais les stocks ne sont pas illimités », poursuit la biologiste. Les progrès de la médecine ne signifient pas pour autant la fin des pandémies. Virus et scientifiques s'adonnent à un véritable jeu du chat et de la souris : « On s'attend à tout moment à l'émergence d'un nouveau sous-type de grippe. » La médecine doit donc continuellement mettre à jour les vaccins contre la grippe. Des vaccins qui n'étaient pas disponibles en 1918.

« L'enjeu actuel de la recherche est de développer des vaccins universels, adaptés à toutes les souches d'influenza », précise Ana Rita Gonçalves Cabecinhas. « Nous disposons aussi d'antiviraux qui agissent sur le virus par divers mécanismes. Ils bloquent notamment sa réplication. » Outre les progrès scientifiques, le cadre institutionnel a aussi considérablement évolué.

Tandis que la réponse à la pandémie de 1918 s'est essentiellement jouée au niveau cantonal, elle a laissé place à une coordination à plus large échelle de nos jours. « Comme d'autres pays, la Suisse dispose d'un Plan de pandémie influenza, régulièrement mis à jour, et qui suit entre autres les lignes directrices de l'Organisation mondiale de la santé », relève la biologiste. CG

Hubert Gremaud et le théâtre populaire

Article d'Albert Schmidt, dans « La Liberté » du 21/22 mars 1970, écrit à la suite du décès d'Hubert Gremaud. Albert Schmidt (1913-1977), qui fut poète, journaliste et secrétaire de Préfecture, rend hommage ci-après à Hubert Gremaud, déjà présenté dans « Episodes de la vie fribourgeoise I et II ». Hubert Gremaud est né à Gumefens en 1896. Instituteur et écrivain, il a enseigné à Aumont, à Marsens et surtout à Bossonnens.

Les liens d'amitié qui m'unissaient à Hubert Gremaud s'étaient noués en 1935. Nous vivions alors l'époque des idéalismes sans frontières et les poètes s'étaient réunis à Bulle pour affirmer publiquement leur confiance et leur foi dans l'avenir des lettres. Cette « aventure » d'un jour ne fut pas sans lendemains et, dès ce moment-là, nous sommes restés en contact.

Hélas ! plusieurs de ceux qui partagèrent les joies de cette rencontre ne sont plus. Aujourd'hui, Hubert Gremaud repose en terre bénite. Sa mort nous a profondément attristés.

Lorsqu'il eut choisi Bulle pour y passer des jours paisibles, nos rencontres furent fréquentes, au gré du hasard le plus souvent. Je n'oublierai jamais son bon sourire, son regard clair, sa main tendue soulevant les flots de sa longue pèlerine. La mode et les fantaisies vestimentaires ne le préoccupaient pas du tout. Il était grand au sens absolu du terme. Il était grand de cœur. Il avait une âme à sa taille. Et nous bavardions. Hubert Gremaud parlait peu. Il pensait, il réfléchissait. Il se nourrissait de ce silence qui enrichit par la plénitude de la sérénité intérieure. Mais, dans ses yeux, quelle éloquence d'expression incomparable. De la joie du contact fraternel, elle passait bientôt à une certaine tristesse, à la mélancolie. Gremaud a ressenti durement, douloureusement même, l'évolution des mœurs, des idées et cette porte qui se fermait lentement sur son passé, on se rendait bien compte qu'elle grinçait pitoyablement. Il me l'a dit.



Sa sensibilité, son amour du terroir, ses dons d'observation, sa scrupuleuse fidélité à servir les causes valables l'avaient conduit dans ce monde passionnant du théâtre où les personnages imaginés prennent chair et âme, parlent ou vocifèrent, pleurent ou rient, s'aiment ou se haïssent. Hubert Gremaud connaissait trop bien les gens qu'il voulait voir se confronter sur les tréteaux pour ne pas les dépeindre avec le même talent dont il usa dans ses romans. Il ne se prit jamais pour un Racine ou un Corneille. C'était un homme simple, obéissant avec une honnêteté exemplaire à ce qu'il considéra sa vie durant comme sa seconde vocation, après celle de pédagogue : être un écrivain au service du théâtre populaire chrétien. Jamais il ne fit de concession sur la ligne qu'il s'était tracée. Or, il prenait la relève après une période stérile durant laquelle nos sociétés villageoises erraient dans un répertoire théâtral d'importation dont la pauvreté et le mauvais goût étaient inquiétants. Le théâtre populaire d'Hubert Gremaud revenait heureusement aux sources les meilleures de nos traditions en mettant en lumière la vie familiale, les vertus domestiques, les problèmes campagnards, les erreurs comme les réussites de nos foyers modestes et de notre jeunesse. Dans ce théâtre, il n'y a pas d'habits dorés, de perruques poudrées, de falbalas ou de chichis tapageurs. Il n'y a que des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, en proie à leurs soucis, à leurs peines quotidiennes, inquiets de l'avenir. Et pourtant surgit la lumière d'en-haut, la consolation arrive à son heure, un grand courant de foi chasse les ténèbres. C'est cela, Hubert Gremaud. Il a vu juste.

Certes, le théâtre a subi et subira encore à l'avenir une évolution certaine. Mais il est des thèmes qui seront toujours d'actualité parce que puisés aux sources mêmes de la vie de chacun et répondant à ce besoin de voir et d'entendre ce qui est propre, sain, vivifiant. Hubert Gremaud écrit *L'Étreinte du passé* et, depuis 1938, ce drame a été joué 140 fois en Suisse,

en France et en Belgique. *Le Rapace*, joué récemment à Marsens et à Vuisternens-devant-Romont, a passé le cap des 150 représentations. Mais il faut encore citer *Routes barrées*, *Le Sang du Juste*, *Le grain sous la meule*, *Le Jour viendra*, *Foehn*, *le Mauvais Gueux*, *Le Déserteur du Bürgerwald*.

Lorsque l'on sait que le théâtre demeure l'une des formes littéraires des plus difficiles et des plus exigeantes, on doit rendre un hommage d'admiration à celui que nous regrettons tous car il fut non seulement un ami très cher, un instituteur émérite, un romancier, mais aussi un dramaturge dont l'héritage de valeur enrichit le répertoire théâtral populaire et a sa place dans les lettres fribourgeoises.

Niklaus Meienberg, l'homme révolté

Cet article publié dans « Le Temps » le 27 avril 1999 est signé Christophe Büchi. Pourquoi figure-t-il dans cet ouvrage ? Meienberg connaissait bien Fribourg dont il a fréquenté l'Université et où il a exercé diverses activités. Enfin, c'est une extraordinaire personnalité hors norme dont il est bon de rappeler la mémoire. Figure médiatique controversée, Niklaus Meienberg a été l'un des intellectuels suisses les plus contestés et des plus influents de la deuxième moitié du XX^e siècle. Il a écrit au sujet de Fribourg : « J'aime tant Fribourg, il me semble que la ville offre tellement de possibilités que je me considère plus Fribourgeois par choix que Saint-Gallois d'origine ». En 2014, l'œuvre de Niklaus Meienberg a fait l'objet d'une exposition à la Bibliothèque cantonale de Fribourg.

L'écrivain et journaliste alémanique s'est donné la mort en 1993. Sa compagne Marianne Fehr, journaliste à la « Weltwoche », a publié une biographie toute en finesse de cet éternel rebelle, conscience de la Suisse, mais fatigué, à la fin, de devoir jouer son propre rôle.

Le 23 septembre 1993 vers minuit, le journaliste et écrivain Niklaus (Nicolas) Meienberg retourna à son appartement situé dans la banlieue industrielle de Zurich-Oerlikon. Il absorba une poignée de somnifères et un médicament contre les vomissements, avant de se coucher, la tête dans un sac en plastique. Le lendemain matin, son neveu vint lui rendre visite. Meienberg était étendu sur son lit, mort.

Ultime révolte d'un écorché vif, ce suicide laissa la Suisse orpheline de son journaliste le plus talentueux, le plus controversé. Pour ses amis - ils furent de moins en moins nombreux vers la fin de sa vie -, ce départ avait tout d'une mort annoncée. Une solitude de plus en plus pesante, d'interminables problèmes financiers liés à la condition incertaine de journaliste et écrivain libre, les séquelles d'un tabassage subi en pleine rue de Zurich, un traumatisme dû à un accident de moto, la mort de sa mère : cette potion destructrice était venue à bout d'un homme plus doué pour donner des coups que pour en encaisser.

Meienberg s'était souvent plaint, vers la fin de sa vie, d'être condamné à « jouer à Meienberg », d'être confiné dans le rôle de l'éternel rebelle, du lion indomptable, invulnérable, du dur, du méchant. Dans plusieurs de ses textes, il évoquait l'existence d'un autre « je », d'un Niklaus tendre, fragile et plein de doutes. Ce Meienberg-là, ni ses lecteurs,

ni ses compagnons de route, ni peut-être lui-même ne l'acceptaient pleinement. Le 23 septembre 1993, ce Meienberg caché prit définitivement le dessus. Puis ce fut le silence.

Une biographie par Marianne Fehr

Six ans après sa mort, Meienberg fut de retour, grâce à une biographie écrite par une compagne, Marianne Fehr¹. Sobrement intitulé *Meienberg*. (Meienberg, un point c'est tout !), ce livre exemplaire de précision et de sensibilité retrace la vie de ce grand journaliste, polémiste et - on ne le dit jamais assez - de cet authentique poète. Marianne Fehr n'est pas n'importe qui. Figure du journalisme alémanique, cofondatrice de l'hebdomadaire de gauche *WoZ* (Wochenzeitung) et actuellement cheffe de la rubrique société de la *Weltwoche*, cette femme de 45 ans a côtoyé Meienberg pendant des années. Elle n'en fait toutefois pas étalage. A l'opposé d'une autre amie de Meienberg, Aline Graf, qui a commis un livre ressemblant à une exécution posthume, Marianne Fehr ne règle pas des comptes : elle rend compte. C'est tout, et c'est beaucoup.

Contrairement à bien des auteurs alémaniques nourris au lait de la prose meienbergienne, cette biographe n'essaie pas non plus de faire « du Meienberg », c'est-à-dire d'imiter la langue extraordinairement savoureuse, tonique, tellurique, volcanique, torrentielle de Nicolas le Grand, cette « Wortgewalt » que même l'ancien conseiller fédéral Kurt Furgler, qui en a pourtant souvent fait les frais, a reconnue à son compatriote saint-gallois. La biographie de Fehr n'est meienbergienne que par la précision de l'enquête et par l'absence de complaisance. C'est le meilleur hommage qu'on ait pu rendre à l'homme.

Narrer la vie de Meienberg est une gageure. Pas tellement parce que cette vie aurait été secrète, mais au contraire, parce qu'elle ne l'a pas assez été. Car Meienberg utilisait sa trajectoire personnelle comme une carrière où il puisait sans cesse le matériel de ses reportages et poésies. Son père, ses amis et ses ennemis, et surtout sa mère et ses amantes sont des personnages archiconnus des lecteurs de Meienberg.



L'enfance à Saint-Gall, les années d'internat à Disentis, la vie d'étudiant à Fribourg et Paris ont toutes fait l'objet de reportages dans lesquels Meienberg mêlait allègrement fiction et réalité. Ses textes sont autant de pistes autobiographiques faites pour conduire et éclairer le lecteur, mais aussi pour le séduire et l'égarer.

Marianne Fehr, avec une patience de bénédictine et sur la base de nombreux témoignages oraux, nous conduit à travers ce labyrinthe. Sous son regard fin qui scrute, mais qui ne perce pas, apparaît un Meienberg si ce n'est inconnu, du moins méconnu.

Cinquième enfant d'une famille qui en comptera six, Niklaus naît en août 1940 au milieu d'un cataclysme, au lendemain de la défaite de la France face à l'Allemagne nazie. Son milieu est tout ce qu'il y a de plus « classe moyenne », même si Meienberg aura plus tard tendance à « prolétariser » ses origines. Son père est réviseur à la Centrale des banques Raiffeisen, sa mère femme au foyer. Marie Meienberg est pourtant une très forte tête qui n'hésite pas à donner son avis, fut-ce à un prêtre ou plus tard à son fils. De plus, cette femme tutélaire - que Niklaus appellera, avec un mélange de tendresse et d'effroi, « alma mater sangallensis » - écrit de merveilleuses lettres où les points d'exclamation et les alémanismes abondent : Niklaus a de qui tenir.

Les Meienberg sont trempés de ce catholicisme typiquement « ostschweizerisch » qui est aussi calviniste que le calvinisme et plus puritain que le puritanisme. Chez les catholiques de Saint-Gall, ville marquée par le Kulturkampf et l'industrie du textile, le sens du devoir et du sacrifice, le respect des hiérarchies politiques et religieuses, le refus de la sexualité et de la frivolité sont de rigueur - et quelle rigueur !

Même si Niklaus s'acharnera toute sa vie à exorciser les démons de son éducation catholique, il en est profondément marqué. A l'internat, il lui arrive de réprimander un camarade qui ne prie pas avec une ferveur suffisante. D'ailleurs, il est affublé du sobriquet « Christkindli » (enfant Jésus), pas seulement à cause de ses cheveux bouclés.

Niklaus semble avoir passé pour un adolescent un peu bizarre, exalté, farouchement indépendant, rebelle, mais pas trop. Ce n'est qu'à l'université que le côté révolté et frondeur du personnage éclate au grand jour. Etudiant en histoire à Fribourg, le jeune Niklaus s'inscrit dans une organisation appelée *Les Amis suisses de l'Angola*, qui soutient le mouvement indépendantiste (anti-portugais) de Holger Roberto, organisation animée entre autres par Hans W. Kopp, le futur époux de la conseillère fédérale. A la recherche de respectabilité, le jeune Niklaus devient même président de la section locale et engage une copine comme secrétaire. A son père qui désire le rencontrer, il fait répondre par sa secrétaire que « Monsieur le président est surchargé ».

A Fribourg, l'ancien élève des bénédictins de Disentis devient également membre d'un mouvement religieux fondé par le jésuite théologien - et futur cardinal - Hans-Urs von Balthasar. Bientôt, il dirige la section locale. Meienberg est pourtant un président peu orthodoxe. Lors d'une retraite réservée normalement aux membres (mâles) du mouvement, il invite, outre sa copine, quelques jolies femmes, ainsi que des étudiants africains et musulmans. Autant dire que Meienberg ne reste pas longtemps président.

Après les années fribourgeoises, Meienberg hante les couloirs de l'Université de Zurich, tout en travaillant comme chauffeur privé pour un riche homme d'affaires. Comme il n'hésite pas à faire des tours en France avec la voiture de son employeur, le job est de courte durée.

Meienberg devient peu à peu Meienberg. Il s'expatrie à Paris et commence à travailler comme journaliste, pour la *Ostschweiz*, la *Weltwoche*, puis le *Tages-Anzeiger-Magazin*. Il couvre les débuts de Mai 68, les années Pompidou et la montée de Mitterrand. Ses reportages font fureur et lui assurent un début de célébrité.

Mais, dans le milieu des années 70, le vent de la révolte retombe : les années de plomb commencent à Zurich. Meienberg est frappé par l'éditeur du *Tages-Anzeiger* d'une interdiction de publication, après avoir « consacré » un reportage vitriolé aux 70 ans du prince Joseph II du Liechtenstein.

Meienberg continue néanmoins à mener la vie incertaine de journaliste libre. Certes, ses reportages commencent à bien se vendre ; même les médias conformistes se paient parfois un frisson en ouvrant leurs colonnes à l'enfant terrible. Mais ses recherches - par exemple sur le clan Wille - et ses méthodes d'enquête parfois brutales valent à Meienberg l'inimitié d'une partie de l'establishment alémanique. La liberté d'expression se paie comptant.

A partir de 1990, l'horizon s'obscurcit. Aux difficultés matérielles s'ajoutent des déboires affectifs et des problèmes de santé. Pendant la guerre du Golfe - que Meienberg dénonce avec une virulence qui le fait traiter d'antisémite par la *Jüdische Rundschau* -, le rebelle entre dans une profonde crise existentielle. Trois ans plus tard, c'est le suicide. Ce personnage flamboyant et flambant s'est trop vite consumé.

De cette vie mouvementée, Marianne Fehr parle avec une grande sensibilité, dépourvue de sentimentalisme. Sans porter des jugements, elle éclaire les différents aspects du personnage : le baroque, le rabelaisien, le vulnérable, l'inadapté, le criseux. Ce livre éclaire ce qu'il y avait de mieux chez Meienberg : son humour, sa culture, son courage, sa compassion pour les humbles, sa révolte. Il cerne aussi le revers du personnage : son égocentrisme, sa brutalité parfois, son incapacité de créer des liens d'égal à égal(e).

Limites de cette biographie

Cette biographie de 560 pages a aussi des limites. Les connexions romandes de Meienberg sont à peine évoquées. Pourtant, ce grand amoureux de la francophonie avait en Suisse romande de nombreux amis. Faut-il rappeler que, grâce aux Editions Zoé, une bonne partie de l'œuvre de Meienberg est également accessible en français ?

Une autre limite : Marianne Fehr parle peu de l'œuvre meienbergienne, de ses qualités, de son rayonnement, de ses défauts. Certains le lui ont reproché. A tort, me semble-t-il. Car « l'analyse » de l'œuvre n'est pas le propos de la biographe. Ce livre-là reste à écrire.

Que « vaut » l'œuvre de Meienberg ? Ebauchons une réponse, toute personnelle. Peut-être, on dira un jour de Meienberg qu'il avait été un Heine helvétique. Comme l'auteur de la *Lorelei* et du *Deutsches Wintermärchen*, il fut à la fois journaliste politique, polémiste, écrivain, poète. Comme le poète allemand qui vivait et mourut à Paris, Meienberg était à la fois un magnifique dompteur de la langue allemande et un grand admirateur de la culture française. Et, comme Heine, Meienberg cachait sous le rire et la colère une sensibilité à fleur de peau.

Comme Heine, Meienberg était un homme de gauche qui se méfiait de la gauche dont il craignait le côté borné, dogmatique. Et, comme Heine, Meienberg doutait. Derrière ses prises de position et ses prises de bec perçait l'incertitude, surtout au cours des dernières années. Car le monde que Meienberg décrivait et dénonçait dans ses grands reportages était un monde certes rigide, mais aussi un monde ordonné où le haut et le bas, le pouvoir et l'impuissance étaient clairement départagés. Dans ce monde-là, le bien et le mal semblaient avoir choisi leur camp.

Or, depuis la chute du mur de Berlin et la fin du communisme, cet ordre a volé en éclats. Aujourd'hui, le pouvoir est diffus, le bien et le mal aussi. Ce nouveau monde n'est plus celui de Meienberg. C'est un monde « illisible », indicible, où il est difficile de prendre position, de s'engager et d'écrire. Cette « illisibilité » grandissante était peut-être, elle aussi, une cause du désespoir de Meienberg - et une partie de son drame. L'homme révolté a besoin d'un Dieu contre lequel se révolter. Mais Dieu se cache.

¹Marianne Fehr, *Meienberg*, Lebensgeschichte des Schweizer Journalisten und Schriftstellers. Limmat-Verlag, Zurich, 1999.

Ouvrages de Meienberg disponibles aux Editions Zoé :

- *Reportages en Suisse. L'exécution du traître à la patrie Ernst S.*, 1977.
- *Maurice Bavaud a voulu tuer Hitler*, 1982.
- *Le délire général*, 1988.
- *Mémoires d'outre-Suisse*, 1991, épuisé.
- *L'exécution du traître à la patrie Ernst S.*, réédition 1992, disponible aussi en poche, avec une postface de Daniel de Roulet, Zoé Poche, 1998.

Bio express de Niklaus Meienberg

- 1940 Naissance le 11 mai à Saint-Gall. Il y effectue son école primaire et son école secondaire.
- 1955-1960 Il fréquente l'abbaye bénédictine de Disentis, dans le canton des Grisons, où il termine sa scolarité.
- 1960-1961 Niklaus Meienberg travaille à New York, aux Etats-Unis, dans les bureaux de la coopérative Migros. Puis comme conducteur de bulldozer, à Vancouver, au Canada.
- 1961-1966 Il étudie l'histoire et la germanistique à l'Université de Fribourg, puis à l'Université de Zurich.
- 1966-1968 Grâce à une bourse d'étude, il vit à Paris où il devient correspondant pour la « Weltwoche ». Il sera marqué par la révolution estudiantine de mai 1968.
- Dès 1971 Il collabore avec plusieurs publications, dont le « Tages-Anzeiger Magazin » ou l'émission de télévision « Perspektiven ».
- De 1976 à 1991 Il est interdit de publication au « Tages-Anzeiger ».
- 1982 Il devient rédacteur pour « Stern ».
- De 1988 à 1990 Niklaus Meienberg reçoit plusieurs Prix journalistiques et culturels.
- 1993 Il se donne la mort, à Zurich. *Olivier Wyser*

Une grève très actuelle

Christiane Imsand, dans « La Liberté » du 9 novembre 2018, évoque le centième anniversaire de la grève générale de 1918. Une grève qui a donné la chair de poule à la droite et qui, en définitive, a contribué à la création de l'état social. Extraits :



1918, le peuple a faim

La grève générale de 18 est l'événement qui met le mieux en évidence l'apport de la gauche à la Suisse moderne, souligne Christian Levrat, conseiller aux Etats et président du parti socialiste suisse. Les principales revendications de l'époque sont devenues réalité au fil du temps. Voyez la proportionnelle, la réduction du temps de travail, l'AVS et le suffrage féminin. Le comité d'Olten, qui était le fer de lance de la grève, a formulé des revendications pour un siècle. Cette vision à long terme doit être une leçon pour nous. Nos adversaires jugent notre programme utopique. Ils nous ont recommandé d'aller voir un ophtalmologue si on avait des visions. Or la grève générale montre que l'histoire appartient à ceux qui sont capables de voir au-delà de la décennie.

1918, la Suisse est au bord de la guerre civile

On est en novembre 1918, la Première Guerre mondiale vient de s'achever. L'armistice est signé le 11 novembre. Le conflit a épargné la Suisse, mais les périodes de mobilisation ont laissé des traces. Alors que certains se sont enrichis grâce au commerce avec les belligérants, l'inflation fait chuter le revenu de familles déjà appauvries par l'absence prolongée des hommes, faute d'allocations pour perte de gain. Les problèmes sont encore accentués par des difficultés d'approvisionnement. Le comité d'Olten devient l'exécutif du mouvement ouvrier. Ce groupement créé début 1918 sous l'impulsion du syndicaliste Robert Grimm réunit des représentants de l'aile gauche du PS et des syndicats.

Les tensions s'exacerbent. Le 7 novembre 1918, Zurich et Berne sont occupés par l'armée en réaction notamment à une grève des employés des banques. Le comité d'Olten appelle à la grève générale illimitée pour le 12 novembre avec neuf revendications, dont le passage à la proportionnelle pour l'élection du Conseil national, le suffrage féminin, la semaine de 48 heures et l'introduction d'une assurance-vieillesse et invalidité.

Quelque 250 000 personnes participent à la grève, essentiellement en Suisse alémanique. Parallèlement, 100 000 hommes sont mobilisés par l'armée. Craignant que la situation ne dégénère, le comité d'Olten décide de mettre fin au mouvement. Le 14 novembre, dernier jour de la grève, trois jeunes ouvriers horlogers sont abattus par l'armée à Granges.



A gauche, le divisionnaire Emil Sonderegger (1868-1934), d'extrême droite, antisocialiste, pour une intervention militaire contre les grévistes, frontiste, en 1920, chef de l'état-major général.

A droite, Robert Grimm (1881-1958), responsable du Comité d'Olten, socialiste influencé par le marxisme, tendances pacifistes, fut président du Conseil national en 1946.



Intervention de l'armée

Trois questions à Paul Rechsteiner

Paul Rechsteiner est président de l'Union syndicale suisse (USS), conseiller aux Etats socialiste saint-gallois.

Pourquoi tenez-vous à commémorer cet événement historique ?

C'est une des trois dates déterminantes qui ont construit la Suisse moderne. En 1798, suite à la Révolution française, les droits fondamentaux sont reconnus. Les Suisses deviennent des citoyens. En 1848, c'est l'heure de la révolution libérale et de la mise en place des institutions de la Suisse moderne. Elle devient alors la seconde démocratie du monde après les Etats-Unis. En 1918, la grève générale formule le programme de l'Etat social du XX^e siècle. Elle ne se résume pas à un mouvement populaire exceptionnel.

Cette grève n'a-t-elle pas pris un contour mythique avec le temps ?

En réalité, pendant 50 ans, son importance a été occultée. Les milieux bourgeois dénonçaient un complot bolchévique, une partie du mouvement ouvrier considérait l'arrêt de la grève comme une trahison et les socialistes, qui commençaient à accéder aux responsabilités notamment en obtenant un siège au Conseil fédéral, ne voyaient pas l'intérêt de s'y référer. Il a fallu attendre la publication d'un ouvrage de référence en 1968 pour que son apport commence à être reconnu. Cent ans plus tard, sa mémoire est vivante. On a un recul suffisant pour affirmer que la grève générale est à l'origine du progrès social de la Suisse au XX^e siècle.

Sur le moment, était-ce pourtant un échec ?

A première vue seulement, car le mouvement ouvrier a été renforcé à long terme. La grève a paralysé la Suisse pendant plusieurs jours. Le Conseil fédéral et les patrons ne voulaient plus de ça. En 1919, le parlement a adopté la semaine de 48 heures. C'était un progrès considérable par rapport aux 59 heures qui figuraient alors dans la loi sur les fabriques. Jamais depuis lors on n'a obtenu une réduction aussi massive du temps de travail. Le système proportionnel a aussi été rapidement introduit. Les autres réformes, comme l'AVS et le suffrage féminin, ont été mises en place plus tardivement, mais le processus de réalisation a été mis en branle par la grève générale.

L'opinion de Denis Clerc

Un passage de l'article qu'il a publié dans *La Liberté* du 22 mars 2007 :

Quant à la grève générale de 1918 en Suisse, elle était le produit de la lassitude des ouvriers, des soldats et de leurs familles appauvris, affamés par les rigueurs du conflit, trompés par des politiciens et des militaires - à commencer par le général Wille - qui flirtaient avec l'agresseur allemand, indignés par l'enrichissement de ceux qui profitaient - déjà - du commerce avec les belligérants. Certes, la menace bolchévique était bien présente, mais les revendications du Comité d'Olten n'avaient rien « d'insurrectionnel ». Elles étaient concrètes : création de l'AVS, des allocations pour pertes de gain, de l'AI, introduction du suffrage féminin, la proportionnelle dans l'élection des parlements cantonaux et fédéraux... Toutes choses

refusées depuis des années par une bourgeoisie apeurée, conservatrice, égoïste, blochérienne avant l'âge. Toutes choses aujourd'hui réalisées, entrées dans la loi et les mœurs contre l'avis des partis et des gens les plus bornés de ce pays. En lançant deux régiments de paysans fribourgeois et emmentalois contre les représentants d'une Suisse « surindustrialisée », le Conseil fédéral divisait pour régner. Il y eut peu de confrontations et quelques morts, uniquement du côté des grévistes. A qui la faute ?

Et la grippe, seule et unique cause des 43 décès de soldats fribourgeois, elle n'était certes pas causée par les gouvernants, par les grévistes ou par la guerre, mais sûrement favorisée par elle dans son explosion et son extension au sein d'une population affaiblie par les privations, déplacée et désorganisée par le conflit. Faire croire comme les paysans bernois, ou plutôt comme le colonel qui les regardait pleurer au passage d'un enterrement, que les gens du comité d'Oltén étaient « les criminels responsables de cet holocauste », c'est de l'infamie, et rien d'autre. Quant à savoir pourquoi il y a sur cette terre, des pestes, des tsunamis, l'UDC et les doryphores, il faut le demander à Monsieur le curé.

Espérons que Fribourg soit à l'abri de tels édiles malotrus !

L'Edito d'Ariane Dayer, rédactrice en chef du « Matin Dimanche », le 11 novembre 2018. Bien que les faits se soient déroulés à Genève, ils interpellent aussi les Fribourgeois qui souhaitent que leurs autorités restent honnêtes !

Ils ont exigé la présence d'un avocat. C'est énorme. Il y avait là cinq élus, choisis par les Genevois, une Cour des comptes, charnière du système genevois, mais les premiers se sont sentis autorisés à ne pas répondre aux questions de la deuxième. Leurs atermoiements, leurs arguties, leur mauvaise volonté ont retardé le processus : l'enquête sur les notes de frais annoncée en février 2018 n'a pu commencer qu'en juillet. Pour un résultat effarant: ce que se permettent les conseillers administratifs dépasse tout bon sens. On n'ose même plus parler de république bananière, ce serait insulter les bananes.

Mais pour qui se prennent ces politiciens ? Quel mot n'ont-ils pas compris dans la définition que donne le Larousse pour élection : choix qu'on exprime par l'intermédiaire d'un vote ? La plongée dans les 46 pages du rapport de la Cour des comptes est saisissante. Lorsqu'on est élu à la tête de la ville de Genève, on atteint une sorte d'ordre divin, tout est permis. Des frais qui peuvent dépasser 40 000 francs par an. Le remboursement de champagne et d'alcool fort dans des cabarets, de taxis depuis des domiciles privés en pleine nuit, des consommations prises dans des buvettes de plage, des repas pour une personne, la pseudo-confusion de cartes de crédit curieusement toujours dans le même sens. Autant de facéties portées sur des notes de frais souvent sans pièces justificatives, non contrôlées par des tiers. Pour des gens, rappelons-le, qui gagnent 20 644 francs par mois, à quoi se rajoutent une allocation de vie chère de 6193 francs par an et le droit à un téléphone, une place de parc couverte dans l'hypercentre, l'accès au service de voiture avec chauffeur, un abonnement CFF demi-tarif et un abonnement aux TPG. La Cour des comptes en déduit joliment une exemplarité « vacillante », « totalement absente » pourrait aussi convenir.

Le pire, c'est que, depuis que les chiffres sont sortis, les conseillers administratifs osent se trouver de bonnes raisons : Genève est une « ville internationale », leur fonction est « complexe ». Invraisemblable. Ceux qui n'ont pas tout dépensé en « frais de bouche » peuvent bien rembourser quelques dizaines de milliers de francs, rien ne les rachètera. Les effets collatéraux de leurs indécences sont catastrophiques. Y a-t-il encore du sens à participer à une élection si ceux qui s'y portent la vivent comme un chèque en blanc plutôt que comme une responsabilité ? Y a-t-il encore du sens à payer nos impôts si l'argent public a si peu de valeur ? Les élus ont bu du champagne, c'est la démocratie qui va trinquer.

ariane.dayer@lematindimanche.ch

Servir la messe...

Opinion de Louis Ruffieux dans « La Liberté » du 16 novembre 2018

Les veinards ! Soirées pizzas, virées à Europa-Park ou à Milan pour choisir de nouvelles aubes... Le reportage de *La Liberté* (29.10.18) sur les servants de messe ravive des souvenirs plus gris d'enfants de chœur soumis à la discipline d'un curé carré, à l'époque finissante du catholicisme tout-puissant en Pays fribourgeois (les années 1960).



Sur le porche de l'église Saint-Maurice au Landeron, après la messe (Notre Histoire)

« Servir la messe » ? L'enrôlement ne se discutait guère. Mieux valait d'ailleurs passer par là pour s'attirer les moins mauvaises grâces de Monsieur le curé, en charge du catéchisme à l'école. Sa leçon : interrogatoire des absents à la messe ou aux vêpres dominicales, interrogation sur des textes qu'il fallait restituer par cœur. Les réponses du catéchisme étaient

imprimées en caractères gras, noirs comme la soutane cent fois boutonnée de l'ecclésiastique qui tournoyait entre les pupitres - frissons d'enfer pour les défaillants de la mémoire. La compassion ? Il y avait une Notre-Dame pour ça. Le bourrage de crâne obéissait à une pédagogie élémentaire : on tape pour que ça entre.

A l'église, l'apprentissage du service n'avait rien de l'hymne à la joie non plus. Pendant les offices, l'enfant de chœur ne risquait que la chute honteuse de sa vieille jupe aiguillée à la taille par des imperdables, ou le regard furibard du célébrant sanctionnant une erreur de position ou un léger retard dans l'apport de l'encensoir. S'il était commis au port du gros livre qu'il tenait ouvert sur sa tête pendant la lecture des Ecritures, le servant éprouvait, jusque dans ses cervicales et ses triceps, le poids de la Parole de Dieu.

C'était surtout lors des répétitions que la colère ecclésiastique pouvait exploser. Ah ! l'écho d'une gifle dans une église vide ! Et ces remontrances, ce jour où les servants n'avaient pas été capables de réciter le Confiteor latin... Ils pouvaient faire illusion en ânonnant quelques syllabes quand la prière émanait de l'assemblée des fidèles. Mais seuls, les pauvres étaient aussi démunis qu'un amateur de karaoké privé de bande texte. Miserere nobis !

Monsieur l'abbé était fort grand. Si altier que le souffle nouveau de Vatican II passait sous ses radars. Si haut que le vêtir de ses habits sacerdotaux tournait à l'épreuve pour le servant.

Les avant-bras repliés vers l'arrière à la hauteur des oreilles, le curé attendait qu'on lui dépose l'étole dans ses mains ouvertes. Concentré comme le cow-boy maniant le lasso, le petit sautillait derrière le très grand pour prendre son élan et lancer l'étole, en épargnant si possible la chevelure blanche et les lunettes noires de l'abbé, qui jamais ne s'abaissait pour faciliter la manœuvre.

Il arrivait donc à l'enfant de chœur de juger son curé petit. Heureusement, l'ardoise s'effaçait par la confession, que l'abbé terminait rituellement par cette question : « Que veux-tu faire quand tu seras grand ? » - « Prêtre, Monsieur le curé », répondait invariablement l'enfant qui inscrivait ainsi, sur la page de ses péchés tout juste blanchie par l'absolution, une première faute à avouer lors de sa prochaine comparution derrière la grille boisée du confessionnal : « J'ai dit des mensonges »...

Ajout de « La Louise du Perchoir »

La « Louise du Perchoir », l'abbé Gilbert Perritaz, revient sur cet article de Louis Ruffieux dans *La Gruyère* du 29 novembre 2018 :

Et c'est avec un sourire mêlé d'admiration que j'ai lu dans *La Liberté* les lignes de Louis Ruffieux, nous ravivant ses souvenirs d'enfant de chœur des années 1960, soumis à la discipline d'un curé en soutane, chevelure blanche, lunettes noires, tyrannique sur les bords. Capitaine-aumônier, brillant musicien, il n'avait pas que des défauts. Un certain jeudi, il téléphona au curé de Vuippens : « Pourriez-vous assurer une prédication à ma patronale de samedi ? Les capucins me font faux bond. » Le curé accepta non sans crainte, connaissant la violence verbale de son confrère lors des conférences décanales. En chaire, notre prédicateur releva que saint Sylvestre fut un pape insipide, vivant à l'aube de l'empereur Constantin, et

qui devait sa popularité à la date de sa fête, au dernier jour de l'année. Vous devinez la sortie à la sacristie... « Je ne suis pas content de vous. Vous avez insulté saint Sylvestre. Quel culot ! » Il l'invita quand même à l'apéro à la cure avec le Conseil paroissial. L'abbé réitéra son mécontentement devant ces messieurs qui se taisaient. Le bon sacristain Jules Vienne prêcha avec indulgence pour le mauvais prédicateur. Le président de paroisse, un homme sur l'âge, dérida la scène par un humour de bon aloi. L'apéro se termina par des au revoir et des mercis. Le curé mécontent glissa 40 francs dans les mains de son jeune confrère : « Vous êtes bien payé pour vos âneries. » De quoi se rendre vers la Croix-Blanche où sa belle et blonde patronne lui servit le délicieux jambon à la borne. Elle avait apprécié la prédication.

Qui étaient ces curés ?

Il s'agit de Robert Papaux (1906-2002), curé de Vuadens de 1938 à 1981 et de Joseph Plancherel (1914-1993), curé de Vuippens de 1953 à 1968, tout en étant professeur de catéchétique au Grand Séminaire.

Confirmation par mail de Louis Ruffieux :

Le curé dont je parlais était bien Robert Papaux, curé de Vuadens pendant 43 ans et si fâché de devoir quitter la paroisse à l'âge de 75 ans qu'il boycotta le dimanche de reconnaissance organisé par le Conseil paroissial... Il y avait, pour la grand-messe, la fanfare, le chœur, les autorités, etc. Mais pas de Papaux...!

Un commentaire dans « La Liberté » du 10 décembre 2018

L'Opinion du 16 novembre de Louis Ruffieux relatant ses souvenirs de servant de messe, de même que des réactions qui se sont ensuivies, me poussent à réagir à mon tour. Ce passé n'est pas révolu pour tout le monde et il fait encore mal à ce jour ! J'ai été cet enfant qui, à l'école primaire de son village gruérien, a subi dans son cœur et dans son corps ces fameuses méthodes éducatives de prêtres, de religieuses, d'instituteurs d'alors.

Aujourd'hui, ces mêmes méthodes seraient dénoncées à grands cris et leurs auteurs sanctionnés pénalement et bannis de l'éducation.

Rappelez-vous, mes chers contemporains des années 1960, que nous, enfants, nous n'avions aucun droit et que la violence - châtiments corporels, maltraitance, humiliations, etc. - physique et psychique était la norme éducative... et sociale.

Par exemple, atteint de bégaiement, même si je connaissais la réponse par cœur, je ne pouvais pas répondre aux questions du prêtre durant le catéchisme. Alors ce dernier me soulevait de ma chaise par les cheveux tout en continuant à me questionner sur Dieu ! Nombre de mes camarades, filles et garçons, ont aussi eu droit à ce traitement de faveur d'« amour et de respect » ! (...)

Michel Lauper, Riaz

« Le mensonge de Pierre Maudet, si effronté, est impardonnable »

Cette interview de Dick Marty par Sébastien Jubin et Yvain Genevay dans « Le Matin Dimanche » du 18 novembre 2018 concerne aussi le canton de Fribourg puisque le conseiller d'Etat genevois Pierre Maudet a effectué ses études universitaires à Fribourg. Quant à Géraldine Savary, conseillère aux Etats du canton de Vaud, elle est bulloise. (Cf. l'article suivant)

En Suisse et à l'étranger, Dick Marty, l'ancien procureur, a passé sa vie à défendre la vérité. Le Tessinois déplore le discrédit jeté sur la politique suite aux récentes affaires lémaniques.

Interview

Dick Marty, quel est votre sentiment au sujet de la démission de Géraldine Savary et de l'affaire Maudet ?

Je suis abasourdi. Je connais Pierre Maudet et surtout Géraldine Savary que j'ai côtoyé longtemps à Berne, au Conseil des États. Leurs erreurs sont tout à fait incompréhensibles. Ils avaient tous les instruments et la stature morale pour comprendre que les comportements qui leur sont reprochés étaient inacceptables. Ils contribuent ainsi à jeter le discrédit sur toute la classe politique. C'est la succession d'affaires qui donne le vertige.

Celle des notes de frais abyssales à Genève choque particulièrement l'opinion publique.

Absolument ! C'est très grave, inacceptable, d'autant que ces élus ont des revenus plus que confortables. Dans cette sombre histoire, on méprise totalement l'argent du contribuable. Même une de mes petites-filles, qui a 11 ans, m'a demandé comment on pouvait dépenser 17 000 francs en frais de téléphone. Et puis, je ne parviens pas à comprendre ces frais de taxi aussi fréquents et élevés alors qu'on prône les transports en commun, par ailleurs bien développés à Genève. Si une situation similaire s'était déroulée au Tessin, l'autorité pénale n'aurait pas tergiversé pour ouvrir une procédure. Heureusement que cela a été fait.

Le fait qu'un tel scandale éclate dans l'arc lémanique vous étonne-t-il ?

Oui. Habituellement, on a tendance à penser que des choses pareilles peuvent se passer seulement en Valais ou au Tessin ! Je suis obligé d'en sourire parce que j'ai des origines dans ces deux cantons. Mais voilà que cela se passe dans des cantons considérés comme vertueux, à l'éthique protestante...

Les mœurs politiques suisses se modifient-elles ?

Lorsque j'étais conseiller d'Etat au Tessin, nous ne bénéficions d'aucun forfait. Je crois qu'il y a aujourd'hui plus que jamais un vrai problème avec l'argent. Certaines personnes, dès qu'elles atteignent une position avec du pouvoir, estiment que tout leur est permis. Cela commence par se garer là où c'est normalement interdit. Et puis, c'est l'escalade.

Pourtant, l'ivresse du pouvoir chez les politiciens a toujours existé, non ?

Je me révolte contre ceux qui disent que tout le monde agit comme ça depuis longtemps. Ce



n'est absolument pas vrai. Prenez les invitations à des voyages : je prétends qu'une personne intelligente ne se laisse pas bernier et acheter de la sorte. Dès lors que vous acceptez, toutefois, vous n'apparaissez plus comme neutre et indépendant, vous nuisez à votre fonction et à la crédibilité de la politique. Et dans le cas Maudet, il y a une autre composante, primordiale, c'est le mensonge. S'il avait

tout de suite dit toute la vérité sur son voyage à Abu Dhabi, s'il avait avoué qu'il avait commis une immense bêtise en assistant à ce grand prix de Formule 1 aux frais de quelqu'un qui a des intérêts dans le canton, ses électeurs, considérant ses qualités, lui auraient pardonné sa faute.

Pierre Maudet n'a donc plus le droit au pardon, selon vous ?

Le mensonge n'est pas pardonnable quand il est tellement effronté. Géraldine Savary s'en va pour beaucoup moins; c'est cher payé. Elle mérite le respect et aussi la reconnaissance pour tout ce qu'elle a fait pour la communauté. D'autres, pour des actes plus graves, feraient bien de s'en inspirer. Pour le respect des institutions. Je vous avoue que j'aurais voté pour Maudet au Conseil fédéral. Il avait un grand potentiel, de même que Géraldine Savary. Après Alain Berset, on pouvait logiquement penser à elle pour le Conseil fédéral. C'est donc un immense gâchis, des talents qui disparaissent de la politique pour des imbécillités. Un gâchis aussi pour notre démocratie qui a besoin d'un grand rapport de confiance envers les institutions.

La recherche de la vérité a dicté votre vie de procureur. N'êtes-vous pas un peu trop sensible au mensonge ?

Je me souviens d'un conseiller d'Etat tessinois dans les années 1970. Une histoire de fraude fiscale. Le montant n'était pas élevé, 10 000 à 15 000 francs. Il a dû démissionner parce qu'il avait menti publiquement. Je pense aussi à l'affaire Jérôme Cahuzac : les yeux dans les yeux, le politicien français déclare qu'il n'a pas de compte en Suisse, ce qui s'est révélé être faux. Cela ne pardonne pas.

Franchement, avec toutes les fonctions politiques que vous avez cumulées, vous n'avez jamais franchi la ligne rouge ?

J'ai certainement commis des erreurs. Lorsque j'étais conseiller d'Etat, un entrepreneur, qui faisait alors beaucoup parler de lui, m'avait invité avec beaucoup d'autres personnalités à visiter ses réalisations dans une république russe ; il m'a semblé tout naturel de refuser. Et aux Chambres fédérales, je n'ai pas le souvenir d'avoir été approché...

On avait peut-être trop peur de vous pour oser vous faire ce genre de proposition ?

(Il éclate de rire.) Ces gens intéressés ont un assez bon nez en général. Ce que je constate, c'est la drôle de fascination de beaucoup de politiciens pour les hommes riches et le pouvoir. Mais l'argent a un pouvoir dévastateur. C'est incroyable à quel point il fait tomber toute sorte de barrières. Et si l'on n'est pas assez solide, on peut facilement céder. Cela n'est d'ailleurs pas seulement valable pour les politiciens.

Les puissants et leur fortune fascinent tout le monde. Pas vous ?

Non! Ce qui m'a le plus touché dans mes rencontres, c'est, pour prendre un exemple, une famille de paysans boliviens à 4200 mètres d'altitude, au bord du lac Titicaca. Ils parlaient de leur métier, de leur vie, de leur pays. C'était tout simplement fascinant. J'en ai appris beaucoup plus là qu'en rencontrant des officiels.

Quelle est la solution pour redorer le blason de cette politique suisse mise à mal ?

Qu'il le veuille ou pas, un politicien a aussi une fonction d'exemplarité. Mais attention, il ne faut pas devenir des talibans. Ce n'est pas parce qu'on est invité une fois à un repas ou qu'on reçoit trois bouteilles à Noël qu'il faut en faire toute une histoire.

Faudrait-il un cadre plus strict pour définir ce qui est acceptable ?

J'en appelle au bon sens. Comment voulez-vous instaurer des règles ? Trois bouteilles de vin, oui ? Quatre bouteilles, non ? Si un hôpital vous invite à voir les nouvelles salles opératoires, est-ce acceptable ? Il faudrait parvenir à réglementer le bon sens, mais c'est impossible. L'unique solution, c'est d'aller vers la transparence la plus complète.

Le sentiment de « tous pourris » est-il réellement dangereux ?

Oui, car cela fait le lit des populistes. Des gens vont crier et peut-être recevoir le consensus de la population qui en a marre. Mais ce sont souvent des gens totalement incapables d'assumer ces fonctions politiques. Voilà le drame. Ce sont des types très dangereux. Prenez l'exemple récent du Brésil... Je crains que la façade de cette belle démocratie suisse commence à se fissurer. Et si on continue à fouiller, on peut, potentiellement, avoir encore de mauvaises surprises. Je persiste néanmoins à croire que la majorité de celles et ceux qui s'engagent en politique le fait avec passion et en toute honnêteté.

Géraldine Savary : le billet de Peter Rothenbuehler

Ce billet a paru dans le « Matin Dimanche » du 16 novembre 2018.

Vous avez eu 50 ans cette semaine. Je ne sais pas si c'était un « happy » birthday. Sous le feu des critiques à cause de votre proximité avec le multimilliardaire et consul honoraire de Russie Frederik Paulsen qui a financé une partie de vos campagnes électorales, et épuisée, vous avez annoncé votre retrait du Conseil des Etats et renoncé ainsi aux hautes fonctions qui vous étaient promises. Tout en regrettant votre départ, j'éprouve de l'admiration. Et j'entends



partout, ici, à Zurich et ailleurs, les gens qui disent : enfin une politicienne qui s'excuse pour une faute, tire les conséquences et montre des émotions. Mais tous se posent aussi la question : pourquoi elle et pas les autres ? Les Maudet, Broulis et compagnie ? Bonne question. Les autres, n'ont-ils pas reconnu le caractère sérieux des reproches qu'on leur adresse ? Ou, espèrent-ils une reconquête des électeurs, une fois les « affaires » oubliées ? La sympathie du

public est avec vous. Je dirais même qu'en faisant un acte de contrition aussi fort, vous avez posé la première pierre d'une nouvelle carrière brillante, en politique ou ailleurs. Vous êtes pardonnée parce que plus crédible et plus courageuse que d'autres. Vos camarades du PS sont sûrement du même avis. La solidarité compte pour eux, non ?

Le schisme d'Autavaux

Cela s'est passé au début du XX^e siècle. Du 2 mai 1909 au 2 avril 1910, un curé vieux-catholique - on dit aussi catholique-chrétien - a exercé son ministère à Autavaux. Pourquoi réveiller cette vieille histoire ? Tout simplement pour lui donner, dans la mesure du possible, ses justes proportions. Si le temps l'a métamorphosée, des documents existent, qui peuvent - passez-moi l'expression - remettre l'église au milieu du village.

Ainsi, dans une plaquette éditée par la paroisse de Forel en 1974, il est écrit en page 46 au sujet de l'abbé Fatôme, le curé vieux-catholique : ... *Fantôme trouant la nuit, il effraya jusqu'aux joncs souples qui frissonnèrent. On le surnomma Fatôme (...) Mais au fil des mois, au fil du scandale, les convictions s'estompèrent, le moral, le cœur n'y étaient plus. Greuin, dit Fatôme, remonta sur son radeau et les brebis égarées firent à nouveau de l'œil au Pape de Rome.*

Le moulin du temps a maltraité la vérité. Fatôme était bien le nom du curé vieux-catholique d'Autavaux-Forel. Quant à l'abbé Greuin, prêtre de Bienne, il était à Autavaux le 4 avril 1909 à 10 h, pour célébrer la première messe selon le rite vieux-catholique dans une maison particulière. Le 2 mai, l'abbé Greuin revient célébrer la messe à Autavaux avec un jeune prêtre vieux-catholique français qui s'appelle Paul Fatôme. Ce dernier sera pendant près d'une année le curé de la nouvelle communauté d'Autavaux-Forel et environs.

Mais, n'anticipons pas. Reprenons les choses à leur début.

Frictions avec la paroisse d'Estavayer

Forel, Autavaux et Sévaz appartenaient jadis à la paroisse d'Estavayer. Le 16 avril 1817, le Conseil d'Etat ordonne que les trois communes restent réunies à Estavayer. Des tensions

relatives à la non-participation des trois communes aux frais du culte s'étaient fait jour. Les problèmes ressurgissent en 1843, lorsqu'il s'agit d'établir une assemblée paroissiale. Les députés Devevey et Grangier font remarquer que les trois communes ne sauraient en faire partie, puisqu'elles n'ont jamais rien payé. D'accord, dit-on à Forel, Autavaux et Sévaz, à condition que l'on continue à ne rien payer... 1864 est l'année où est votée une loi cantonale instituant une assemblée et un Conseil de paroisse. Le premier Conseil paroissial d'Estavayer est nommé, sans représentants des trois communes. L'année suivante, la commune d'Estavayer reprend en mains les affaires paroissiales. En 1879, révision de la loi. Même si une paroisse ne compte qu'une commune - Estavayer considère que c'est son cas puisque Forel, Autavaux et Sévaz ne paient pas de contributions paroissiales ! - il faut des autorités paroissiales. C'est l'époque où l'on peut encore ignorer les ukases du canton. Le Conseil communal d'Estavayer continue à gérer en maître les affaires paroissiales.

Le 22 février 1885, la commune d'Estavayer doit néanmoins s'incliner. Un Conseil paroissial est désigné... sans représentants des trois communes. Celles-ci s'insurgent. S'ensuivent 20 ans de désaccords, surtout de la part d'Autavaux. En 1898, les trois communes refusent de verser une subvention quelconque au « fonds de fabrique » (la caisse paroissiale). En 1905, non sans heurts, Sévaz est rattaché à la paroisse de Bussy. La même année, tout semble se calmer entre Estavayer et les deux communes d'Autavaux et de Forel, dont des représentants pourront siéger au Conseil paroissial d'Estavayer. Une convention est proposée aux deux villages. Elle est jugée boiteuse, surtout au sujet des immeubles paroissiaux.

La rupture

L'abbé Dévaud, curé d'Estavayer, n'est pas le seul à être fatigué des interminables discordes. Le Conseil d'Etat et l'évêché sont du même avis. Un décret du Conseil d'Etat du 8 avril 1907 promulgue le rattachement d'Autavaux à la paroisse de Montbrelloz, et de Forel à celle de Rueyres-les-Prés. Vives réactions dans les deux villages détachés de la paroisse d'Estavayer ! On prétend que l'évêque, Mgr Déruaz, a été berné. Comme il est aveugle, on lui aurait forcé la main.

Le 25 avril 1907, 30 citoyens d'Autavaux recourent au Grand Conseil contre la décision du Conseil d'Etat. En vain. Le 17 juin 1907, c'est le recours au Tribunal fédéral. Le jour de la délibération de la cour fédérale, les gens des deux communes sont venus en nombre à Lausanne, accompagnés de leur défenseur, l'avocat Dupraz de Romont. L'avocat Hudry, de Genève, l'autre défenseur, n'est pas présent. Les citoyens de Forel et Autavaux sont déboutés. Le rattachement d'Autavaux et de Forel aux paroisses de Montbrelloz et de Rueyres est entériné. C'en est trop. Les hommes d'Autavaux et de Forel, au caractère bien trempé, ne sont pas des gens à plier l'échine. Ils ont leur fierté. Puisque personne ne veut nous entendre, on va changer de religion, se disent-ils. La mise à exécution de la menace va exiger des mois de tractations. 1909 sera l'année de la réalisation du projet de se séparer de l'Eglise catholique romaine.

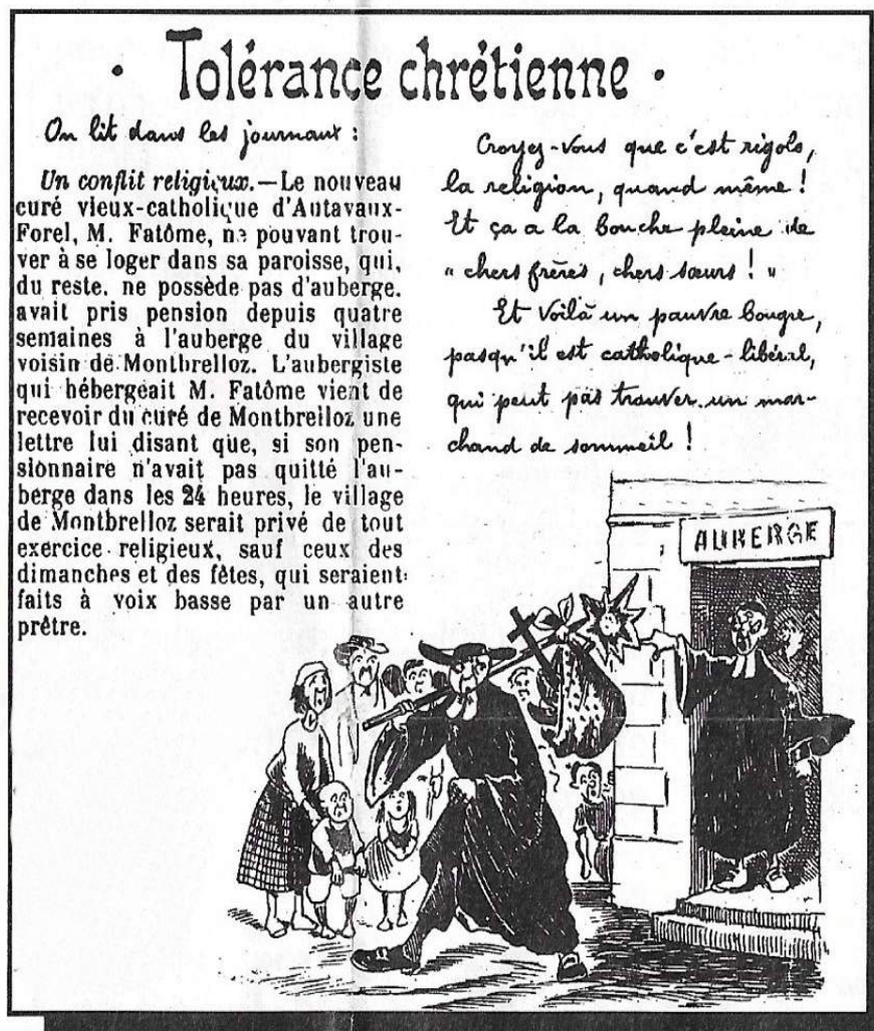
Le curé-doyen Dévaud, d'Estavayer, informe l'évêché le 19 mars 1909 de la pétition des citoyens de Forel et Autavaux envoyée à Mgr Edouard Herzog, évêque vieux-catholique, lui demandant un prêtre. Les catholiques romains de la région manifestent leur énervement. Ils s'attendent à ce qu'un culte vieux-catholique soit célébré incessamment à la chapelle de Forel.

Le 20 mars, un détachement de gendarmes est sur les lieux. Le préfet d'Estavayer, aidé de deux gendarmes et d'un serrurier, fait changer la serrure de la porte d'entrée de la chapelle. Le lendemain, le curé de Rueyres accompagné de 16 jeunes gens vient dire la messe à la chapelle de Forel. Seule, une vieille dame y participe, par curiosité dit-on.

Le scandale éclate dans le canton. Le Journal radical *L'Indépendant* prend le parti des sécessionnistes alors que *La Liberté* et le *Journal d'Estavayer* les vitupèrent. D'autres journaux suisses parlent du schisme d'Autavaux. L'affaire fait grand bruit durant cette année 1909.

Qui a avancé l'idée de passer au vieux-catholicisme ? Je n'ai pas de réponse. Mais, on peut supposer que Eugène Sansonnens, né en 1870, le futur président de la « Société des catholiques-chrétiens d'Autavaux, Forel et environs », fondée le 22 août 1909 à 11 h, en a été l'un des principaux instigateurs.

1909 - 1910 : quelques épisodes de cette période



Paru dans le journal satirique «Guguss'», cette caricature montre le curé Wicht de Montbrelloz qui chasse l'abbé Fatôme de l'auberge de Montbrelloz.

Violente fut la réaction du curé Georges Wicht, de Montbrelloz ! Il voue les vieux-catholiques aux gémonies. Sa réprobation se manifeste autant de vive voix que par écrit. Les citoyens qui abandonnent officiellement la religion catholique romaine, les nombreuses présences - 47 le matin et 60 l'après-midi - aux premiers offices vieux-catholiques du 2 mai 1909 célébrés par le nouveau curé vieux-catholique Paul Fatôme, la participation des enfants aux leçons de catéchisme de la « nouvelle religion », autant de faits qui excèdent le curé de Montbrelloz. Il ne désigne Fatôme que sous le vocable de « l'intrus ». Le pauvre ne sait où loger. Il est tout d'abord hébergé au café de Montbrelloz. Le curé Wicht écrit au cafetier : *Si demain, lundi soir, à six heures, certain pensionnaire logeant dans votre pinte depuis plus d'un mois n'a pas gagné d'autres parages, je suspendrai tout exercice religieux, sauf ceux du dimanche et des fêtes que je ferai faire à voix basse par un autre prêtre. La population de Montbrelloz se chargera du reste. Salut. Wicht, curé.*

Fatôme s'en va. Le journal satirique de l'époque, « *Guguss* », le 3 juillet 1909, publie un commentaire sarcastique et une caricature où l'on voit le curé Wicht pointer un index menaçant sur son confrère catholique-chrétien. L'hôtel Bellevue d'Estavayer (futur Stavia) reçoit alors l'abbé Fatôme. Le curé d'Estavayer imite celui de Montbrelloz. Pas question pour le Bellevue d'accueillir un hérétique ! Durant les mois que Fatôme va encore passer à Autavaux, il trouvera refuge « en bas Rivaz », auprès du pêcheur Louis Baudois, peu sensible à la vindicte de la « seule et véritable Eglise ». Auparavant, Fatôme avait encore été chassé d'un modeste logement qui lui avait été loué.

Pendant tout ce temps, il exerce son ministère, *avec un beau courage apostolique et stoïque*, pour reprendre les mots du président Eugène Sansonnens dans une lettre adressée au curé vieux-catholique de Schönenwerd, responsable des catholiques-chrétiens de la diaspora. Fatôme célèbre la messe dans une chambre d'une maison particulière d'Autavaux. Y assistent en général une dizaine d'adultes et autant d'enfants, surtout d'Autavaux. Le prêtre quitte par moments la table qui lui sert d'autel pour accompagner des chants à l'harmonium. L'instrument a été offert par la paroisse vieille-catholique de Lucerne. Les torts principaux reprochés à la messe et aux Vêpres de Fatôme : les offices sont célébrés en français et les fidèles tutoient Dieu et la Sainte Vierge dans leurs prières... Trois fois par semaine, le soir, ont lieu des réunions bien fréquentées.

Seiry, qui rencontre de sérieuses difficultés de desservance, envoie une délégation à Autavaux pour « voir comment ça marche ». Certains seraient prêts à demander eux aussi un curé à Mgr Herzog.

En 1909 toujours, le *Bund*, journal suisse-alsacien bien connu, ouvre une souscription pour la construction d'une cure et d'une chapelle à Autavaux. En août, plus de 800 fr. ont été récoltés. Un architecte bernois s'offre à dresser gratuitement les plans. On se demande si la chapelle doit être construite à Autavaux ou à Estavayer. En octobre 1909, le président Eugène Sansonnens se rend à Granges (Veveysse), où réside le propriétaire du café du Château d'Estavayer. Ce dernier refuse de compromettre son établissement en louant une salle pour le culte vieux-catholique. Par contre, il serait d'accord de vendre l'établissement à la nouvelle communauté pour 48 000 fr. Trop cher, estiment Eugène Sansonnens et son Conseil.

Encore des menaces et des vexations

- ✓ Le Conseil d'Etat, en février 1909, révoque les Conseils communaux de Forel et d'Autavaux sous prétexte qu'ils ont refusé de remettre les registres civiques dans leurs nouvelles paroisses de Rueyres et de Montbrelloz.
- ✓ Des agents de la police de Sûreté, de la « Secrète » comme on disait, se déguisent en marchands de veaux pour venir espionner à Autavaux et à Forel.
- ✓ Le curé Wicht séquestre chez Jules Sansonnens des ouvrages vieux-catholiques. Il est poursuivi avec un grand couteau.
- ✓ Des sifflets sont distribués à Bussy, Rueyres et Montbrelloz pour siffler Fatôme, l'intrus.
- ✓ Le 15 juin 1909, 27 citoyens portent plainte contre les agissements du curé de Montbrelloz qui menace les enfants de prison s'ils n'assistent pas à ses leçons de catéchisme
- ✓ L'instituteur force lui aussi les enfants des vieux-catholiques à suivre ses leçons de catéchisme.
- ✓ Dans une lettre datée du 6 mai 1909, le curé Wicht prédit à Eugène Sansonnens de terribles conséquences pour ses actes de schismatique. Vous vous damnez, écrit-il. Vous agissez sans réflexion comme les gamins et les fous.
- ✓ Les femmes de Montbrelloz chassent à coups de balais les enfants d'Autavaux.
- ✓ Le Conseil d'Etat, Georges Python en tête, et l'évêché cherchent un compromis. Forel et Autavaux, détachés de la paroisse d'Estavayer, ne veulent pas entendre parler d'un rattachement à Rueyres et à Montbrelloz. Soit ! Et si l'on fondait une nouvelle paroisse, en créant tout d'abord un rectorat d'Autavaux-Forel, dont la desservance serait assurée par le curé de Montbrelloz ? Cette idée des autorités religieuses et civiles se concrétisera en 1909 déjà.
- ✓ De multiples autres vexations et mépris sont signalés dans les rapports que Fatôme envoie à son Eglise.

La fin du schisme

La peur de la damnation éternelle, le tonnerre déclenché en et hors de chaire par le curé Wicht contribuèrent aux premiers désistements des « renégats ». D'autres allaient suivre. Propos d'un journaliste : *Les femmes, qui sont ici comme ailleurs gardiennes des traditions, les femmes fascinées par la terreur de la damnation, retirent leur mari et leurs fils du fossé schismatique.* A peine une année après le début de son activité à Autavaux, l'abbé Fatôme s'en va, le 2 avril 1910.

Le rectorat catholique romain de Forel-Autavaux créé en 1909 supplanta la communauté catholique-chrétienne. On s'efforça même de gommer le souvenir de cette période de perturbation religieuse. Mme Gilberte Duc, domiciliée à Forel, née en 1914 soit peu d'années après les événements, l'a confirmé tout récemment : *J'avais 12 ans et j'étais au pensionnat à Orsonnens. J'ai appris l'existence du schisme par un professeur de musique de Payerne, M. Canivet, qui donnait des cours à Orsonnens. Dans ma famille et mon village, on n'en parlait pas.*

La chapelle de Forel fut transformée et agrandie en 1923. Mme Marie Sansonnens donna 60 000 fr. pour réaliser ces travaux. Le rectorat devint paroisse en 1942.

Les services de « Monseigneur »

Le hameau des Planches, aujourd'hui rattaché à Forel, a vécu en dehors de ces événements. Ses habitants allaient à l'église à Rueyres-le-Prés. Ils vinrent à Forel dès 1934, année où l'église de Rueyres fut incendiée.

Dans une interview parue dans le *Républicain* du 4 août 1977, M. Joseph Marmy, ancien député et syndic d'Autavaux - un ancien servant de messe de Fatôme - rappelait en compagnie de Mme Marguerite Duc-Sansonnens divers souvenirs du schisme, dont plusieurs figurent dans cet article. Lors de cet entretien, M. Marmy a évoqué une anecdote dont les héros sont les agriculteurs des Planches. En 1910, les habitants du hameau se prétendent copropriétaires de la chapelle de Forel et réclament leur part, puisqu'ils assistent aux offices à Rueyres. Par gain de paix, l'évêché leur verse quelques centaines de francs. Une manne bienvenue pour les paysans des Planches qui s'empressent d'acheter en commun une machine à arracher les pommes de terre. Celle-ci est baptisée la « Monseigneur », que l'on se passe à l'époque de la récolte des tubercules... Il paraît qu'avec le solde du montant versé par l'évêché, les bourgeois ont acheté un cric, dont l'usage leur était réservé !

Quelques mots sur la religion catholique-chrétienne

A l'origine du schisme d'Autavaux, aucun conflit d'ordre théologique. Tout est parti de la décision de séparer les deux villages d'Autavaux et de Forel de la paroisse d'Estavayer. Pourquoi a-t-on choisi la religion vieille-catholique plutôt que le protestantisme ? Si l'on pense à la proximité des protestants vaudois, le fait peut paraître étonnant. Quelqu'un a-t-il la vraie réponse à cette question ?

Une explication pourrait être que les rites vieux-catholiques sont plus proches du catholicisme traditionnel. En 1909, la séparation des vieux-catholiques de l'Eglise romaine était récente puisque réalisée après le concile Vatican I, en 1870. Un rappel succinct.

Lorsque le dogme de l'infaillibilité pontificale a été proclamé en 1870 - après des débats conciliaires tumultueux - une minorité de catholiques ne l'a pas accepté. La décision fut finalement votée à l'unanimité moins deux voix contre, à la faveur du départ précipité des évêques français et allemands, soit en raison de la guerre franco-prussienne qui était sur le point d'éclater, soit qu'ils préféraient s'abstenir et quitter Rome plutôt que de voter non. Lors des séances préparatoires, une grande partie des évêques français - notamment Mgr Dupanloup - allemands et suisses s'étaient prononcés contre cette définition. Ces catholiques voyaient dans le nouveau dogme une abdication des évêques face à l'omnipotence du Pape. L'infaillibilité était ressentie par eux comme une contradiction avec les croyances de l'Eglise primitive, comme d'ailleurs d'autres décrets pontificaux. Des catholiques minoritaires ont fondé leur propre Eglise, dans laquelle ils voyaient pourtant la continuité de l'ancienne Eglise catholique. D'où le nom de « vieux-catholiques ». La décision de créer en Suisse des paroisses indépendantes a été prise lors de la *Journée d'Oltén*, en 1872. Le premier évêque, Mgr Edouard Herzog, professeur de théologie, a été élu en 1876. Les

églises vieilles-catholiques des différents pays sont unies depuis 1889. Il s'agit de l'Union d'Utrecht, ville des Pays-Bas dont l'évêque a assuré la « succession apostolique », c'est-à-dire la transmission des pouvoirs sans interruption depuis l'Eglise primitive. Actuellement, la Suisse compte dix-huit mille vieux-catholiques, dans 37 paroisses.

Présentation de l'abbé Paul Fatôme

Paul Fatôme est né à Equeurdreville, à proximité de Cherbourg, dans la Manche, en Normandie, le 31 décembre 1873. Son père le destine à la marine. Il commence une école de mécanicien. Mais sa foi l'aiguille ailleurs. A 17 ans, il entre au petit séminaire où il reste jusqu'à 20 ans. Il fréquente ensuite le grand séminaire de Coutances où il poursuit ses études théologiques, avec une année d'interruption pour le service militaire. Contrairement à ce qui a été affirmé, il ne devient pas prêtre catholique romain. Il est sans cesse en recherche de vérité. Il part à Paris, puis à Rome dont il revient insatisfait. Un prêtre vieux-catholique dont il fait la connaissance le met en rapport avec Mgr Herzog, évêque suisse catholique-chrétien. Paul Fatôme entre à l'Université de Berne où il suit les cours de théologie de Mgr Herzog et d'un savant abbé français qui devient son ami, Eugène Michaud. Paul Fatôme est ordonné prêtre vieux-catholique en la cathédrale de Berne le 29 décembre 1905. Il revient ensuite en France où il a la douleur de perdre son père et une sœur. Il devient ensuite curé de St Cyr-la-Roche, en Corrèze.

Des difficultés avec l'Eglise catholique romaine l'obligent à quitter la Corrèze. Mgr Herzog l'appelle à Autavaux. Après son départ de ce village en avril 1910, l'abbé Fatôme prêche à Genève, à la Chaux-de-Fonds, à Lyon. En 1912, il est à Nantes. Son activité y est débordante, malgré les habituelles vexations qui recommencent partout où il exerce son ministère. Il ouvre une chapelle, un presbytère, un patronage.

La guerre de 1914 arrive. Le voilà brancardier sur le front. Il reste 25 mois dans les tranchées. Il est décoré de la Croix de guerre pour son grand courage. Revenu à Nantes, il tient à réaliser un projet qui lui tient à cœur : construire un asile de vieillards. Il parcourt la France, la Suisse, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne pour récolter des fonds. Il parvient à ses fins, grâce tout spécialement à l'aide de l'évêque d'Utrecht. Il travaillera de ses mains pour construire cet asile. Pendant la guerre de 1914-1918, il refusa d'être consacré évêque.



Le curé Paul Fatôme devenu évêque

En 1935, l'abbé Fatôme fit paraître un journal, *Le catholique français*. A cause d'un manque de fonds, le journal disparut après une dizaine de numéros.

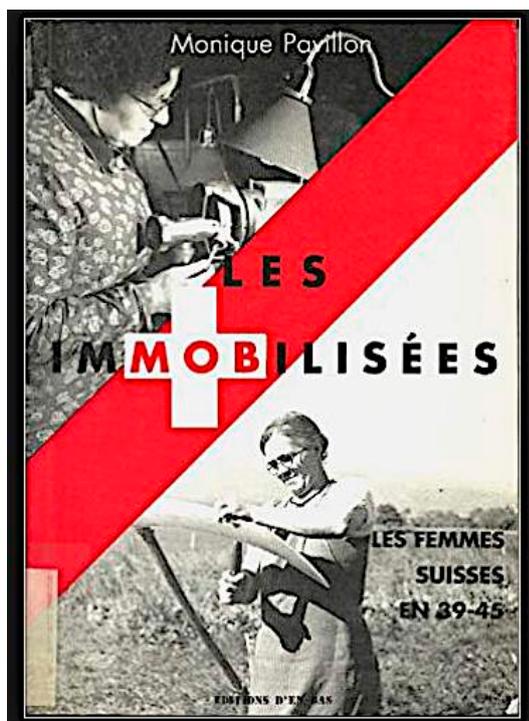
Lors d'un voyage en Pologne, en 1922, l'abbé Fatôme rencontre la fondatrice de la secte des Mariavites. Il est très marqué par cette rencontre, mais reste fidèle à son Eglise durant les années qui suivent. En 1936, il se rallie aux Mariavites. Le 4 septembre 1938, l'abbé Fatôme - qui s'appellera dorénavant Père Marc - est consacré évêque par Mgr Kowalski, l'archevêque de la secte. Il semble que Mgr Fatôme ait manifesté divers désaccords avec certaines pratiques ésotériques de la secte mariavite, « cet étrange surgeon » de l'Eglise romaine comme l'appelle un historien. Pendant l'occupation allemande, dans les années 40, Mgr Fatôme hébergea une religieuse mariavite polonaise dans sa communauté de Nantes. Celle-ci, prêtre, voulait célébrer la messe. Le Père Marc (Fatôme) s'y opposa. Il s'éloigna par la suite des Mariavites.

Paul Fatôme est décédé à Nantes le 28 août 1951.

Sources : (interviews divers)

- Archives de l'évêché de Fribourg ;
- documents divers fournis par MM. Jean-François Mayer, historien ;
- Dr Urs von Arx, professeur à l'Université de Berne ;
- abbé Bernard Vignot, prêtre catholique-chrétien, Notre-Dame-de-Bondeville (France) ; abbé Jean-Claude Mokry, prêtre catholique-chrétien, Grand-Lancy ;
- Mgr Teysot, évêque gallican d'Aquitaine, Bordeaux

Un essai historique sur les femmes suisses durant la guerre 1939-1945



Cet essai, signé Monique Pavillon, a paru aux Editions d'En Bas en 1989. Il est intitulé « Les Immobilisées : les femmes suisses durant la Seconde Guerre mondiale : essai historique »

Je me souviens de la situation des femmes de paysans de mon village d'Onnens à cette époque. Elles étaient astreintes à remplacer leurs maris mobilisés dans les durs travaux masculins, à l'écurie et dans les champs, avec en plus tous les travaux du ménage. A part les maris, bien des chevaux étaient mobilisés aussi et il fallait atteler des vaches. Une époque très dure !

Présentation du livre

De 1939 à 1945, en Suisse, plus de 400 000 hommes feront une moyenne de 600 jours de

service militaire. Ils participent à la « Mobilisation générale » ou, plus simplement, à la Mob. Les femmes, elles, restent « immobilisées » à la maison... mais pas « au foyer ». Elles vont remplacer les hommes aux champs, dans les bureaux et, massivement, dans les usines. Dans quelles conditions, à quel prix, avec quelles conséquences ?

Pour la première fois, une historienne, Monique Pavillon aborde ces questions. Elle montre comment la Mob entraîne une nouvelle distribution des rôles masculin et féminin. Comment le travail des ouvrières est décisif pour l'industrie suisse, dont la collaboration avec l'Allemagne est considérée aujourd'hui comme importante pour expliquer la sauvegarde de l'indépendance helvétique. Comment, malgré la création du Service complémentaire féminin (SCF) en 1940, l'armée n'a jamais vraiment imaginé de donner aux femmes une place réelle dans la Défense nationale.

Cet essai historique rend justice à l'apport irremplaçable, mais toujours occulté, du travail féminin. Il amène à s'interroger sur la légitimité de la version gris-vert de l'Histoire.

Article de Brigitte Studer sur les Immobilisées

Brigitte Studer, née en 1955, est historienne, professeure d'histoire contemporaine à l'Institut d'histoire de l'université de Berne.

Le 2 Septembre 1939 plus de 400 000 hommes mobilisés quittent leur travail, leur famille, leur foyer. Ils partent garder les frontières, défendre la patrie. A la fin de la guerre, ils seront considérés comme les acteurs de l'Histoire, ses héros.

Les femmes par contre, ces immobilisées, qui reprennent les emplois laissés vacants et accomplissent les labeurs de la terre, qui remplacent le père auprès des enfants et remplissent seules tout à coup les mille et une tâches de la vie quotidienne, qui donc en parle ? Aucune médaille ne les décore, aucun livre n'a reconnu jusqu'à maintenant leurs mérites. Par son essai historique, Monique Pavillon veut pallier ce manque, ce déficit non seulement de l'historiographie, mais aussi de la mémoire collective.

Comme les récents débats sur le rôle de l'armée dans la prévention d'une offensive allemande l'ont démontré, en laissant dans l'ombre la part de l'économique, l'on obscurcit également la contribution des femmes : ces ouvrières, par exemple, qui non seulement remplissent les places de travail laissées par les mobilisés, mais dont le nombre grossit même lorsque les hommes reviennent. L'augmentation du coût de la vie pousse en effet les femmes à toucher un salaire. De plus, la bonne conjoncture de certaines entreprises, notamment celles produisant pour l'Allemagne - ce qui leur permet de payer de meilleurs salaires que le secteur des soins et le service de maison - est à l'origine d'un large déplacement de la main d'œuvre féminine vers le secondaire. A tel point semble-t-il - mais les statistiques précises font malheureusement défaut - que les autorités déplorent la pénurie de personnel dans ces secteurs traditionnellement féminins.

Paradoxalement, ces femmes dans l'industrie n'apparaissent pas ou guère dans l'imagerie populaire. Celles dont on parle, qu'on glorifie, ce sont les femmes de la terre, ces paysannes à la double besogne : le travail des champs et de l'écurie, du ménage et de la garde des

enfants. Leurs conditions de vie sont dures. Par le Plan Wahlen, l'utilisation des terres est intensifiée, ce qui, à une époque où l'agriculture est encore très peu mécanisée, se traduit par une augmentation du travail humain. Pourtant ceci ne suffit pas à alimenter le pays. Afin d'acquérir certaines denrées - sucre et engrais, entre autres - la Suisse exporte vers l'Axe (Allemagne, Italie, Japon) jusqu'en 1942 des fruits, du lait frais ou condensé et du fromage. Celles qui triment à la campagne ignoraient probablement cette collaboration avec l'Allemagne et ses deux alliés ; c'est pourtant une autre facette de la contribution des femmes à la survie matérielle de la Suisse.

Monique Pavillon aborde aussi la participation des femmes à la défense nationale dans le cadre du Service complémentaire féminin (SCF) créé en 1940 ou l'activité d'entraide, notamment le secours aux enfants, organisé par la Croix-Rouge. (...)

Croyances de jadis dans notre canton

Avant la science...

La médecine, pendant longtemps, ne fut pas l'apanage du seul corps médical. Des « recettes de grands-mères » faisant appel à toute une pharmacopée fantastique se transmettaient de génération en génération. Jusqu'à ce que la science, grâce à des recherches conduites avec la plus grande rigueur, vienne effacer maintes croyances farfelues, ou démontrer aussi parfois le bien-fondé de croyances aux vertus réelles de certaines plantes.

Justin Sciboz, de Treyvaux, est l'un des rares Fribourgeois qui ait répondu, en 1932, à un questionnaire lancé sur le folklore de notre canton. Le fonds Sciboz, aux Archives de l'Etat, nous livre ses réponses. Celles-ci nous éclairent sur les mœurs, les coutumes et les croyances de nos ancêtres. Arrêtons-nous un instant à quelques lignes du chapitre que Sciboz réserve aux maladies :

La cause de certaines maladies était un sort jeté par quelque énergumène malveillant qui avait « bayi mô », donné le mal. Une pratique plus ou moins magique devait être le remède au maléfice. Ainsi, de l'urine de garçon mélangée à une quelconque tisane pouvait guérir la jaunisse. Le mélange se faisait à l'insu du malade...

Le mal de dents n'était que rarement soumis au dentiste. En lieu et place, une bonne ration de goutte circulait sur la dent douloureuse, bouche fermée et avec agitation du menton et des joues. La goutte était parfois remplacée par de la camomille. Un mouchoir passé sous le menton et attaché sur la tête tenait le mal « bien au chaud ». Autres recettes contre les maux de dents : des cataplasmes de lin ou de cendres de bois. La plupart des villages disposaient d'un « arracheur de dents », qui utilisait des instruments rudimentaires dont la propreté douteuse causait parfois des infections.

Deux petits os qu'on extrayait de la tête de l'écrevisse avaient la propriété de faire sortir de l'œil un corps étranger.

L'habitude de dire « Dieu te bénisse » à la personne qui éternue date de l'époque où la peste ravageait nos régions. La terrible maladie s'annonçait par des étternuements. Depuis lors, on continue de demander la bénédiction divine sur celui ou celle qui éternue.

La chélidoine ou herbe aux verrues était employée pour faire disparaître ces disgracieuses excroissances. On cassait la tige de la plante et le jus qui en sortait était appliqué sur la verrue avec le tronçon de la tige.

Si vous êtes irritable... Laissez donc infuser 50 g de fleurs de lavande dans une litre d'eau pendant cinq minutes. Buvez trois à quatre tasses de cette tisane par jour et vous retrouverez un calme... olympien.

Et encore...

Tout ce qui précède est bien léger en regard du large éventail de croyances auquel la population se référait... ou se réfère encore ! On pourrait s'arrêter aux secrets transmis de génération en génération pour guérir les brûlures, pour arrêter les hémorragies, pour faire disparaître les verrues, l'herpès... On pourrait évoquer aussi le magnétisme utilisant le fluide magnétique à des fins de soulagement et de guérison par des recours à des passes, à l'imposition des mains ou au pendule. Un chapitre pourrait encore décrire les manipulations des rebouteux.

Si des croyances s'estompent, mais ne disparaissent pas, rien de commun néanmoins avec les siècles passés. Les éclairages à la bougie de suif - entraînant des ombres vacillantes dans une semi-obscurité - favorisaient la croyance aux apparitions, aux fantômes, aux « péchyèdres ». La chasse aux « sorcières » et à leurs prétendus maléfices a disparu grâce aux progrès de la civilisation. Dans notre seul canton, il y eut plus de mille personnes torturées, emprisonnées et la plupart mises à mort pour sorcellerie durant les XVI^e et XVII^e siècles. L'historien Père Apollinaire Dellion relève même 20 à 30 exécutions par année.

Constatons enfin que ceux qui usent de toutes les stratégies parallèles à la médecine finissent par recourir au médecin quand ça va vraiment mal...

Quelques souvenirs d'enfance de Mgr Jaccoud

Bref curriculum de Mgr Jaccoud

Jean-Baptiste Jaccoud est né à Fiaugères en 1847 où il est décédé en 1927. Il a effectué ses études au collège de Saint-Maurice et à Saint-Michel, puis au Collegium germanicum de Rome. Il a obtenu un doctorat en théologie et en philosophie. Il successivement exercé les fonctions de vicaire à Assens, de curé de Siviriez, de professeur de philosophie et enfin de recteur du Collège Saint-Michel de 1888 à 1924. Il a assuré le développement de cette institution. Il fut aussi chargé de cours à l'Université de 1891 à 1924. Il a collaboré à de nombreux journaux. Il a contribué de toutes ses forces à la politique conservatrice dont les mentors étaient notamment Georges Python et le chanoine Schorderet. Il est devenu camérier secret du Pape Léon XIII en 1898 et il a dès lors porté le titre de Monseigneur. Il est notamment l'auteur d'un

Cours de philosophie et d'études sur le collège Saint-Michel. En 1921 lui a été décerné le titre de docteur honoris causa de l'Université de Fribourg. Ses souvenirs d'enfance ont été publiés en 1926.



Mgr Jaccoud a fait construire à Fiaugères, en style gothique, une chapelle dédiée à Marie Immaculée. Elle a été bénite en 1884. Joseph Reichlen y a peint deux tableaux : un saint Canisius et un saint Nicolas de Flue.

Les « Nouvelles Etrennes fribourgeoises » de 1928 relèvent l'esprit encyclopédique de Mgr Jaccoud : il dominait les littératures anciennes, la philosophie, la théologie, l'histoire et la géographie, le droit, les sciences naturelles, l'histoire de l'art...

Extraits de ses souvenirs :

Les travaux et les jours à Fiaugères dans les années 1850

Avec le temps de la Passion et Pâques, c'était le printemps qui succédait à l'hiver, non sans quelques retours de froids et des gelées tardives qui survenaient quelquefois en plein mois de mai. Les premiers travaux de la campagne faisaient sortir tout le monde.

Il fallait conduire le fumier et l'étendre, ratisser les feuilles le long des haies, défaire les taupinières et passer la herse sur le fumier étendu quelque temps auparavant et tout bien nettoyer. On préparait ensuite les champs pour le labour, puis on commençait par le fossage du jardin, et la charrue, traînée par deux ou trois chevaux, retournait le sol qui devait être ensemencé. (...) La fin du printemps était marquée par l'essaimage des abeilles,

qui était chaque fois un petit événement, et par le départ du bétail pour la montagne, le bétail lui-même communiquant aux gens sa joie et son bonheur de vivre. (...)

J'avais onze ans lorsque, en 1858, accompagnant le bétail pendant la nuit, j'eus le plaisir de contempler une très grande comète, dont la queue remontait presque de l'horizon jusqu'au zénith, dans l'hémisphère septentrional.

L'été nous offrait, avec de longues journées, un paysage plus uniformément vert et un horizon légèrement brumeux, qu'animaient, dans le lointain, les blanches cimes des Alpes. Des orages, accompagnés d'éclats de tonnerre, interrompaient de temps en temps les chaleurs ; parfois la température baissait et l'on avait à souffrir de pluies persistantes. Mais le souvenir qui m'est le mieux resté, c'est celui des journées ensoleillées et chaudes pendant lesquelles on se mettait volontiers à l'ombre des arbres. Et il faisait aussi bon dans les sombres forêts de sapins ou sur les bords de la Mionnaz, à la pêche des écrevisses.

Les travaux de la campagne se succédaient presque sans interruption, des foins à la moisson puis aux regains, à partir du quinze juin au commencement de septembre. Quoique très astreignants, ces travaux avaient bien leur charme. On fauchait dans la matinée et déjà de très bonne heure, car les faucheuses et autres machines n'étaient pas encore connues. Puis, il fallait étendre le foin, le retourner, le mettre en petits tas pour la nuit, et après l'avoir défait de nouveau le lendemain, l'amonceler pour le mettre en char et l'engranger. C'étaient là des occupations où les enfants de sept ans apportaient leur concours.

Cerises, foires, moissons, regains, fruits...

Nous avions un grand nombre de cerisiers ; les enfants de mon âge allaient à toute heure du jour se servir sur l'arbre même. Plus tard, on allait aux fraises, aux framboises, aux myrtilles, le long des haies, dans les bois, près des tourbières ; ce qu'on rapportait dans un panier ou un bidon était servi à table avec de la crème.

Après les foins on avait un répit dont on profitait pour aller à la foire de Rue, de Romont ou de Bulle, ou encore pour faire un pèlerinage à Notre-Dame du Bois.

Puis, c'étaient les moissons. On semait du blé d'automne et des céréales printanières - blé, seigle, orge, avoine - ; quand le blé d'automne ne s'était pas trop perdu surtout à la fin de l'hiver, à toutes les bises d'avril, on en vendait quelque peu ; en tout cas, on avait le nécessaire, et, en prévision des années de disette, il fallait qu'on fût toujours, en ce qui concerne le blé, d'une année en avance. Les travaux de la moisson étaient souvent rendus pénibles par une chaleur intense, mais ils duraient moins, si ce n'est qu'ils coïncidaient facilement avec les regains, de sorte que la corvée n'en était pas moins astreignante.

Septembre était un mois de transition, qui gardait quelques-uns des charmes de l'été et y ajoutait ceux d'une atmosphère plus transparente, d'un soleil plus doux et spécialement doré, de matinées plus fraîches et de soirées très calmes. Les fruits commençaient à mûrir et tranchaient par leurs teintes orangées et même rouges sur la verdure des feuilles ; celles-ci changeaient peu à peu de couleur, passaient au jaune, au brun, même au rouge vif. Seules les prairies, avec la dernière herbe qui succédait au regain, restaient ou redevenaient

parfaitement vertes. On commençait à faire paître le bétail, et de toutes parts le carillon des clochettes égayait le paysage.

Les noisettes

Une charmante occupation d'automne, à laquelle je me suis souvent livré avec mon père un peu âgé, c'est la cueillette des noisettes, qui étaient alors très abondantes, grâce aux haies vives, touffues et hautes, qui bordaient les propriétés. Avec de bons yeux, on découvrait facilement les noisettes, et il n'y avait qu'à attirer à soi, au moyen d'un crochet, les branches de coudrier trop hautes. Chaque enfant se faisait sa provision de noisettes qu'il cassait le dimanche au retour des vêpres, ou pendant les longues soirées d'hiver. La saison se terminait, dans notre paroisse, par la Saint-Martin, suivie de la bénichon, vers le milieu de novembre. Bien qu'elle durât trois jours et que l'entrain fût général, la bénichon n'entre guère dans ma provision de souvenirs poétiques ; la fête, du matin au soir, était trop exclusivement gastronomique.

Une sorcière du XVII^e siècle

Cette légende fait partie de l'ouvrage intitulé « Légendes fribourgeoises », de Joseph Genoud ; Imprimerie et Librairie de l'Œuvre Saint-Paul, Fribourg, 1892

Quelques mots sur l'auteur

Joseph Genoud est né à Vuadens en 1851 et il est décédé à Fribourg en 1919. Il a suivi les cours du Collège Saint-Michel, puis ceux du Grand Séminaire avant d'être ordonné prêtre en 1876. Après avoir été curé d'Yverdon de 1880 à 1883, il fut nommé professeur au collège Saint-Michel où il a enseigné de 1883 à 1919. Parmi ses ouvrages figurent « Les Saints de la Suisse française, Légendes fribourgeoises, Le bienheureux Pierre Canisius ». Il a collaboré également à plusieurs journaux, royalistes et ultramontains. Il a publié des études dans de nombreux périodiques, surtout dans la « Revue de la Suisse catholique » qui a présenté sa longue étude historique sur l'abbaye d'Hauterive. Joseph Genoud a dirigé « La Semaine catholique de la Suisse française » de 1892 à 1919.

La sorcière d'Ecublens

Mya Vuarney, veuve de Jacques Blanchet, d'Ecublens, près de Promasens, fut dans son temps l'une des plus célèbres comme des plus infortunées sorcières. Remontons jusqu'en 1634, en l'année même où Fribourg ne compta pas moins de trente exécutions de criminels accusés de forfaits semblables. Instruisons vite son procès et hâtons-nous d'allumer le fatal Weber.

Qui nous redira son histoire ? Demandez-là, répondent les documents, « au sage et prudent seigneur Jost Ammann, bourgeois de Fribourg, moderne bailli de Rue. » C'est lui qui, en cette qualité, a commencé les enquêtes dès le 1^{er} mars, puis les découvertes les plus émouvantes se sont rapidement succédé. Voici donc ce qu'il a appris.

Cette femme a participé au sabbat, à l'affreuse « schetta » que tant de voyageurs nocturnes ont entendue. Connaissant plus d'un lieu de réunion, elle se rendait en divers endroits, par exemple à Montet ou au Cercet, près du pont de la Broye ou entre Granges et Villeneuve. Bien vite, elle a fait une fâcheuse rencontre. Un jour, vers 1615,



un grand homme noir s'est présenté sous ses yeux à la place nommée Es-Mollients ; il l'a égratignée sur la tête à cause des jurements qu'elle avait proférés, puis il l'a endoctrinée et prise dans ses filets infernaux. C'était un démon de la pire espèce, appelé Gabriel. Elle a signé avec lui un pacte solennel et lui a promis une obéissance aveugle.

Le diable, par Eugène Reichlen, dans « Légendes fribourgeoises » de Marie-Alexandre Bovet

Devenu son maître ou plutôt son tyran, cet étrange personnage ne s'est guère montré accommodant. Ainsi, deux années après la stipulation de l'horrible marché, il lui a demandé des agneaux. La pauvre veuve n'en possédait point, mais elle en a trouvé deux dans une campagne voisine, les a conduits l'un au-dessus du village, l'autre près des remparts de Rue, et les a livrés à son souverain transformé pour la circonstance en une grande perche de sapin. Certes jamais Ovide n'eût rêvé une telle métamorphose, mais il n'est pas donné à chacun d'être malin... comme un diable.

Une autre fois, le mystérieux individu sut mieux prendre des airs de galant. « Je vous rendrai riche et heureuse, ma belle, dit-il à sa victime, car l'or et l'argent ne me coûtent rien, et avec ces précieux métaux vous pourrez satisfaire tous vos désirs. » A ces mots, Mya tressaillit d'allégresse, poussa un cri de joie, tendit la main à son cher bienfaiteur et reçut à l'instant une bourse bien remplie. C'était plus que ce qu'elle osait convoiter. Hors d'elle-même, folle de contentement, elle entra précipitamment en son modeste logis, dénoua de ses doigts fébriles les cordons du lourd sachet où elle ne découvrit pas moins de deux gros sous égarés au milieu d'une belle provision de « feuilles sèches de chêne et de fayard. » La leçon était bonne, mais, femme comme elle était, elle ne saura pas en profiter.

« Je réussirai mieux une autrefois », pensa-t-elle, puis aveuglée par cette folle espérance, elle renonça à son Dieu et à sa part de paradis, se livra sans réserve à Gabriel et lui exprima son attachement par des témoignages d'une honnêteté douteuse. Comme toute grande action mérite sa récompense, elle obtint près de Granges une « pucette » ou poudre blanche douée d'une efficacité merveilleuse pour tuer bêtes et gens. La recette était fort simple : il suffira de mettre cette substance pernicieuse dans du pain, du sel ou des « schétzerons » pour accélérer

ou compléter l'effet voulu, il conviendra de toucher le patient avec une certaine racine vomie par la bouche de l'esprit malin et très propre à provoquer d'admirables empoisonnements.

Mya se hâta de faire de douces expériences. D'après ses aveux, elle a débarrassé du fardeau de l'existence une chèvre à Granges, - c'est grave -, un petit enfant à Estavayer, - il en reste assez de grands - enfin un chat à Villaz-Bramaz (Villars-Bramard), - c'est impardonnable !

Rien que la mort n'était capable
D'expier ce forfait. On le lui fit bien voir.

Cependant entre Mya et Gabriel les relations devinrent toujours plus intimes. Parfois celui-ci, mal formé à l'école du bon ton, la saisissait par le cou (la marque satanique était encore visible à l'époque du procès) et l'emportait au sabbat, de la même façon qu'un aigle enlève et fait pivoter à travers les airs un tendre agneau. Que faisait-on dans ces tapageuses assemblées ? La malheureuse n'a pas tout révélé, mais elle en a dit assez pour prouver qu'on s'y amusait bien. Figurez-vous un vrai bal masqué, tel qu'on n'en voit plus que dans quelque grande société. Sorciers et sorcières dansaient et sautillaient, sautillaient et dansaient, se livraient aux rondes et aux coraules, aux cumules et aux rondes autour d'un feu bleu que deux diabolins, aussi gentils que jeunes, attisaient en gambadant. Quelles fêtes ! Seuls, nos concours de gymnastique peuvent en donner quelque idée. Enfin, pour terminer dignement la séance, un banquet était servi aux affiliés, mais la carte laissait à désirer. On y mangeait des bêtes tuées et rôties et l'on y buvait du cidre et des liqueurs colorées que, dans son langage plus coloré encore, Mya Vuarney nommait de la *picha d'égua* (pisse de jument), expression pittoresque que lui dicta sans doute la crainte d'avoir violé la loi fédérale sur l'alcoolisme.

Disons à sa décharge que cette malheureuse n'était pas une mère dénaturée. Gabriel la pressait de lui sacrifier ses propres enfants ; elle a refusé avec une obstination digne d'éloges. Elle était moins scrupuleuse dans ses rapports avec la grande famille du prochain. Pluie et grêle, vents et gelée, elle savait tout faire pour abîmer les récoltes. Voici son secret, tel qu'elle l'a confié aux juges : prenez une petite verge blanche, frappez avec cette badine l'eau du bassin d'une fontaine - de préférence d'une fontaine communale - et vous verrez l'eau se changer en vapeur, la vapeur en nuage, le nuage en grêle et en gelée. Avis aux agriculteurs !

Comme ses compatriotes ne savaient pas apprécier ses bons offices et qu'ils répondaient à ses bienfaits par de mauvais traitements, elle a cru à propos de se convertir en loup sauvage. Dans ce but, son patron lui a donné un certain poil dont elle se recouvrait pour opérer cette transformation. Sous ce singulier uniforme, inconnu des magasins du « Printemps » ou du « Bon Marché », elle réussissait à tuer veaux et moutons, chèvres et juments. Elle se nourrissait ensuite de leur chair délicate, en compagnie de son maître, car les deux avaient fondé un ménage modèle.

Nos magistrats n'ont rien compris à tant de qualités et à tant de mérites. Trois fois, dans les séances du 7, du 10 et du 17 mars, ils se sont occupés de cette infortunée. Trois fois, ils l'ont soumise à la torture, en la condamnant d'abord à être tirée à la corde simple, ensuite à être tenaillée en deux endroits sensibles, enfin à faire connaissance avec le poids de cent livres. En vain, elle renouvelait ses aveux et promettait de modifier son ordre du jour et de vouloir « vivre et mourir en chrétienne ». En vain elle criait : « Mercy » et demandait pardon à Dieu

et à messeigneurs. Dieu pardonna sans doute, les hommes furent inflexibles. Le 20 mars, le sinistre bûcher fut allumé, les flammes vengeresses enveloppèrent cette malheureuse et mirent fin à une vie d'aventures, de superstitions et de crimes. Terrible exemple des suites désastreuses que peut entraîner cette épidémie qu'un observateur a nommé le fléau des veillées.

Un conte dont le héros est l'âne de Saint Nicolas !

« *La Liberté* » du 27 novembre 2018 a publié un fort joli conte sur Saint Nicolas, signé Margot Knechtle.



En des temps anciens, un vieil âne gris vivait seul dans une sombre grange, gardée par un méchant fermier. Celui-ci avait l'habitude de commencer ses journées en ne s'occupant que de ses vaches et de ses poules, de sorte que souvent, à la fin de la journée, il avait oublié de rendre visite à l'âne. « C'en est assez ! » a un jour décidé le pauvre équidé. Affamé et malheureux, l'animal quitta un soir d'automne sa paille sale pour trouver un maître qui saurait s'occuper dignement de lui.

Or, quand il était petit, sa maman lui racontait l'histoire du gentil saint Nicolas, qui vivait dans la cité merveilleuse de Fribourg. « Lui me nourrira et sera gentil avec moi ! » se dit l'âne, en se mettant en route à travers les bois. Hélas, il ignorait que c'était la saison des poires à botzi et du chou rouge. La saison de la chasse.

Une balle sifflant à ses oreilles le lui apprit à ses dépens. Terrorisé, il prit ses sabots à son encolure, passant devant un petit chasseur caché dans un buisson. « Quel drôle de sanglier », entendit le petit âne en s'éloignant à toute vitesse, tandis que le chasseur armait à nouveau son fusil.

Face à saint Nicolas

A la sortie du bois, il aperçut la ville recherchée, sur un promontoire, dominée par une immense tour dentelée : la cathédrale. En s'avançant vers les portes, il s'approcha d'une bande d'enfants qui donnaient des coups de pied dans les tas de feuilles érigés au bord de la route. A son passage, les chenapans interpellèrent l'âne : « Eh, le rachitique ! Eh, l'avorton ! » en brandissant leurs lance-pierres et leurs frondes. L'animal prit peur et galopa vers les portes de la ville, les diabolins à ses trousses.

Au comble de la félicité

A l'entrée de la cité se tenait un vieil homme vêtu de blanc et d'or. Appuyé sur sa canne, il arborait une longue et soyeuse barbe qui ondulait dans la bise. Immobile, il semblait attendre la venue de l'âne depuis bien longtemps. « Approche, petit âne », dit le saint Nicolas d'une voix chaude. A la vue du vieillard, les méchants enfants prirent la poudre d'escampette. L'âne, rassuré, ralentit le pas.

Lorsqu'il arriva à sa hauteur, le saint Nicolas souleva deux énormes sacs qui débordaient de biscômes, et les attacha sur le dos de l'animal. « Ils sont drôlement légers », s'étonna le petit âne, qui portait maintenant sans effort son cavalier fringant vers les portes de la ville. Elles s'ouvrirent comme par magie, révélant une foule fébrile. « Le voilà », se réjouirent les enfants en accourant vers eux, qui une carotte en main, qui un morceau de sucre.

Fendant une marée émerveillée, l'âne se régala de tout ce que lui offraient les enfants et de leurs caresses. « Jamais plus je ne serai malheureux », soupira l'âne, au comble de la félicité, tandis qu'ils s'approchaient de la cathédrale sous un déluge de biscômes. A compter de ce jour, l'âne et le saint Nicolas vécurent heureux, et eurent beaucoup de petits admirateurs.

Les paysans d'Onnens marchent sur Fribourg

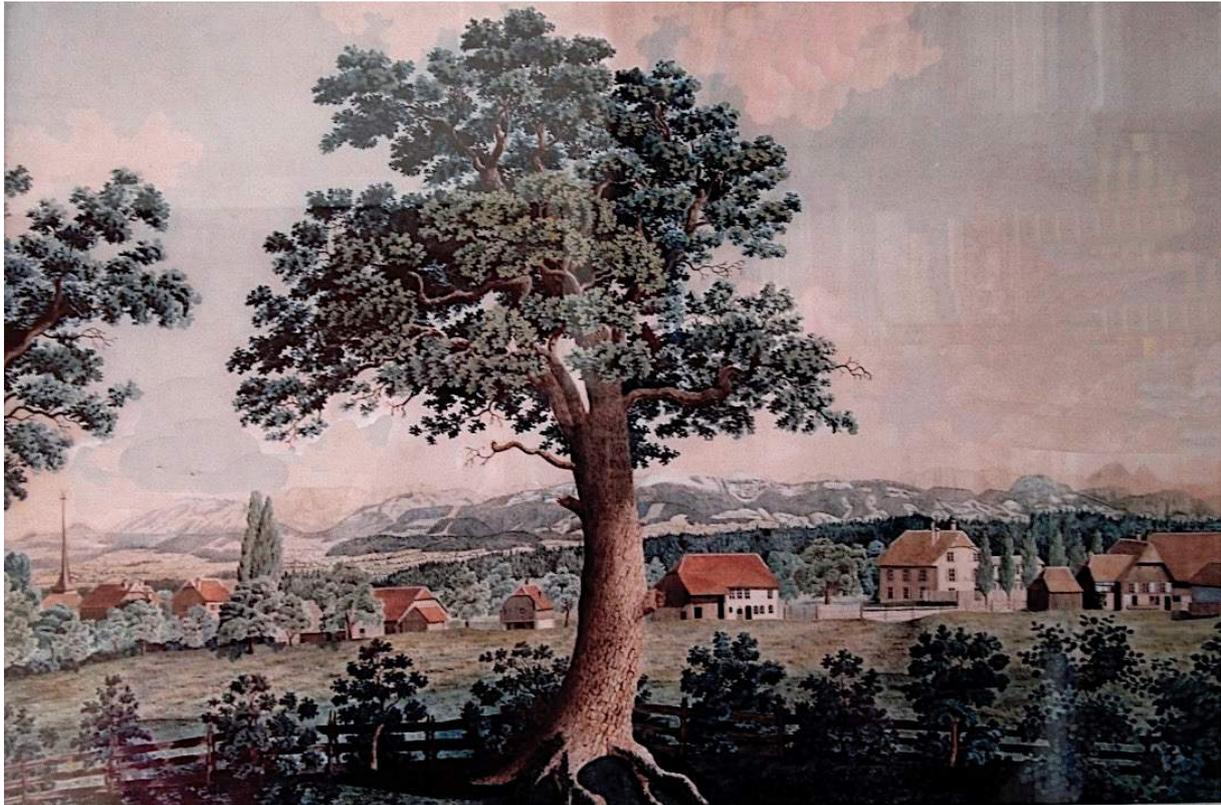
Le régime radical instauré en 1848 est en butte à la sourde opposition des conservateurs. Nicolas Carrard, de Mézières, par trois fois, marche sur Fribourg avec des troupes de paysans armés de fourches, de piques, de bâtons et de quelques armes. Louis de Weck et les paysans d'Onnens sont mêlés de près à la troisième insurrection de Carrard, en avril 1853.

21 avril 1853. Louis de Weck est à Onnens. Dans la nuit du 21 au 22, les gens d'Onnens - tous conservateurs - envahissent le château. On va renverser le gouvernement radical de Fribourg. Les insurgés sont là, avec à leur tête Carrard et le colonel Perrier, et ils nous disent de les suivre. Venez avec nous. Si vous ne venez pas, nous restons. Louis de Weck n'écoute que son courage. Son épouse Françoise, que l'on appelle Fanchette, est en larmes. Elle recommande

tout spécialement son mari à Pierre Dorand, leur domestique de Corjolens. En route pour Fribourg.

Le récit de Jean Grosset, de Corjolens

Les Annales fribourgeoises de 1916 nous donnent de la suite des opérations divers récits de témoins oculaires. Ils sont plus détaillés que celui de Tobie de Raemy. Voici les faits d'après Jean Grosset, de Corjolens, qui participa à la troisième insurrection de Carrard aux côtés de Louis de Weck.



Onnens vers 1850, tableau peint par Louis de Weck

Lors de l'insurrection, j'avais à peine 20 ans. Je quittai ma ferme de Corjolens avec mon frère Pierre et trois domestiques. Arrivés à Fribourg de bonne heure le matin par la porte des Etangs, nous nous sommes dirigés vers le collège. Je me vois encore derrière Carrard lorsque celui-ci dit : Laissez-moi sortir. Nous sommes trahis. Nous allons être tués. Carrard fit une prière en portant à ses lèvres un crucifix. A peine eut-il fait quelques pas qu'il reçut un coup de baïonnette dans le ventre, puis un coup de feu dans la poitrine. On l'a ensuite horriblement défiguré en lui fendant la mâchoire d'un coup d'épée.

Louis de Weck était parmi nous. Je ne suis pas sorti avec Carrard, mais je suis entré dans le corridor du collège - où je vis tomber mon ami Antoine Gummy, d'Onnens, un très bon chantre avec lequel je chantais les offices - et je montai à la tribune de l'église avec une douzaine d'hommes de Corjolens. Des balles perçaient la rosace. Notre domestique Bays, du Pays d'En-Haut, n'avait peur de rien. Il dit à ses camarades, en patois : Vous n'êtes que des peureux. J'eus un moment l'idée de m'enfuir par le toit de l'église. Trop tard ! Je vis trois carabines braquées sur moi. Je me rendis et servis de parlementaire aux douze camarades qui se

trouvaient derrière moi. On nous désarma avec une grande brutalité. Puis on nous conduisit jusqu'à l'église Notre-Dame, par la ruelle du Collège et la rue de Lausanne. Il y avait avec nous le frère du chef de l'insurrection, Daniel-Joseph Carrard, curé de Lentigny. Il ne portait pas de soutane. On l'a reconnu et on lui a fait subir toutes sortes de mauvais traitements. On lui a labouré les joues avec des clés, des couteaux et des chiens de fusil.

De l'église Notre-Dame, on nous conduisit à la prison des Augustins. L'un des geôliers était particulièrement grossier. Un jour, il m'interpelle et me reproche d'avoir été l'un des chefs de la bande. Il me présente un bol de soupe et crache dedans. Je lui jette immédiatement le bol en pleine figure. Ma punition : une nuit dans un cachot qui ressemblait à un trou noir.

Mon emprisonnement dura sept semaines. Ma maman faisait deux à trois fois par semaine le voyage de Corjolens à Fribourg et nous apportait des provisions. Ce régime de faveur était dû au fait que la sœur de ma mère était en service chez M. Xavier de Fégely, père du préfet. Ces relations avaient incité le juge Mauron à accorder des droits de visite.

Une période vraiment troublée

Le 22 mai 1853, Louis de Weck fut condamné à 18 mois de réclusion par une cour martiale. Son domestique Louis Dorand de Corjolens avait été tué durant le combat. A la suite d'un recours, les insurgés furent rejugés le 27 juillet 1853. Ainsi que la plupart des accusés, Louis de Weck fut libéré. Il put regagner Onnens.

Gerhard Hasinger et l'agriculture bio



Terre et Nature, 27 septembre 2018, Spécial 120 ans

Avec son test à la bêche, il a participé à l'avènement du bio en Romandie. Chaque mois, Terre et Nature part à la rencontre d'une personnalité qui a marqué le monde agricole romand ces cent vingt dernières années. Gerhard Hasinger a accompagné les paysans bios pendant plus de vingt ans.

Tous les paysans romands qui se sont reconvertis à l'agriculture biologique de 1980 à 2000 l'ont forcément vu passer à un moment ou à un autre sur leur exploitation. Avec ses conseils avisés, son accent bavarois et sa fidèle bêche, Gerhard Hasinger a accompagné pendant plus de vingt ans les agriculteurs bios de Delémont à Sierre. La bêche qui l'accompagne partout est plus qu'un outil ; c'est une véritable alliée dans la quête de reconnaissance pour des sols vivants que Gerhard Hasinger a menée tout au long de sa carrière. Car pour cet agronome aujourd'hui basé en Gruyère, « le sol est comme l'océan, un écosystème hypercomplexe où cohabitent des milliers d'êtres vivants et qu'il faut mieux appréhender ».

Du Niger à la Gruyère

Gerhard Hasinger est né en 1944 près de Munich, dans une famille d'imprimeurs. A 26 ans, après des études en physique expérimentale, il réalise un tour du monde au cours duquel il rencontrera sa future épouse, gruérienne. Avec elle, il tiendra sept années de suite un alpage entre la Dent-du-Bourgo et celle du Chamois. En parallèle, il effectue un CFC d'agriculteur à Grangeneuve (FR), à l'issue duquel il part faire du développement agricole au Niger, dans le massif montagneux et aride de l'Aïr. Il y aidera les populations touaregs à améliorer leurs systèmes d'irrigation. A son retour en Suisse, en 1982, Gerhard Hasinger pose ses valises à Pringy (FR) et intègre la Haute École d'agronomie de Zollikofen (BE) « C'est l'époque où l'on passe du productivisme à l'agriculture intégrée. On commence à comprendre que l'azote et des phytos¹ ne nous rendront pas invincibles. » Lui se prend de passion pour la vie des sols et leur complexité, sensible aux phénomènes d'érosion, de compactage, de battance² et convaincu que « le sol n'est pas qu'un substrat ». Son diplôme en poche, le FiBL³, fraîchement créé et qui participe alors à un programme national de recherche sur l'utilisation des sols, l'embauche. Il devient le premier conseiller spécialisé en agriculture biologique à sillonner les campagnes romandes. « Ma première mission a été d'appliquer le cahier des charges bio en homogénéisant les pratiques agronomiques. » Il se frotte aux pionniers du bio, ces « résistants au productivisme qui tous cherchaient des pistes agronomiques pour se passer des intrants⁵ chimiques ». Il travaille main dans la main avec Beat Waber, Bertrand Rime, Wolfgang Wawrinka, François-Philippe Devenoge, Urs Gfeller, Michel Chaubert, des producteurs devenus aujourd'hui des références dans le monde du bio. En parallèle, il poursuit un travail de recherche sur la vie des sols et développe son fameux « test à la bêche ». « Ce n'est rien d'autre que de la pédologie⁶ appliquée aux exploitations agricoles. En creusant à 45 cm de profondeur, on comprend mieux les bobos dont souffrent les sols, notamment dans les horizons inférieurs, sous la partie labourée. » La démarche de Gerhard Hasinger est simple en apparence, mais participe à changer le rapport des exploitants à leurs sols. « Réaliser des analyses en laboratoire est certes utile, mais encore faut-il les interpréter au regard de l'enracinement des cultures, de la décomposition des résidus de récolte, des éventuelles galeries de vers de terre... »

Percer les mystères du sol

Arrivent les années nonante, synonymes d'avènement politique et commercial du bio. Gerhard Hasinger participe à la reconnaissance officielle par l'Office fédéral de l'agriculture. « Une sacrée victoire, apprécie-t-il aujourd'hui, sourire aux lèvres. Les rêveurs, les spirituels, devenaient du jour au lendemain de véritables professionnels qu'il fallait écouter. » Puis la grande distribution décide à son tour de miser sur l'écologie. « La demande augmentant, il nous a fallu structurer le marché. » Il participe à la création des associations bios cantonales et intègre en 1996 le Service romand de vulgarisation agricole, qui deviendra Agridea, où il chapeautera, jusqu'à sa retraite en 2006 les conseillers bios, élaborant des fiches techniques et aidant à professionnaliser toujours davantage l'agriculture biologique. Passionné et toujours en quête de percer les mystères du sol, il poursuit des travaux de recherche avec l'Université de Neuchâtel. N'ayant jamais caché son engagement pour une agriculture durable et équitable, Gerhard Hasinger a fondé il y a douze ans l'association *Notre Panier bio* qui livre des paniers de produits Bourgeon⁷ à plus de 600 ménages fribourgeois.

Texte de Claire Muller

¹ *Un produit phytosanitaire (étymologiquement, « phyto » et « sanitaire » : « santé des plantes ») est un produit chimique utilisé pour soigner ou prévenir les maladies des organismes végétaux.*

² *La battance est le caractère d'un sol tendant à se désagréger et à former une croûte en surface sous l'action de la pluie. C'est une des expressions de la régression et dégradation des sols.*

⁴ *Le FiBL (appellation allemande) est l'Institut de recherche de l'agriculture biologique.*

⁵ *Les intrants sont les différents produits apportés aux terres et aux cultures qui ne proviennent pas de l'exploitation agricole, soit les produits fertilisants : engrais et amendements, les produits phytosanitaires, de la famille des pesticides, utilisés pour l'éradication des parasites des cultures, les activateurs ou retardateurs de croissance...*

⁶ *La pédologie est la partie de la géologie qui étudie les caractères chimiques et physiques des sols.*

⁷ *Le Bourgeon est la marque des entreprises agricoles et horticoles suisses qui produisent selon le Cahier des charges de Bio Suisse.*

Se souvenir d'un homme d'une grande envergure...



Cet homme, c'est Fernand Ducrest. J'ai commencé mon enseignement à l'Ecole normale à l'époque où il en était le directeur. Le premier directeur laïc du XX^e siècle ! Une personnalité hors du commun, évoquée ci-après par Michel Bavaud, professeur à l'Ecole normale. Ce qui m'a frappé chez mon directeur, c'est non seulement sa chaleur humaine, mais ses compétences intellectuelles. Il était capable de remplacer un professeur dans n'importe quelle branche, aussi bien en dessin, qu'en français ou en mathématique. Son décès, lors de ses dernières vacances en juillet 1990, a durement touché tous ses nombreux amis. Il m'est arrivé à plusieurs reprises d'aller me recueillir sur sa tombe, au cimetière du Crêt.

« La Liberté » du 12 juillet 1990

Il y a une quinzaine, « La Liberté-Dimanche » recevait une petite lettre amicale de son critique littéraire Fernand Ducrest. Avec son habituelle élégance et une pointe d'humour, il s'y excusait de nous « lâcher » à la saison où les collaborateurs, s'égayant dans la nature, se font rares dans les rédactions. Lui aussi partait en vacances... Si nous avions su alors, à quel point Fernand Ducrest allait nous « lâcher » ! Hier matin, nous apprenions sa mort, survenue en Bretagne.

Son style exquis, la pertinence de ses analyses, la sérénité de son regard sur la littérature, romande en particulier, ont enrichi pendant des années la rubrique littéraire de ce journal. Il va manquer cruellement, à ses lecteurs, bien sûr, mais sans nul doute aussi aux écrivains de ce pays qui savaient pouvoir trouver en lui un critique éclairé et attentif, d'esprit curieux et sans préjugés.

Il nous a laissé en partant ce qu'il croyait n'être qu'un viatique de vacances et qui sera son dernier message. « La Liberté-Dimanche » le publiera dans son édition de samedi. Mais, aujourd'hui, Michel Bavaud lui rend hommage et retrace sa carrière.

Texte de Michel Bavaud

Tous ceux qui ont eu le privilège de côtoyer Fernand Ducrest savent combien, dans toutes ses démarches, il privilégia toujours l'homme. Sa bienveillance discrète, son amitié solide, ses exigences professionnelles ont impressionné ceux qui l'ont connu, donc aimé, car nul n'a pu rester indifférent à ce pédagogue qui conjugait avec une rare réussite la rigueur et la douceur.

(...)

On ne saura sans doute jamais le nombre de commissions dont il fut membre et souvent président, à une époque où tant de questions furent posées à l'enseignement, où tant d'aménagements furent rendus nécessaires par la coordination romande. Ses compétences, alliées à une courtoisie jamais feinte, ont apporté à tous les travaux auxquels il a participé une largeur de vue et une pondération que seule sa modestie nous a peut-être empêchés de remarquer suffisamment.

Mais Fernand Ducrest n'a jamais su rester inactif et sa retraite fut pour lui l'occasion de se passionner encore plus pour ce qu'il aimait. Ses lectures, bien sûr, et il en faisait profiter les lecteurs de « La Liberté » par ses critiques pénétrantes de la littérature romande. Des voyages aussi, dont il réservait à quelques amis les souvenirs et les anecdotes.

Il fut même un fervent de la haute montagne en Suisse, en France et en Italie (sait-on qu'il fut président du Club alpin ?) Et si ces dernières années, il dut modérer ses envies d'escalade, il ne cessa de s'élever dans la contemplation du monde, dans la rencontre avec l'art et dans la sérénité d'une vie accomplie.

Chaque fois que nous l'avons rencontré, et ce fut heureusement souvent, Fernand Ducrest nous a donné une leçon de probité intellectuelle, un enseignement de courage pudique pour toute souffrance surmontée, un joyeux encouragement roboratif, une parole de grand air qu'il faisait bon de recevoir et dont il est essentiel, par fidélité à l'ami qui s'est éloigné, de se souvenir.

Dans mon livre sur l'Ecole normale

Fernand Ducrest en a imposé à tous ceux qui l'ont connu. Un homme très cultivé, distingué, chaleureux. Je me rappelle son large sourire lorsque je passais la porte de son bureau, son amabilité lors des réunions de professeurs, sa gentillesse dans les séances d'examen de candidats au brevet dans différentes classes de la campagne fribourgeoise. Et son dernier long

téléphone ponctué d'éclats de rire qui s'est terminé par « Je ne viendrai pas à la séance de clôture. Je pars en vacances en Bretagne. Repose-toi bien. Salue tous les collègues ». Fernand Ducrest est mort subitement durant ce séjour en Bretagne.

Fernand Ducrest est né en 1912 à Promasens. Après cinq années passées à Hauterive, il occupe le poste d'instituteur à Grattavache, puis à Fruence et enfin à Châtel-St-Denis. Tout en enseignant, il suit des cours à l'Université de Fribourg, où il obtient son diplôme de maître d'école secondaire. Dès 1955, il est inspecteur des écoles primaires de la Glâne et de la Veveyse, fonction qu'il cumule dès 1957 avec celle de directeur de l'école secondaire de La Veveyse. En septembre 1965, Fernand Ducrest devient le premier directeur laïc de l'Ecole normale. Depuis 1890, tous les directeurs avaient été des prêtres. Une page est tournée. Fernand Ducrest succède au chanoine Léon Barbey, nommé professeur à l'Université. Il prend aussi sa relève comme rédacteur en chef du *Bulletin pédagogique*. Fernand Ducrest a été inhumé au Crêt le 16 juillet 1990, non loin du chanoine Gérard Pfulg. Il avait 78 ans.

Teddy Aeby : complément amusant à l'article paru dans le volume VIII...

Tiré de l'ouvrage « Teddy Aeby », Editions La Sarine, 1993

Le hasard a beaucoup travaillé pour moi. Pourquoi y en a-t-il qui préfèrent le jardinage et d'autres le dessin ? Il semble que j'étais un tout petit peu trop paresseux pour suivre des études. Le calcul, c'est l'horreur. Alors, si je remonte à l'école primaire, j'avais effectivement un faible pour le dessin. Les gosses, au départ, dessinent tous bien. Mais quand ils mûrissent, ça se gâte. Moi, je continuais à dessiner mieux. Quoique mieux, c'est encore tout relatif et ça dépend de l'époque.

Les maîtres de dessin qu'on avait étaient réputés bien, mais quand même très scolaires. Le comble du beau, c'était orange et vert. Les sœurs de Maria Ward étaient de formidables créatures, dévouées, gentilles, et en plus elles m'aimaient bien alors que j'étais méchant paraît-il. Mais, par exemple, elles nous interdisaient d'utiliser le « giftgrün ». C'était le vert poison. Il était tout à fait magnifique, ce vert, mais il était poison. Je ne sais pas pourquoi.

Bon, j'avais plaisir à dessiner. Mais j'avais surtout plaisir à inventer. Et on m'admirait un peu pour ça. Plus on m'incitait à inventer des trucs - avec un enthousiasme plus ou moins sincère, mais je n'étais pas concurrent dans d'autres domaines - plus ça me plaisait. « Oh ! Teddy il est rigolo, il invente toujours des combines ». J'aurais pu à la limite écrire, je ne dis pas écrire bien, mais dans le fond dessiner c'est aussi écrire.

Donc, j'avais ce goût pour le dessin. Puis mon père, plein d'illusions, m'a mis au Collège. J'ai survécu quatre ans en classe allemande littéraire et je suis sacrément heureux d'y être passé. J'ai tout de même appris un bon bout de latin. Je ne savais pas que je l'apprenais : je ne foutais rien. Mais ça m'a été extrêmement utile, et puis le grec aussi. Le pire, c'était l'histoire : apprendre ces dates et tout, je n'ai pas aimé. L'algèbre, on n'en parle pas, c'était la hantise, affreux, le gril (sic). Mais je ne veux pas rejeter la faute sur mes professeurs. Après tout, si je préférais aller courir sur les toits et jouer aux polètses, c'était mon problème. Et puis je n'étais

pas complètement con quand même. Tout à coup, il me prenait une fantaisie d'écœurer quelqu'un, je bossais un truc et kratch, premier.

Mais question dessin, au Collège, alors zéro. Le bon Reichlen, dit Riclon, qui me paraissait plusieurs fois centenaire (il avait peut-être 40 ans), a fait hurler de rire des générations de collégiens en leur laissant dessiner des armoiries et des trucs comme ça. Lui, il était spécialisé dans les cartes de Nouvel-An et les Saint-Nicolas.

Et mon père tout en souci : « Mais qu'est-ce qu'on peut faire de ce garçon ? » Il a fait venir des amis, il m'a amené chez les psychiatres. J'ai été testé deux-trois fois. C'était encore relativement moderne, tu vois : « Il te faut aller rencontrer ce monsieur, qui discutera avec toi ». Et le monsieur me posait des questions bizarres.

Ce qui fait que pour finir, on aurait par exemple pu m'axer sur le jardinage. Et c'est vrai que j'aurais pu devenir paysagiste ou architecte. Quoique le côté technique m'aurait horripilé. Inventer, c'est chic, mais dès qu'il faut calculer pour que ça tienne vraiment debout, c'est autre chose. Moi, quand je dessine, j'ajoute une poutre et puis ça tient. Alors créer des baraques... J'aurais peut-être pu devenir photographe aussi. Ou bien, pas missionnaire quand même, mais un petit peu explorateur.

Enfin, il fallait trouver un truc. Et mon père, artiste, pas beaucoup de sous, ne savait pas trop quoi entreprendre. Une académie d'art ? Il n'y en avait pas dans le coin. Mais, à Fribourg, il y avait par chance un technicum. C'était la guerre et il y avait là quelques artistes tout heureux de gagner des sous en donnant des cours. Je suis entré et j'ai finalement suivi une formation très convenable, avant de recevoir un beau diplôme de dessinateur en arts graphiques.

J'avais de bons copains et ce fut une période tout à fait merveilleuse. Il y avait Netton Bosson, entre autres, pour qui j'avais une grande amitié. On était d'ailleurs un peu en concurrence, parce qu'il dessinait bien et qu'il ne manquait pas d'imagination. Ce n'était pas évident, pour lui, fils du boulanger de Riaz, de venir faire du dessin à Fribourg. C'est lui qui volait les cigarettes pour moi à l'épicerie de son père...

Là, j'ai vraiment appris à dessiner. Et je rends hommage à celui que nous méprisions un peu, parce qu'il était probablement trop patient et trop gentil, mais qui a finalement été mon meilleur professeur. C'est Henri Robert. C'était de l'académie pure, mais c'est finalement ce qu'il fallait aussi maîtriser.

A 19 ans, j'avais mon diplôme du technicum en poche. Mon père, qui travaillait en Gruyère et en Singine, vivait toujours. A cette époque-là, il préparait un spectacle pour Treyvaux : « Ou pi de la krè », une histoire sentimentale et magnifique du capitaine Yerly, qui se passait pendant la guerre de 14. Jean Risse avait écrit de très jolis textes de chansons. Et on m'a demandé pour les décors.

L'atmosphère était chaleureuse, dans ce petit théâtre campagnard, et j'ai eu un immense plaisir. J'ai travaillé un mois et demi avec des couleurs en pots, c'était du délire. Et j'ai eu la prétention de demander 500 francs pour ce travail. Mon père était atterré, lui qui devait écrire sa musique pour trois fois rien, comme il a fait presque toute sa vie.



Un Noël fribourgeois, de Teddy Aeby

Bref ! Il n'y avait pas une demi-heure que j'avais l'argent en poche que j'étais déjà dans le train pour Antibes. J'ai passé un mois à claquer mon fric. J'avais choisi Antibes pour deux raisons. D'abord à cause d'un match de basket pour lequel des copains à moi avaient été sélectionnés. Ensuite, parce que Antibes ça sonnait dans ma petite oreille comme Antilles, enfin quelque chose de plus exotique que Bioley-Magnoux. Là-bas, j'ai fait la connaissance d'un Français, avec qui je suis devenu copain. J'avais un paletot en velours côtelé gris et c'était le rêve de ce bonhomme. Alors, je le lui ai donné.

Du coup, avec la mer et tout, j'avais de nouveau oublié les décors. Mais j'en ai fait d'autres. Ceux de Jehan l'Eclopé, par exemple, dont mon père avait aussi composé la musique. C'est Netton Bosson qui avait le boulot. Mais il a eu son accident de moto et j'ai pris le relais.

Le fourneau de molasse

« Croquis de chez nous », paru dans « La Liberté » du 7/8 janvier 1956

Il en tient de la place ! disait parfois ma mère aux beaux jours de l'été, quand notre fourneau de molasse était devenu aussi encombrant qu'inutile, dans l'angle de notre chambre de ménage.

Cette expression ne revenait jamais sur ses lèvres en hiver, car nous étions tout heureux de la présence de cet unique poêle dans notre appartement. Ce n'était pas qu'il fût une merveille d'art dont nous ayons pu nous enorgueillir dans la rustique pièce commune où nous avions coutume de nous rassembler en famille. Non, ce fourneau n'avait vraiment rien qui fût artistique avec ses deux simples bancs en gradins, la mollasse lézardée, élimée aux rebords. De sa peinture dont on l'avait enduit jadis, il ne restait que des vestiges aux endroits les moins exposés à l'usure. Il n'affichait même pas contre la paroi ces lions cabrés, la langue fourchue, qui, en certaines de nos demeures paysannes, posent leurs pattes griffues sur l'écusson des armoiries familiales. Notre fourneau n'était qu'un simple fourneau mais il nous a laissé néanmoins nombre de souvenirs qui, tissés à tant d'autres, forment cette naïve mais merveilleuse tapisserie de notre enfance.

Aux jours où la neige tombait et abondait dans les campagnes et sur les toits, notre fourneau devenait à maintes heures de la journée le refuge, le véritable centre de ralliement de notre famille. Lassés des jeux ou transis de froid, nous quittions nos luges et nos « chenaquets » ou le gros bonhomme de neige que nous avions pétri de nos mains et, vite, nous courions nous serrer sur le banc de notre fourneau pour y chercher « une poignée de chaud ». Ah ! qu'elle était douce et bonne cette chaleur qui, lentement, nous désengourdissait en séchant nos vêtements humides. Mais, parfois, ce trop brusque changement de température nous faisait durement expier notre mollesse quand l'onglée meurtrissait nos doigts glacés...

Vers le soir, je me souviens que nous rechargions le poêle pour que la grande chambre fût accueillante pour la veillée. Bien souvent, cette tâche incombait à l'un de mes frères ou à moi-même. Du galetas, nous rapportions un fagot et une lourde brassée de longues bûches. Ce travail ne manquait pas d'attrait. Assis sur la pierre du foyer, au coin de la cuisine, j'avais plaisir à enfoncer le fagot dans la gueule du fourneau pour y jeter l'allumette incendiaire. Alors, avec quels yeux étonnés et attentifs, j'observais l'ardeur fiévreuse de ces mille flammettes qui embrasaient le bois, escaladaient le faisceau des branches, dévoraient les brindilles pétillantes. Je ne sais quelle satisfaction de pyromane s'emparait de nos prunelles rougies par l'âcre fumée et par la chaleur qui se dégageaient du brasier d'enfer dont les flammes s'élançaient toujours plus hautes, léchaient les parois intérieures du poêle et jetaient des poignées d'étincelles dans le trou obscur de la cheminée...

Pendant la veillée, la grande table, sous l'abat-jour de sa lampe, et le fourneau de molasse étaient, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, les deux pôles qui attiraient toute la maisonnée. Autour de la table s'affairaient tous ceux qui devaient écrire avec application leurs devoirs d'écoliers. Ce n'étaient qu'après ces tâches dûment contrôlées que nous avions le privilège, oui, je dis bien le privilège d'aller nous jucher sur le banc supérieur du fourneau. Car ce n'était que là, au deuxième étage, que nous pouvions tout à notre aise bénéficier d'une chaleur vraiment efficace, assis sur les « pépenis », ces sachets bourrés de noyaux de cerises qui étaient destinés, en guise de bouillottes, à tiédir nos lits. Depuis plus de deux heures, le fagot s'était défait sous les dents voraces du feu, mais les grosses bûches de foyard crépitaient encore et, par-dessus le bruit de la chambrée, on pouvait nettement percevoir, de temps à autre, un claquement sourd pareil à un lointain coup de fusil amorti par l'épaisseur du poêle de mollasse.



Fourneau en molasse, à Villarlod, avec au centre la « fournelle » où chauffaient non seulement les pierres à glisser dans les lits pour éviter d'avoir froid aux pieds, mais aussi des aliments

Notre mère avait sa place de prédilection sur le banc inférieur du fourneau. Elle y tricotait, ravaudait des chaussettes ou des bas, son corbeillon près d'elle avec ses pelotons et ses ciseaux. C'est de là qu'elle dirigeait les opérations de la veillée, calmant les bruyants ou reprenant les taquins d'une voix toute maternelle et encourageante. Mais je pense qu'elle devait guetter, malgré tout son bonheur à vivre au milieu de son petit monde turbulent et espiègle, le moment où elle pourrait enfin poursuivre avec plus de tranquillité sa veillée avec mon père, de retour du travail. C'est aussi l'heure propice que choisissait notre chatte à trois couleurs pour venir s'arrondir dans la boucle de sa queue, à l'angle du poêle où la tiède molasse était à sa convenance. Et bien tard dans la nuit, le ronron de Minette devait accompagner ces longues conversations qu'échangeaient nos parents.

Pourtant, il devait bien arriver ce moment où la pauvre chatte, à grand regret, était mise en demeure de rejoindre sa place nocturne, sur la pierre du foyer à la cuisine, près de la volumineuse « romaine ». Alors, ma mère ne manquait pas de demander à notre bon fourneau de molasse de faire son service de nuit : celui de sécher, pour le lendemain, linges et habits qu'elle avait lavés et rincés dans l'après-midi.

A. Phil.

La pomme de terre

La pomme de terre est originaire de la Cordillère des Andes où les Incas la cultivaient sous le nom de « papa », près de 1000 ans avant J.-C. Elle a été introduite en Europe au XVI^e siècle et deviendra incontournable au XVII^e siècle. La pomme de terre n'est ni un fruit, ni une racine, c'est un tubercule. Pourtant, c'est un botaniste, Henri Louis Duhamel du Monceau, qui aurait utilisé le premier, en 1762, le terme « pomme de terre » qui signifie « fruit de terre ». Si la pomme de terre est aujourd'hui le légume le plus consommé en Europe, elle a mis longtemps avant d'être acceptée. Voici son histoire.

La pomme de terre, un légume venu d'Amérique

Lors de la découverte de l'Amérique, la pomme de terre était très cultivée par les Incas sur les hauts plateaux des Andes. Les conquistadors en ramenèrent en Espagne vers 1540. Sa culture se répandit difficilement dans les pays européens. Les pauvres, en Espagne, Italie, Prusse jusqu'en Russie, en consommaient un peu, surtout rôties ou bouillies. Mais les Français refusèrent le nouveau légume qu'ils accusaient de rendre les hommes malades, voire même de propager la lèpre ; seuls les cochons en mangeaient.

Parmentier

C'est au XVIII^e siècle, grâce à une ruse de Parmentier, que les Français se mirent à manger de la pomme de terre. Antoine Auguste Parmentier - né en 1737, mort en 1813 - est pharmacien des armées et agronome. Pendant la Guerre de Sept Ans, il est emprisonné en Prusse et il estime qu'il a pu y survivre grâce à la pomme de terre. Il a fait une étude scientifique de la pomme de terre et pense que sa culture et sa consommation permettraient d'éradiquer les disettes en France. Mais il faut vaincre la méfiance des gens envers ce légume. Il imagine une ruse. Il fait cultiver un champ de pommes de terre et il exige qu'il soit gardé jour et nuit par des soldats, mais en secret. Il demande à ces derniers de ne pas trop surveiller la nuit. Les paysans se disent que la pomme de terre doit être précieuse pour qu'on la garde, aussi certains viennent en voler la nuit... comme Parmentier l'a prévu.



Le roi en mange officiellement devant la cour ; un temps, on nomme ce légume « l'orange royale ». C'est grâce à Parmentier que la culture de la pomme de terre s'est répandue en France. On donna le nom du pharmacien à une préparation à base de pomme de terre, le hachis parmentier. Elle prit place sur la table des pauvres comme sur celle des riches. On a pu écrire : « La pomme de terre est le légume de la cabane et du château. » Ce légume permit d'éviter beaucoup de famines.

Les plants de pomme de terre sont sujets à diverses maladies.

En Irlande, en 1850, alors que la population du pays avait considérablement augmenté, apparut une maladie de la pomme de terre, le mildiou, qu'on ne savait alors pas traiter. En l'absence de récolte, il y eut de graves famines. Cette catastrophe força de nombreux paysans à fuir leur pays. Près d'un million de personnes émigrèrent ainsi aux États-Unis d'Amérique.

Pomme de terre ou patate ?

Dans le langage familier, on dit couramment « patate » lorsqu'on veut parler de « pommes de terre ». En réalité, il ne s'agit pas du même légume. Certes, l'un et l'autre produisent des tubercules comestibles, mais la patate (el patatos) est une plante des régions chaudes, originaire elle aussi d'Amérique du Sud, du Mexique et des Caraïbes, et son tubercule a une chair douceâtre. Pour éviter la confusion avec la pomme de terre, on a pris l'habitude de l'appeler « patate douce ».

Introduction en Suisse

Ce sont les Gardes suisses qui ont introduit les premières pommes de terre en Suisse en 1590. On retrouve le tubercule d'abord à Glaris et plus tard dans le jardin botanique de Bâle, où la plante était appréciée pour ses jolies fleurs. Dans le canton de Fribourg, on constate la présence de la pomme de terre en 1748. Elle est chez nous en pleine culture sans que l'Etat fût intervenu soit pour la faire connaître, soit pour en encourager l'acclimatation. Elle apparaît en premier lieu dans le district de la Singine, dans la commune d'Ueberstorf.

En 1771, dans son *Traité de la nature, de la culture et de l'utilité des pommes de terre*, Samuel Engel, géographe et agronome suisse, en témoigne en observant que la pomme de terre est déjà cultivée en Suisse en abondance, au moins depuis le début du XVIII^e siècle.

Les pommes de terre... au temps de la guerre



C'est l'Ackersegen, une grosse patate, qui a dû être cultivée dans beaucoup d'endroits. On lit à son sujet sur internet : C'est mon grand-père qui m'en a parlé sous le nom d'*Abondance de Metz*. Il la décrit comme une variété très forte en goût. Elle était cultivée surtout pour les cochons, mais aussi pour les frites ! Très résistante et productive, mon grand-père se rappelle en avoir beaucoup mangé pendant la guerre. Une variété certainement intéressante pour sa rusticité, sa productivité et sa qualité de

conservation.

Quelques expressions autour du mot patate

- c'est une vraie patate : une personne niaise (« Hé, va, patate! »)
- avoir l'air patate : être lourdaud, maladroit
- un sac à patates : personne obèse, mal dans sa peau, mal habillée

- se renvoyer la patate chaude: se renvoyer une question embarrassante
- en avoir gros sur la patate : être déçu et choqué ; cette expression a le même sens que « en avoir gros sur le cœur »
- avoir lourd sur la patate : avoir des griefs contre quelqu'un ou éprouver des remords
- lancer une patate : donner un coup de poing

BT 1178, mai 2006